

**235 ANNÉES  
D'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS  
À L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST**

Actes de la journée d'études commémorative internationale  
Université Eötvös Loránd, Budapest, le 24 septembre 2010

publiés par  
VILMOS BÁRDOSI



FRANCIAOKTATÁS  
235  
ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS

ELTE BTK Francia Tanszék – Tinta Könyvkiadó  
Budapest, 2011

235 ANNÉES  
D'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS  
À L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

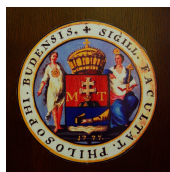


235 ANNÉES  
D'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS  
À L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

Actes de la journée d'études commémorative internationale  
Université Eötvös Loránd, Budapest, le 24 septembre 2010

publiés par  
VILMOS BÁRDOSI

ELTE BTK Francia Tanszék – TINTA Könyvkiadó  
BUDAPEST, 2011



Textes réunis et publiés par  
VILMOS BÁRDOSI

Assisté par  
MÓNIKA GYULAFI

Relecture par  
BORIS TRECHNIEWSKI

Photos par  
Borbála Fábián  
Tibor Őrsi

ISBN 978-963-284-190-8

© Les auteurs, 2011  
© VILMOS BÁRDOSI (éd.), 2011  
© ELTE BTK Francia Tanszék – TINTA Könyvkiadó, 2011

Sur la couverture de gauche à droite

Le cardinal PÉTER PÁZMÁNY, fondateur en 1635 de la première université catholique en Hongrie à Nagyszombat (aujourd'hui Trnava en Slovaquie) transférée en 1777 à Buda par

L'impératrice MARIE-THÉRÈSE d'Autriche, fondatrice de l'université royale

Le baron LORÁND EÖTVÖS, physicien et éponyme depuis 1950 de l'Université de Budapest

A kötet az egyetemi franciaoktatás fennállásának 235. évfordulója alkalmából 2010. szeptember 24-én rendezett emlékülésen elhangzott előadások szerkesztett változata.

Responsables de l'édition  
VILMOS BÁRDOSI, directeur du Département d'Études Françaises de l'Université  
Eötvös Loránd de Budapest  
GÁBOR KISS, directeur des éditions TINTA Könyvkiadó

Imprimé en Hongrie par Akaprint Nyomdaipari Kft.  
Directeur : LÁSZLÓ FREIER

## TABLE DES MATIÈRES

<b>I. CÉRÉMONIE PROTOCOLAIRE.....</b>	<b>9</b>
VILMOS BÁRDOSI	
Ouverture de la journée commémorative .....	11
BARNA MEZEY & TAMÁS DEZSŐ	
Compliment des dirigeants de l'Université Eötvös Loránd de Budapest ....	15
RENÉ ROUDAUT	
Allocution de l'ambassadeur de la République Française en Hongrie .....	17
KATALIN SZILÁGYI	
Compliment de la présidente de l'Association hongroise des enseignants de français.....	21
DÁVID SZABÓ	
Compliment du directeur du Centre Interuniversitaire d'Études Françaises	23
ANIKÓ ÁDÁM	
Compliment du directeur du Département de Français de l'Université Ca- tholique Pázmány Péter .....	25
ISTVÁN CSÚRY	
Compliment du directeur du Département de Français de l'Université de Debrecen.....	27
ÉVA OSZETZKY	
Compliment du directeur du Département de Français de l'Université de Pécs.....	29
GÉZA SZÁSZ	
Compliment du directeur du Département d'Études Françaises de l'Uni- versité de Szeged.....	31
FRANÇOIS ZUMBIEHL	
Mes années de lecteur à Budapest .....	33
JÁNOS LACKFI	
Emlékserepek – Fragments de souvenirs.....	35
<b>II. CULTURE EUROPÉENNE, CULTURE FRANÇAISE, CUL-     TURE HONGROISE .....</b>	<b>39</b>
BERNARD CERQUIGLINI	
Une communauté scientifique internationale de langue française : la soli- darité des intelligences.....	41

MARIE-MADELEINE FRAGONARD	
Se connaître : la Hongrie dans la littérature en France aux XVI–XVIII <sup>e</sup> siècles .....	45
JUDIT MAÁR	
Écrire et réécrire l’histoire littéraire .....	59
VILMOS BÁRDOSI	
Compétitivité des langues et mondialisation : le cas du français et du hongrois .....	71
<b>III. HÉRITAGE SPIRITUEL : QUELQUES PORTRAITS DU PASSÉ DU DÉPARTEMENT .....</b>	<b>79</b>
TIVADAR GORILOVICS	
Étudiant de 1951 à 1955 .....	81
DÁVID SZABÓ	
Sándor Eckhardt (1890–1969).....	85
IMRE VÖRÖS	
Albert Gyergyai (1893–1981) .....	89
IMRE SZABICS	
János Győry (1908–1973) .....	93
PÉTER ZIRKULI	
László Gáldi (1910–1974).....	97
KRISZTINA HORVÁTH	
Ottó Süpek (1928–1995) .....	101
MARIANN KÖRMENDY	
Jolán Kelemen (1923–2003).....	105
JUDIT KARAFIÁTH	
Béla Köpeczi (1921–2010).....	107
GABRIELLA PÁLFFY	
András Vajda (1948–1997) .....	109
ANIKÓ KALMÁR	
Klára Csűrös (1940–1999).....	113
<b>IV. NOUVEAUX REGARDS CROISÉS SUR LES ÉTUDES LINGUISTI- QUES, LITTÉRAIRES ET CIVILISATIONNELLES FRANCO- HONGROISES.....</b>	<b>117</b>
SÁNDOR KISS	
Forme : signification et histoire d’un mot .....	119

ÉVA OSZETZKY	
Créativité et néologie lexicales.....	123
ILONA KOVÁCS	
Faut-il enseigner la traduction littéraire ?.....	131
TIVADAR PALÁGYI	
Flux de conscience débridé et syntaxe cartésienne : à propos de la traduction française du <i>Roi blanc</i> de György Dragomán .....	135
KLÁRA KOROMPAY	
Langue mère ou langue « paternelle » – deux types de rapport au latin.....	141
ILDIKÓ LÓRINSZKY	
Références hongroises dans <i>Le Rhin</i> de Victor Hugo .....	147
ÁGNES HORVÁTH	
L'École Européenne, un moment exceptionnel – liens et collaboration entre artistes avant-garde français et hongrois .....	153
<b>V. LES DOCTORANTS DU DÉPARTEMENT D'ÉTUDES FRANÇAISES D'ELTE SE PRÉSENTENT</b>	<b>161</b>
EMESE EGEDI-KOVÁCS	
La « vivante ensevelie » et la « belle endormie » .....	163
TAMÁS SOMOGYI	
Éléments de spectacularisation dans la pièce à machines .....	169
BARBARA MIKLÓS	
Émergence de créatures imaginaires et artificielles : littérature fantastique au XIX <sup>e</sup> siècle.....	175
BOTOND BAKCSI	
Poétiques du réel dans le récit français contemporain.....	181
<b>APPENDICE</b>	
ISTVÁN FODOR	
Histoire de l'enseignement du français à l'Université de Budapest.....	187
LEVENTE DÉVÉNYI	
Histoire de l'enseignement du français à l'Université de Budapest de 1975 à nos jours.....	199





# I.

## CÉRÉMONIE PROTOCOLAIRE



Ouverture solennelle de la journée commémorative dans la salle d'honneur de la Faculté des Lettres de l'Université Eötvös Loránd de Budapest

Vilmos Bárdosi, René Roudaut, Barna Mezey, Tamás Dezső



L'auditoire de la journée commémorative dans la salle d'honneur de la Faculté des Lettres de l'Université Eötvös Loránd de Budapest

## Ouverture de la journée commémorative

VILMOS BÁRDOSI

professeur des universités, directeur

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
bardosi.vilmos@btk.elte.hu

**M**onsieur le Recteur, Excellences, Messieurs les Doyens, Mesdames les Présidents, Messieurs les Directeurs, Chers collègues et étudiants, Chers amis du Département d'Études Françaises, Mesdames et Messieurs,



Nous célébrons aujourd'hui une double fête. Notre Université, la plus ancienne institution scientifique ayant fonctionné sans discontinuer en Hongrie, fête cette année son 375<sup>e</sup> anniversaire, tout comme l'Académie française fondée également en 1635. L'Université qui porte depuis 1950 le nom du célèbre physicien hongrois Loránd Eötvös a été fondée originellement à Nagyszombat (aujourd'hui Trnava en Slovaquie) par le cardinal Péter Pázmány. Constance et changement continuels se basant sur la faculté d'adaptation, volonté conjointe de cultiver les sciences en langue hongroise et de s'intégrer en même temps dans la vie scientifique internationale, ce credo des fondateurs jésuites a toujours été présent durant les siècles écoulés dans la vie de notre université, même dans

les moments les plus difficiles de notre histoire.

Quant à l'enseignement du français au sein de la Faculté des Lettres de l'Université, il célèbre cette année son 235<sup>e</sup> anniversaire. Inspirée par les Lumières,

la *Norma studiorum* de Marie-Thérèse d'Autriche énumère déjà en 1770 la liste des matières pour lesquelles la reine entend nommer des professeurs et des maîtres (*magister* en latin) à la Faculté des Lettres. Sur la liste figure bien, à côté de la philosophie, de la logique, de l'éthique, de l'éloquence, de l'histoire, du grec et de l'enseignement de la danse et de l'escrime, le français. À partir de 1775, l'enseignement du français commence de façon ponctuelle pour acquérir dès 1806 un statut permanent officialisé et une base financière sûre.

Véritables têtes de pont avancées, les chaires de langue de l'Université de Budapest ont toujours joué le rôle de pivots entre la vie scientifique, culturelle hongroise et internationale. Un accent particulier a toujours été mis sur l'activité des chaires et des départements enseignant les langues et les cultures européennes les plus répandues. Parmi ces nations de culture une place particulière revient à la France dont le rayonnement spirituel et culturel a toujours exercé une grande influence sur la Hongrie. Après une pause relativement longue succédant à l'époque des relations dynastiques, culturelles et linguistiques intenses du haut Moyen Âge, la guerre d'indépendance de François Rákóczi II s'est appuyée sur des alliés français. Depuis plus de deux siècles et demi l'esprit français et les grands idéaux révolutionnaires ont toujours servi d'exemples pour l'élite intellectuelle et politique hongroise. Cette mentalité d'orientation française est bien ancrée dans l'esprit hongrois. La preuve en est le célèbre vers de János Batsányi, poète hongrois, auteur de poèmes en langue hongroise mais aussi en latin, en français et en allemand, qui est devenu dès 1792 un véritable adage dans la langue hongroise : „Vigyázó szemetek Párisra vessétek!” (Dans la traduction de Guillevic et Rousselot : *Ouvrez plutôt les yeux : vous verrez apparaître / Le destin que pour vous on écrit à Paris.*) Mais on pourrait citer aussi la phrase de Mór Jókai, écrivain hongrois du XIX<sup>e</sup> siècle qui, en se souvenant de sa jeunesse, écrit : « Nous étions tous des Français. Nous ne lisions rien d'autre que Lamartine, Michelet, Louis Blanc, Sue, Victor Hugo, Béranger... ». Et n'oublions pas non plus les moments importants des relations littéraires, artistiques, culturelles franco-hongroises du XX<sup>e</sup> siècle : la poésie d'Ady, l'excellente monographie intitulée *Le génie français* de Sándor Eckhardt, les traductions d'Albert Gyergyai, la très importante contribution lexicographique de Marcell Benedek au succès du dictionnaire d'Aurélien Sauvageot, le rayonnement intellectuel du Collège Eötvös, institution sœur de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm ou le tableau d'Aba Novák illustrant les grands moments des relations entre la Hongrie et la France au cours de l'histoire, Grand Prix de l'Exposition universelle de Paris de 1937.

C'est dans ce contexte qu'il convient d'apprécier l'importance de l'inscription de l'enseignement du français au programme de l'université en Hongrie il y a 235 années, le 10 avril 1775, enseignement qui, suite aux efforts conjoints de nombreux professeurs et étudiants hongrois et étrangers, allait donner naissance au Département d'Études Françaises que nous pouvons considérer aujourd'hui, avec un peu



de fierté, comme un des centres majeurs des études françaises en Hongrie, connus et reconnus au niveau international.

Mesdames et Messieurs,

Ici et maintenant, je voudrais honorer la mémoire de nos savants prédécesseurs et remercier – sans les nommer tous car l'énumération en serait *heureusement* trop longue –, remercier donc très chaleureusement tous ceux, anciens ou actuels professeurs, lecteurs, directeurs, étudiants enthousiastes et engagés, éminents représentants ici présents des départements frères ainsi que tous les acteurs dévoués de la communauté francophone et de la coopération universitaire, scientifique et culturelle franco-hongroise. Sur eux, nous avons toujours pu compter dans notre travail. Leur présence plus ou moins longue dans cette enceinte, et leur travail assidu, empressé a grandement contribué à construire, à former, à développer ce qui s'appelle aujourd'hui Département d'Études Françaises de l'Université ELTE.

En ce moment solennel, je me fais un vrai plaisir de saluer ici tous ceux qui nous ont honorés de leur présence, et je me permets d'émettre le souhait de pouvoir encore longtemps aimer et choyer cette belle langue et cette riche culture que l'on ne peut qu'aimer et qui nous lient tous par de nombreux liens étroits, langue et culture auxquelles nous devons beaucoup sinon tout et qui nous donnent le sentiment d'être un peu plus chanceux, un peu plus gâtés, et par-là un peu plus heureux aussi, dans la vie. C'est sous le signe de ce message que j'ouvre cette journée commémorative et vous souhaite à tous un travail fructueux.



## Compliment des dirigeants de l'Université Eötvös Loránd de Budapest

BARNA MEZEY & TAMÁS DEZSŐ

professeur des universités, recteur & maître de conférences habilité, doyen  
Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté de Droit & Faculté des Lettres  
rektor@elte.hu & dekan@btk.elte.hu

**A**u moment où Marie-Thérèse, roi de Hongrie refonde en 1770 l'Université Pázmány Péter, fondée en 1635 par le cardinal de la ville d'Esztergom, pour l'élever au rang d'Université Royale de Hongrie, l'Europe tout entière vivait sous le charme de la langue et de la culture françaises, celle-ci étant à la fois le moyen quasi exclusif de la communication entre les peuples européens et le véhicule privilégié du savoir et de la distinction.



Ainsi Casanova rédigera ses *Mémoires* et son *Icosaméron*, cette œuvre utopique en français, il est vrai que dans un français parsemé d'italianismes. Tout comme Leibnitz, dont les grandes œuvres seront écrites en français. Et ajoutons encore à ces noms illustres d'autres, non moins glorieux, celui de Catherine II de Russie, Marie-Thérèse d'Autriche, Frédéric le Grand et son entourage, et l'Académie de Potsdam sous la présidence de Maupertuis, mathématicien et physicien. De même, les souverains, les nobles ainsi que les négociants néerlandais conversaient et rédigeaient en français. François II Rákóczi n'écrivit pas moins en cette langue superbe ses *Mémoires* et ses *Réflexions sur la vie civile et la politesse d'un chrétien*, conçues à l'adresse de son fils, alors que le *Discours sur l'universalité de la langue française* du compte Antoine de Rivarol fut couronné en 1784 par l'Académie royale des

sciences et belles-lettres de Berlin et lui valut une grande célébrité. Et les traités de paix sont, eux aussi, rédigés – depuis le XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'au traité de paix de



Versailles, clôture de la Grande Guerre – exclusivement en français ! Fait d'autant plus digne d'intérêt qu'il s'agit là d'un traité affermissant la suprématie de l'Empire prussien de Bismarck sur une France culturellement rayonnante.

Dans cet esprit, donc, démarra, en 1775, au sein de notre Université, l'enseignement du français. Or, pendant les 235 années qui suivirent cet heureux début, se forma – grâce au travail assidu des professeurs-chercheurs – le Département de Français jouissant aujourd'hui encore d'une réputation nationale et internationale.

La direction de l'Université qui ne laissait jamais de soutenir les fortes ambitions du Département, est, disons-le franchement, très fière de ces 235 années de l'enseignement du français en Hongrie, de son haut niveau, et du fait que le premier souci du corps enseignant avait toujours été de garder et de développer les meilleures traditions pédagogiques et scientifiques. Cette même direction a hâte de remercier aussi bien les Grands que les simples ouvriers du métier de leur effort qu'ils déploient dans leur quotidien, et de leurs « exploits » qui font qu'ils ont érigé et qu'ils continuent d'ériger – en empruntant le nom de Département de Français – le monument des sciences humaines hongroises et de l'enseignement du français en Hongrie. Nous voulons les en féliciter.

## Allocution de l'Ambassadeur de la République Française en Hongrie

RENÉ ROUDAUT

ambassadeur de la République Française en Hongrie  
rene.roudaut@diplomatie.gouv.fr

**M**onsieur le Recteur, Mesdames et Messieurs les doyens et Professeurs,  
Chers amis,



« Les souvenirs sont nos forces. Quand la nuit essaie de revenir, il faut allumer les grandes dates, comme on allume des flambeaux » – déclarait Victor Hugo dans son discours de commémoration de la révolution de 1848.

2010 est à l'évidence une grande date pour ELTE qui commémore à la fois le 375<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation par le cardinal Pázmány Péter et le 235<sup>e</sup> anniversaire de l'enseignement du français, remémoration qui est, bien sûr, chère au cœur du représentant de la France en Hongrie.

C'est donc une occasion de nous réjouir de l'organisation de cette journée commémorative qui rappelle les liens anciens qui unissent la Hongrie et la France dans le domaine académique et intellectuel.

C'est également une occasion de rendre hommage aux générations d'enseignants de français qui se sont succédés depuis 235 ans pour transmettre leurs connaissances de la langue et de la culture françaises et, d'avoir une pensée pour tous ces étu-

dians hongrois qui ont choisi la belle langue française qui grâce à sa grammaire et à sa syntaxe rigoureuses permet d'exprimer la pensée de façon souvent lumineuse. Comme disait très justement Dezső Kosztolányi :

« Aki tudja a francia nyelvtant, nemcsak okosabb lesz általa, hanem becsületesebb is. Ez a nyelv mind értelmi, mind erkölcsi tekintetben tisztít. Nem enged hazudni. Franciául is lehet színészkedni, talán formásabban is, mint más

nyelveken, de hazudni, csalni, vagyis többnek, tartalmasabbnak, eredetibbnek mutatkozni, mint amilyenek vagyunk, nem lehet. »

Traduction :

« Celui qui connaît la grammaire française n'en devient pas seulement plus intelligent mais aussi plus honnête. Cette langue purifie tant du point de vue intellectuel que moral. Elle ne permet pas de mentir. En français aussi on peut feindre, peut-être même plus élégamment qu'en d'autres langues, mais on ne peut pas mentir, tromper, c'est-à-dire se montrer plus appréciable, plus substantiel, plus original qu'on ne l'est. »<sup>1</sup>

Nous savons que la langue ne se réduit pas au lexique et à la syntaxe : elle est surtout le vecteur de la pensée et des idées et un moyen de s'ouvrir sur l'altérité et la diversité du monde. Ce que le hongrois traduit de jolie manière : « Ahány nyelvet beszélsz, annyi ember vagy ».

Je tiens enfin à remercier nos partenaires pour leur constance et leur attachement à notre langue et à notre culture, et en particulier les responsables du Centre d'études actuellement dirigé par notre ami Vilmos Bárdosi.

C'est lui d'ailleurs qui m'a rappelé les circonstances du 325<sup>ème</sup> anniversaire de ELTE en 1960 : c'était la première occasion d'inviter des intellectuels, des chercheurs et des enseignants étrangers à ELTE, car dans les années qui ont suivi la répression de 1956, très peu d'intellectuels du « monde libre » se rendaient en Hongrie. Pour cet anniversaire cependant Lucien Victor Tapié, membre de l'Institut, grand historien et chercheur de renom international, auteur de plusieurs livres sur le Baroque et le Classicisme, sur Chateaubriand, sur la Guerre de Trente Ans, sur la France de Louis XIII et de Richelieu, est venu à Budapest. Tapié est allé rendre visite à domicile à deux grands personnages de l'époque : le professeur István Sótér et le professeur Sándor Eckhardt, tous les deux parfaitement francophones, tous deux anciens élèves de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Eckhardt, ancien député chrétien-démocrate entre 1945 et 1949, peu en cour sous le régime communiste, a reçu le Professeur Tapié en tête à tête. Sótér, qui était vice-ministre de l'éducation en 1956, méfiant, a exigé la présence d'une tierce personne, celle de l'interprète qui devait se contenter d'assister à la conversation qui se déroulait en français entre les deux hommes. En quittant la Hongrie, à l'aéroport, Tapié a fait cette remarque à son interprète : « Quel homme courageux, le professeur Eckhardt ! Il m'a reçu chez lui en tête à tête. »

Nous voyons au travers de cette anecdote comme le cours de l'histoire a changé. Rendons hommage à ceux qui se sont battus pour la liberté et les valeurs qu'incarne votre noble institution qui fait honneur à la Hongrie et qui rayonne bien au-delà de ses frontières. J'ai à l'esprit ces nombreux scientifiques célèbres dans le

<sup>1</sup> Kosztolányi (D.), 1971, *Aki tudja a francia nyelvtant...*, *Nyelv és lélek*, Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 88. – Traduit par Vilmos Bárdosi.

monde entier formés à ELTE, dont cinq lauréats du prix Nobel parmi ses professeurs et anciens élèves.

Je souhaite donc à ELTE, à son corps professoral et à ses étudiants de poursuivre sur cette voie de l'excellence, et à la langue française de continuer à prospérer.



## Compliment de la présidente de l'Association hongroise des enseignants de français en Hongrie

KATALIN SZILÁGYI

présidente, Association hongroise des enseignants de français en Hongrie  
Torokne.dr.SzilagyiKatalin@kkfk.bgf.hu

**M**onsieur le Recteur, Monsieur le Doyen, Monsieur le Directeur, Monsieur l'Ambassadeur, Monsieur le Directeur d'Institut, Chers Collègues,



Je suis particulièrement honorée d'avoir été invitée à la fête de l'Université Eötvös Loránd de Budapest et à la fête de l'enseignement du français.

Je suis présente à cette réunion solennelle sous trois « prétextes ».

Je suis ancienne étudiante du Département de langue et de littérature française de l'Université Eötvös Loránd où j'ai fait mes études, entre autre, avec son actuel directeur. J'avais la chance de suivre les cours de Monsieur Gáldi, de Monsieur Köpeczi, de Monsieur Süpek et de Madame Kelemen. Je suis très fière d'avoir pu être une de leurs disciples, et d'avoir pu faire partie de l'histoire de l'enseignement du français de ce Département.

La deuxième raison de ma présence est que je suis professeur de français moi-même. Les caprices de ma carrière professionnelle m'ont conduite assez loin du domaine de la littérature, je travaille dans le domaine de l'enseignement de la gestion et de l'économie. Mais j'ai gardé le contact avec la langue, j'enseigne mes élèves en français.

Le troisième prétexte qui me permet de prendre la parole est que je suis la présidente de l'Association hongroise des enseignants de français. Créée en 1992, peu après le changement de régime, l'Association permet aux enseignants des trois niveaux de se réunir périodiquement pour rendre compte de leurs préoccupations, de leurs sujets de recherche et de réflexion, de leurs succès, de leurs expériences. Malgré les difficultés que la vie associative connaît de nos jours, malgré les distances géographiques qui séparent les membres, les rencontres ont régulièrement lieu, la discussion professionnelle, les échanges des collègues se réalisent sans difficulté.

Je saisis l'occasion de vous voir ici, devant moi, les jeunes et les futurs collègues, pour vous inviter à vous joindre à l'Association. Nos portes sont ouvertes devant vous, nous avons besoin de votre jeunesse, de votre élan et de vos idées, et vous avez besoin de nos expériences, de nos connaissances pédagogiques, de nos conseils.

Pour terminer, je vous adresse toutes mes félicitations et mes meilleurs vœux à l'occasion de ce bel anniversaire en vous souhaitant beaucoup de succès pour les 235 ans suivants.

## Compliment du directeur du Centre Interuniversitaire d'Études Françaises

DÁVID SZABÓ

directeur

Université Eötvös Loránd de Budapest, Centre Interuniversitaire d'Études Françaises  
szabo.david@btk.elte.hu

**V**otre Excellence, Monsieur le Président, Monsieur le Recteur, Messieurs les Doyens, Chers Collègues,



Je suis dans une situation ambiguë en prononçant ce compliment : je le fais d'une part de l'extérieur, en ma position de directeur d'un centre par ailleurs étroitement lié au Département d'Études Françaises de l'Université Eötvös Loránd de Budapest ; d'autre part, je le fais de l'intérieur, car je fais partie moi-même de l'équipe du département en question. Sans oublier que l'unité que je dirige, c'est-à-dire le Centre Interuniversitaire d'Études Françaises, est elle-même un des fruits de cette décision, prise il y a 235 ans, d'introduire le français au cursus de notre faculté.

235 ans... Une longue période pleine de grands moments dont on nous parlera aujourd'hui, mais parsemée aussi de moments difficiles. Aujourd'hui, c'est l'occasion de faire la fête, mais n'oublions pas que l'époque que nous vivons n'est pas des plus favorables en ce qui concerne les études universitaires de français.

Ainsi, tout en souhaitant un bon anniversaire, je terminerai par un vœu : je souhaite à nous tous, ceux de l'Université Eötvös Loránd et ceux des autres universités hongroises, que le 250<sup>e</sup> anniversaire de l'enseignement du français à notre université puisse être célébré dans un climat universitaire un peu plus optimiste.





## Compliment du directeur du Département de Français de l'Université Catholique Pázmány Péter

ANIKÓ ÁDÁM

maître de conférences, directeur  
Université Catholique Pázmány Péter de Piliscsaba,  
Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
adam.aniko@btk.ppke.hu

**M**onsieur le Recteur, Messieurs les Doyens, Monsieur le Directeur, Excellence, chers Collègues, chers Amis, chers Étudiants, Mesdames et Messieurs,



J'ai été très honorée lorsque le professeur Bárdosi m'a invitée à cette journée commémorative, en s'adressant à moi comme à la directrice du département frère de l'université Eötvös Loránd. Et j'ai eu l'impression effectivement, dès le début de mon parcours, que c'est une grande famille. Si je regarde autour de moi, dans cette salle, je constate que je connais la plupart des professeurs : j'étais leur étudiante, je suis devenue ensuite leur collègue. Je me suis liée d'une amitié solide et fidèle avec certains d'entre eux en travaillant ensemble ; on s'entraide, on collabore à des projets de recherche, à la rédaction de publications en commun. Et aujourd'hui, on fête ensemble notre anniversaire. Puisque ce n'est pas

simplement l'anniversaire des départements de français de l'Université Eötvös Loránd et de l'Université Pázmány Péter, c'est également la fête de tous les départements de français et de tous les professeurs et étudiants de français en Hongrie.

Quand je me suis préparée à cette occasion et que j'ai consulté des documents pour retracer la double histoire de l'université Pázmány et de l'Université Eötvös Loránd, j'ai constaté que mon propre département fêtait aussi cette année le 15<sup>e</sup> anniversaire de sa création. 375 ans, 235 ans et 15 ans, trois anniversaires qui prouvent que la Terre des études françaises en Hongrie est ronde. Si l'on peut en croire les dictionnaires des symboles, le numéro 5 qui clôt ces dates est le symbole de la vie, il représente le mouvement, la liberté et l'espérance.

Le 12 mai 1635, le cardinal Péter Pázmány fonde à Nagyszombat (aujourd'hui Trnava en Slovaquie) une université. D'après le cardinal Péter Erdő, cette université est unique en Hongrie au sens où elle représente la continuité de l'enseignement supérieur dans notre pays qui a subi tant de ruptures et de péripéties historiques. La continuité institutionnelle est assurée par l'Université Eötvös Loránd, la continuité historique par l'Université Pázmány Péter.

Dans les discours commémoratifs prononcés à l'occasion de ces anniversaires, les motifs récurrents sont l'enjeu de former des générations aptes à satisfaire, en langues étrangères, les exigences du XXI<sup>e</sup> siècle, de donner des moyens pertinents aux jeunes professeurs et chercheurs de façon qu'ils puissent s'intégrer dans la vie scientifique internationale ; ainsi que de leur apprendre la tolérance, et tout cela à travers l'apprentissage que peut leur offrir la richesse de la culture hongroise en rapport avec les cultures étrangères.

Qu'est-ce qui pourrait mieux répondre à ces appels si ce n'est un département de langue, un département de français. On connaît bien les difficultés qu'un tel département doit affronter de nos jours, on a assisté récemment à la fermeture de certains départements. Je suis convaincue que l'établissement qui, pour des causes purement financières, enlève la possibilité aux jeunes de pouvoir apprendre la langue et la culture françaises, sera incapable de répondre aux nouveaux défis et contribue de fait à l'appauvrissement intellectuel du monde.

On voit également le déclin des études de lettres. Cependant, l'admirable persévérance des professeurs et des étudiants en lettres françaises tout au long des siècles nous enseigne que le déclin est toujours suivi de croissance.

Je suis persuadée que la cause des études en lettres et en langue françaises sont entre de bonnes mains actuellement en Hongrie grâce à cette communauté dont la prédilection est la langue et la culture françaises, qui nous aident tant à mieux comprendre notre propre culture et nous-mêmes.

Je souhaite au Département d'Études Françaises de l'Université Eötvös Loránd, ainsi qu'à mon propre département et à tous les autres, autant d'anniversaires qu'ELTE a vécu jusqu'à ce moment précieux.

## Compliment du directeur du Département de Français de l'Université de Debrecen

ISTVÁN CSÚRY

maître de conférences, directeur  
Université de Debrecen, Faculté des Lettres, Département de Français  
csury@delfin.unideb.hu

**M**onsieur l'Ambassadeur, Monsieur le Président, Monsieur le Doyen,  
Monsieur le Directeur, Chers Collègues et Amis,



Lorsque je demande la parole pour exprimer les félicitations et les vœux du Département de Français de l'Université de Debrecen à l'occasion du 235<sup>e</sup> anniversaire de la fondation des études françaises à l'Université de Budapest, j'ai le sentiment d'assister à une réunion de famille où les frères se retrouvent pour fêter l'anniversaire du plus âgé d'entre eux.

Dire que le monde des études françaises en Hongrie est une grande famille n'est qu'un lieu commun. Pourtant, il faut le reconnaître, la multitude de nos liens et nos échanges quotidiens les plus divers rendent cette relation de fraternité une réalité vécue.

Notre parenté est marquée par des noms de personnalités illustres, ceux des grandes figures hongroises des études de français : il suffit de penser à János Hankiss ou à József Herman. La liste de nos collaboratrices et collaborateurs communs est bien longue, une liste d'excellence, sur laquelle figurent parmi les premiers les noms de plusieurs intervenants du colloque d'aujourd'hui, comme Tivadar Gorilovics ou Sándor Kiss. Mais ces liens s'incarnent également en des entreprises communes dont la liste est interminable, et dont les travaux de linguistique contrastive sont un excellent exemple.

Entre frères, à part l'amour et la solidarité, il y a inévitablement aussi de la concurrence, une émulation naturelle et fructueuse. Entre centres de formation parallèles, cela se traduit par la lutte pour des effectifs d'étudiants. Il est certain que sur ce plan, rien ne pourra menacer Budapest. Cependant, par ces temps difficiles pour les facultés des lettres en général et pour les études de français en particulier, il importe aussi, pour le Département d'Études Françaises de Budapest, de ne pas se retrouver seul, de ne pas devenir le dernier combattant de la cause de la francophonie dans notre pays.

Un département de grande tradition, même s'il a plus de deux cents ans, n'est certainement pas un vieillard, il se doit de ne pas l'être. Au contraire : il a le devoir

de se montrer jeune et énergique, et de se mettre à la tête de nos luttes, d'être le partisan de nos efforts de renouvellement et d'innovation. Nous sommes sûrs que le Département d'Études Françaises de l'Université Eötvös Loránd de Budapest reste pour chacun de nos départements ce frère dont on peut tous être fier et sur qui on peut toujours compter.

C'est ce que nous, frères cadets, ressentons en ce moment solennel.

Vive le Département d'Études Françaises de l'Université de Budapest !

Vivent les études françaises en Hongrie !

Et vive la francophonie !

## Compliment du directeur du Département de Français de l'Université de Pécs

ÉVA OSZETZKY

maître de conférences, directeur  
Université de Pécs, Faculté des Lettres, Département de Français  
oszetzky.eva@pte.hu

**M**onsieur l'Ambassadeur, Monsieur le Président, Monsieur le Doyen,  
Monsieur le Directeur, Mesdames et Messieurs, Chers Collègues et  
Amis,



Je suis très heureuse de célébrer avec vous le 235<sup>ème</sup> anniversaire de l'enseignement du français, cette journée qui sera pleine de visites, de congratulations et de vœux. Nous avons à peine commencé l'année scolaire, ainsi la fête d'aujourd'hui et la rentrée constituent-elles un moment privilégié de l'année 2010-2011.

C'est toujours un grand défi d'intervenir devant une institution aussi remarquable, que l'Université Eötvös Loránd de Budapest, qui fête, elle aussi, l'anniversaire de sa fondation. Mais c'est aussi un réel plaisir de célébrer avec vous la philologie française qui est, pour ainsi dire, le temple de la langue française dans la formation universitaire. Au fil de l'histoire, les Lettres françaises se révèlent des

études très riches et en même temps très séduisantes. Plus de deux siècles ont passé au cours desquels plusieurs générations de professeurs de français ont été formées à cet endroit prestigieux et ont formé à leur tour des générations d'étudiants.

La philologie française a la vocation de maintenir l'excellence de l'enseignement de la langue et elle doit en même temps offrir aux étudiants des perspectives professionnelles valorisantes. Ainsi, depuis l'introduction de l'enseignement du français en Hongrie, et spécialement dans cette faculté, nombreux étaient les professeurs hongrois et français qui ont enseigné en ces lieux, qui ont formé les étudiants, qui ont acheté des livres pour la bibliothèque, qui ont établi des relations avec des chercheurs et des universitaires de France ou d'autres pays francophones. Ces éminents professeurs ont aussi publié des manuels et des ouvrages érudits. Nous rendons hommage aujourd'hui à leur mérite et à leur talent.

Ce serait long de citer le nom de toutes celles et de tous ceux qui depuis 235 ans ont contribué au rayonnement de ce département. Permettez-moi, cependant, de rendre un hommage tout particulier aux professeurs qui ont lancé le projet des dictionnaires bilingues français-hongrois et hongrois-français, à partir de 1932 jusqu'à nos jours : Aurélien Sauvageot (avec Marcell Benedek et József Balassa),

Sándor Eckhardt et Vilmos Bárdosi (avec Dávid Szabó et une équipe de collègues et d'anciens élèves), grâce à qui le public francophone de Hongrie a bénéficié d'une série de dictionnaires depuis des décennies.

Mesdames et Messieurs, je tiens à vous dire combien je suis honorée de pouvoir représenter aujourd'hui avec vous le Département de français de l'Université de Pécs, ce jeune département qui fête cette année 2010 son 25<sup>e</sup> anniversaire.

Je voudrais également souligner le partenariat et la coopération exemplaires entre les deux départements, celui de Budapest et de Pécs, au niveau professionnel des échanges, des formations et des publications.

En ce jour de célébration, je souhaite vous dire, au nom de tous mes collègues de Pécs, toute notre estime et toute notre reconnaissance pour le travail que réalise cette équipe de professeurs, de chercheurs et d'étudiants à l'Université Eötvös Loránd de Budapest. Avec tous mes vœux de succès pour les 235 prochaines années d'activité.

## Compliment du directeur du Département de langue et littérature françaises de l'Université de Szeged

GÉZA SZÁSZ

maître de conférences, directeur

Université de Szeged, Faculté des Lettres, Département de langue et littérature françaises

szasz@primus.arts.u-szeged.hu

**V**otre Excellence, Messieurs les Recteurs, Monsieur le Doyen, Monsieur le Directeur, Chers Collègues, Chers Amis,



Permettez-moi de faire, en guise de compliment, quelques réflexions qui concernent et l'auteur du compliment, le Département de Français de Szeged, et son destinataire, le Département d'Études Françaises de l'Université Eötvös Loránd de Budapest.

Nos départements sont, sur la carte des études françaises, deux villages voisins. Et la rivalité entre villages voisins, nous le savons, est aussi ancienne que l'organisation de l'humanité en unités d'habitation. Or, cette rivalité, si elle favorise la qualité ou les tentatives de perfectionnement, peut aussi être salutaire, et, curieusement, mais non paradoxalement, peut devenir facteur de collaboration. Collaboration scientifique, éducative ou tout simplement humaine. Et le Département d'Études Françaises de Budapest n'était point avare de ses ressources humaines et autrement scientifiques.

Certes, ces dernières années la formation doctorale est devenue le principal terrain de coopération, encouragée même par les instances françaises. Qu'il me soit permis cependant de remonter un peu plus loin dans l'histoire, histoire qui est aussi mon histoire personnelle d'une certaine manière, même si j'ai réalisé l'ensemble de mon parcours à Szeged.

Lorsque j'ai commencé mes études à Szeged, à la rentrée de 1987, le directeur du département de français s'appelait... Imre Szabics. Avec lui, d'autres enseignants de Budapest sont aussi venus chez nous, mais pas seulement pour donner des conférences : ils assuraient l'enseignement d'une ou de plusieurs matières, même pendant de longues années. Si Madame Judith Karafiáth reste pour nous une véritable szegedienne, on évoque aussi le nom d'András Vajda, mort très jeune, dont nous continuons à regretter la disparition, et qui a enseigné la poésie française à des générations d'étudiants qui ne l'oublieront jamais.



Je suis persuadé que ce don généreux nous a permis de récupérer nos forces, un peu dispersées pendant la seconde moitié des années 1980, de nous relever et d'affronter avec succès les défis des années 1990 et 2000.

Pour revenir à l'idée précédente : toutes les rivalités ne disparaîtront pas ; mais si cette rivalité constructive, pour ne pas dire « coopérative », qui nous lie si étroitement l'un à l'autre, persiste, non seulement les deux équipes, mais aussi les études françaises en Hongrie en profiteront. Bon courage pour les siècles à venir !

## Mes années de lecteur à Budapest

FRANÇOIS ZUMBIEHL

professeur de lettres classiques, écrivain, ancien conseiller culturel français à Madrid  
ancien lecteur français à Budapest  
francoiszumbiehl@yahoo.fr

**A**utant le dire tout de suite, mes fonctions de lecteur au département de français de l'Université Eötvös Loránd de Budapest, dans les années 1971–1975, ont provoqué chez moi le premier grand choc culturel, non pas comme un heurt, mais comme un réveil qui a secoué les naïvetés du jeune « intellectuel » français que j'étais alors.



Mon contact vivant avec la Hongrie m'a d'abord donné une leçon définitive sur la relativité de l'histoire. Moi qui gardais, malgré tout, une vision héroïque de la Grande Guerre, j'ai compris les méfaits du traité de Trianon et pourquoi notre grand homme d'état, Clemenceau, n'était pas ici très populaire. J'ai compris surtout ce que l'Europe, politique et culturelle, avait perdu dans ce carnage fratricide et dans ce chaos des civilisations danubiennes après 1918.

Par ailleurs, le contact quotidien avec les étudiants et les professeurs, dans le contexte si particulier de ces années-là, m'a fait toucher du doigt le poids et la valeur des mots. Dire toutes les choses directement n'était pas sans risque, les détours du langage et la démarche allusive étaient parfois recommandables (et après tout c'est là que réside l'oxygène de la littérature face à toute censure), mais aussi, dans cet exercice obligé de subtilité, chaque expression était chargée de sens qu'il fallait savoir lire en creux. Un étudiant, qui trouvait peut-être que je n'allais pas assez loin dans le décryptage d'un article de journal, me dit un jour avec humour : « nous, il y a longtemps que nous savons interpréter le sens d'un texte entre les lignes. » Je me sens à jamais marqué par ces dialogues ponctués par des sourires, des silences, où beaucoup était dit sans être dit, où l'ironie était l'arme habituelle et où, souvent, l'émotion passait.

Précisément parce que l'usage des mots n'était jamais anodin, la littérature prenait toute son importance ; s'efforcer de l'enseigner fut une tâche redoutable et exaltante. Les œuvres qui mettaient en jeu le rapport, pour ne pas dire le combat, entre le discours et la réalité, intéressaient particulièrement mes étudiants. C'est sans doute pour cela qu'ils ont aimé s'attarder avec moi sur *Le grand voyage* de Georges Semprun, sur *La chute* d'Albert Camus et, comme exercice de traduction, sur « *Les histoires d'une minute* » (*Minimythes*) de István Örkény.

Ma dernière révélation, liée à mon séjour et à mon insertion dans le département d'études françaises de l'Université Eötvös Loránd, tient à la place éminente de la poésie dans l'histoire et la culture de la Hongrie, autant dire dans sa réalité la plus profonde. Impossible, d'ailleurs, de s'orienter dans Budapest sans les poètes : statue de Petöfi place du 15 Mars, Place Vörösmarty, avenue József Attila, place Madách, square Endre Ady... Ici, la poésie a été à la fois – j'espère qu'elle l'est encore – une fête du langage, un reflet et un moteur de l'histoire, et un microscope pour les sentiments et les sensations. Au cours du séminaire de poésie française du XX<sup>e</sup> siècle, dont le professeur Süpek avait bien voulu me charger, j'ai été ébloui par la ferveur et la subtilité avec lesquelles les étudiants pénétraient les textes d'Apollinaire, de Reverdy et d'Éluard, au plus intime de leur expression. J'ai appris, en outre, que la traduction de la poésie, ici, était un véritable sacerdoce, confié aux plus grands poètes nationaux, et que, par exemple, pour ne parler que d'Apollinaire, il n'existait pas moins de 5 traductions de *La chanson du mal aimé* et 8 traductions du *Pont Mirabeau*, toutes aussi talentueuses. Pour illustrer cette immersion quasi quotidienne dans la poésie, hongroise ou étrangère, on m'avait raconté qu'un jeune homme protégé des Muses avait promis à sa bien aimée, en guise de déclaration : « ce soir, je vais traduire un poème pour toi. »

J'aurais aimé dire bien d'autres choses, mais il est temps de conclure : les circonstances ont fait que mon activité ne s'est pas poursuivie dans l'enseignement, mais dans la diplomatie culturelle, en particulier dans le monde hispanique. Mes recherches m'ont plutôt amené sur le terrain de l'anthropologie culturelle. Mais je voulais dire que cette incursion de quatre années, dans ce département d'études françaises, reste pour moi la plus grande expérience humaine et intellectuelle de ma carrière. Je voulais apporter ce témoignage de reconnaissance aux étudiants et aux professeurs, dont certains, malheureusement, ne sont plus avec nous (qu'il me soit permis de saluer avec une pensée affectueuse M. Süpek et sa verve rabelaisienne, M. Györy, si proche de l'esprit courtois et des chevaliers de la Table ronde, M. Gáldi, philologue et humaniste, aux connaissances encyclopédiques, et M<sup>me</sup> Kelemen, aussi fine dans la conversation que dans son analyse linguistique). Tous, ils m'ont communiqué un nouveau regard sur l'écriture et la vie, pour reprendre quelque peu le titre du très beau livre de Georges Semprun, écrivain si cher à mes étudiants.

Je vous remercie.

## Emlécserepek – Fragments de souvenirs

JÁNOS LACKFI

maître assistant

Université Catholique Pázmány Péter de Piliscsaba,  
Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
lackfijanos@externet.hu



### FRANCZÚZ TANSZÉK DICSÉRETI

Idvez légy, ó, iskola,  
Tudásnak kolostora,  
Aranyhímes ostora,  
Itt kap észet az ostoba.

Hajdan volt, hogy én ide  
(Bölcsészkaros kicsibe)  
Járogattam bölcsibe,  
Világ volt ez – kicsibe.

Duna-parton egykoron  
Földalatti mozgalom,  
Bujkáltunk alagsoron,  
Csámcsogtunk nagy titkokon.

Aztán Mexikói-út,  
Szigoroltunk szigorút,  
Kiderült, majd beborult,  
S jött a Múzeum-körút.

Én kicsike va-vagyok,  
Nagyot nem mondhatok,  
Ide rovom hát legott,  
Mit szólnának a nagyok:

#### CHRÉTIEN DE TROYES

Elvetem a rege magvát,  
Dicsérvén tudás hatalmát.  
Minden deák – Perceval,  
A fejében fel-le jár  
A Discours de la méthode  
Mint áram anód s katód  
Között, majd vizsgára térve  
Megrogyan gyengécske térde,  
Fohászkodik: „Ég Ura,  
Ne húzzak ászt adura,  
Nyelvészet gáncsa ne érjen,  
Elhasalni itt nem érdem,  
Tudást fejembe lehelj,  
S enyém lesz a szent Kehely!

#### VILLON

Tudom a Pléaide névsorát,  
Tudom a langage molieresque-et  
Tudom a morfológiát,  
Tudom, vizsgázó mitől reszket,  
Tudok rendhagyó ragozást,  
Tudom, szakdogát hol szerezzek,  
Tudom, a múlt tudást okád,  
Tudom, Saint-Cyr csatát hol veszttet,  
Tudom, hogy kapok diplomát,  
Tudom, állásba fel se vesznek,  
  
Tudom, hogy totál kivagyok.

## RONSARD

Hagyj el házat, hazát, minden út sírba tér,  
Kedvesünk arca már a múlt ködébe veszve.  
Abszolutórium elérhetetlen messze!  
A sors kis szürkeség, hullt mérgezett egér!  
Mitévő légy tehát, férgek eledele?  
Adj még le pár kilót, add még le az indexet,  
A bölcs nem adja fel... Beletörödni legszebb.  
Halni kell? Subjonctif passéba halj bele!

## VICTOR HUGO

Láttam a Végzetet kaszával a kezében,  
Bolygók szétfreccsenő tűzijátéka égen  
Kísérte kékesen világítva meg őt.  
Rángtak lába előtt anyák és csecsemők.

Izzott a két szeme, kocsonyás látomány,  
Övén hörögve csüng a bölcsészstudomány,  
Csontján a bőr lifeg, sárga fogak vicsorgnak,  
Homlokán fénybetűk: ÉN VAGYOK A SZIGORLAT!

## MALLARMÉ

Futnék csak innen el, de jégbe fagyva  
Szárnyam semmiképp nem mozdíthatom.  
Tollamat vasmarkával fogva tartja  
El nem készülő szakdolgozatom.

Olvasmányjegyzék dermeszt meg örökkön,  
Lefognak szúrós kis lábjegyzetek!  
Szakirodalom bénítja le röptöm,  
Egy el nem készült Könyvben senyvedek!

## ROBERT DESNOS

Jonatán, a kapitány  
Húszéves sem volt talán,  
Mikor egy nap hajnalán  
Rossz tételt húzott bután.

Meg kell bukni hát, komám? –  
Töpregett a kapitány.  
Öröm gyúlt ábrázatán!  
Húzzunk másikat lazán!

Jonatán, a kapitány  
Új tételt húzott bután,  
Csak az a baj, kiskomám,  
Megint rosszat, úgy biz ám!

Álmában a kapitány  
Reszket, izzad, kiskomám,  
Mindent rossz tételt kap ám,  
Egyiket másik után,

Így megy ez száz éve tán...

## II.

# CULTURE EUROPÉENNE CULTURE FRANÇAISE CULTURE HONGROISE



Vilmos Bárdosi, Marie-Madeleine Fragonard, Éva Martonyi  
Judit Maár, Bernard Cerquiglioni





Ágnes Horváth, Anikó Jeney, Krisztina Horányi



François Zumbiehl, Éva Oszetzky, Bernard Cerquiglini  
Marie-Madeleine Fragonard, François Laquièze

## Une communauté scientifique internationale de langue française : la solidarité des intelligences

BERNARD CERQUIGLINI

professeur des universités, recteur  
docteur honoris causa de l'Université Eötvös Loránd de Budapest  
Agence universitaire de la Francophonie  
rectorat@auf.org

**L'**Agence universitaire de la Francophonie possède une double nature, dont elle tire sa richesse et son efficacité.

### Un opérateur associatif



C'est d'abord, historiquement et intellectuellement, pour ne pas dire moralement, une association d'universités et d'établissements d'enseignement supérieur. Elle fut fondée en septembre 1961 à Montréal, où elle a toujours son siège. Un demi-siècle : on voit que la première institution francophone fut universitaire. Quelques recteurs québécois, français, belges se réunirent en effet au Québec afin de fonder un regroupement d'universités d'expression française. Saluons parmi eux la présence du recteur de l'Université de Rabat, Mohamed El Fasi ; l'AUF lui doit beaucoup. Il fit observer en effet à ses collègues qu'il représentait une université qui n'usait que partiellement de la langue française ; il les invita par suite à s'ouvrir à

des établissements qui utilisaient le français parmi d'autres idiomes. À son instigation, l'association s'ouvrit à de telles adhésions ; elle prit pour nom ; *Association des universités partiellement ou entièrement de langue française* (AUPELF). Ce « partiellement » fut un coup de génie ; c'est grâce à lui que l'AUPELF (devenue entre-temps AUF) se range aujourd'hui parmi les plus grandes associations universitaires du monde ; elle compte actuellement 759 membres dans plus de 85 pays. On y relève certes les principales universités et établissements d'enseignement supérieur des pays historiquement et politiquement francophones (France, Canada, Belgique, Sénégal, etc.). Toutefois l'Agence a reçu l'adhésion d'établissements situés dans des pays qui ne souhaitent pas encore rejoindre la Francophonie institutionnelle (Algérie), qui ne le peuvent pas (Israël), qui s'en approchent (Syrie) ou qui se situent dans d'autres horizons (Inde, Chine, et surtout le Brésil, dont les 13 plus grandes universités sont membres).

Fondée comme association, l'AUF a conservé une pratique associative. Les membres se mobilisent en réseaux, instances de concertation et d'échange. Cette réticularisation complexe se conforme aux diverses structurations du champ universitaire international. Il peut s'agir de réseaux institutionnels. Ainsi les conférences régionales de recteurs, si précieuses pour traduire les besoins réels et définir une politique scientifique régionale ; la conférence des recteurs de la Caraïbe est notre interlocuteur principal, et le levier de la reconstruction de l'enseignement supérieur haïtien ; la conférence des recteurs du Proche-Orient a fait dialoguer très tôt des recteurs libanais et syriens. Il s'agit également de réseaux thématiques (conférence des doyens des Facultés de sciences, d'études juridiques, d'écoles d'ingénieurs, etc.), ou scientifiques (réseaux disciplinaires de chercheurs se mobilisant sur un projet scientifique). L'esprit associatif anime également l'Agence universitaire et fonde son action. Écoute et solidarité ; nos activités répondent aux besoins de nos membres, ont été formalisées avec eux, sont mises en œuvre en leur compagnie, sont évaluées par leurs soins. L'Agence apporte à ses membres les moins munis une aide pertinente et toujours concrète ; cette efficacité provient de l'action collégiale. L'écoute et l'échange sont premiers, l'évaluation et l'expertise sont constantes, l'étude d'impact et de durabilité est constitutive.

Depuis une vingtaine d'années, l'AUF est également un organisme officiel ; l'opérateur de la Francophonie institutionnelle en matière d'enseignement supérieur et de recherche. À ce titre, l'Agence dispose de moyens pour son action. Elle est dotée de crédits, alloués principalement par la générosité des États bailleurs (au premier rang desquels la France ; également le Canada, le Québec, la communauté française de Belgique, le Cameroun, etc.), ce qui la distingue par exemple de *l'Association des universités du Commonwealth*, avec laquelle l'AUF entretient d'excellentes relations ; cette dernière dispose des seules cotisations de ses membres. Elle dispose de personnel ; 450 employés, compétents et dévoués, répartis à travers le monde. Elle est pourvue enfin de locaux ; le siège de Montréal, le rectorat de Paris, les neuf bureaux régionaux (disposant eux-mêmes d'antennes), les 47 campus numériques francophones, tous pourvus de personnel. Au total, plus de 65 implantations à travers le monde, où un employé de l'Agence est à même de fournir des renseignements, aider à monter un projet, mettre en place une bourse de mobilité. Comme opérateur, l'Agence universitaire de la Francophonie constitue un tissu administratif très fin, placé au plus près du tissu associatif. L'opérateur (mobilisation de moyens) est ainsi au service d'une association (repérage des besoins, définition des réponses, mise en œuvre collégiale, suivi). On comprend par suite l'efficacité concrète d'une Agence universitaire qu'animent les vertus associatives ; une efficacité que renforce la rigueur de sa gestion (moins de 20 % de frais de fonctionnement).

### **Un projet politique**

C'est dans cet esprit et avec ces capacités que l'Agence universitaire met en œuvre un projet politique : conforter une communauté scientifique internationale de langue française, solidaire, œuvrant au développement de tous.

Ce faisant, l'AUF prend part au grand dessein de la Francophonie. Celle-ci est une histoire (résultant de colonisations diverses et d'influences culturelles différentes) ; cette histoire se traduit en une géographie (il est un fait francophone mondial) ; cette géographie se mobilise en politique ; les fondateurs de la Francophonie, comme ses animateurs actuels, furent convaincus que la langue française portait en elle une vocation de solidarité mondiale, qu'elle était le vecteur fécond de cette solidarité.

La Francophonie universitaire est porteuse d'une telle intention : les universités entièrement ou partiellement de langue française forment une communauté qu'il importe de soutenir et de développer.

C'est tout d'abord une communauté scientifique, dont le moteur fut toujours l'échange ; mobilité des étudiants et des enseignants, partage des savoirs, discussions. Souvenons-nous que dans l'Europe médiévale le mot latin *Universitas* désignait l'assemblée collégiale des clercs ; cette assemblée est désormais mondiale. Il est nécessaire d'encourager cette communauté et de lui donner les moyens de sa mondialisation. C'est ainsi que, depuis plus de vingt ans, l'Agence universitaire a fait le pari des technologies de l'information et de la communication, fournissant à ses membres les moins munis un accès à ce puissant levier de développement ; installation de campus numériques francophones, formation à distance diplômantes, production de savoir en ligne, etc.

Ce qui fonde cette communauté internationale est l'emploi du français, langue de savoir et de transmission. L'Agence universitaire adhère en effet à l'idée de diversité culturelle et scientifique. Il n'est pas bon que la science (recherche et enseignement) se conduise en une seule langue, laquelle possède le privilège exorbitant d'être à la fois un idiome international et la langue d'une grande puissance mondiale, laquelle exporte ce faisant, et impose, ses conceptions scientifiques. Dans son histoire, la science fut diverse, résultant des échanges et des traductions ; dans sa pratique, la recherche bénéficie du concours des cultures, comme des intelligences. Il est plusieurs visions du monde, y compris au sein du savoir ; l'Agence universitaire de la Francophonie a pour mission de le rappeler. Le multilinguisme enrichit la production scientifique et sa transmission ; l'Agence universitaire a pour vocation de conforter ce multilinguisme.

Il va de soi que cette communauté scientifique doit être le plus homogène possible. La collégialité, inhérente à la pratique académique, se traduit ici en solidarité concrète : il convient de conformer les capacités aux aspirations. L'Agence universitaire a les moyens d'aider ses membres les moins pourvus, leurs enseignants et leurs étudiants, à améliorer leurs compétences ; elle s'y emploie : soutien à la gouvernance universitaire, accès aux technologies de l'information et de la communi-

cation, appui à la production scientifique, bourses de mobilité, etc. Elle n'ignore pas que l'enseignement supérieur est un outil majeur de développement.

Encore faut-il que les progrès apportés à cet enseignement supérieur soient conçus collégialement, mis en œuvre de façon appropriée et durable. La solidarité académique fait preuve en la matière de sa vertu principale : une adéquation précise et réfléchie aux besoins du terrain. En témoigne l'évolution générale de l'action de l'Agence, que l'on peut examiner maintenant sur près de cinquante ans ; cette évolution est double.

Tout d'abord, il s'agissait, dans les années 60, d'une aide venant des universités développées vers les établissements dans le besoin ; cette coopération Nord-Sud fut active, par exemple en faveur des jeunes universités africaines créées à l'époque ; on n'était alors jamais très loin de la substitution. L'essor des universités africaines, asiatiques, d'Europe centrale et orientale permet aujourd'hui des solidarités multiples et moins univoques. L'Agence favorise la coopération Sud-Sud, voire Sud-Nord, en promouvant et en donnant à voir l'excellence scientifique émergente. De façon plus générale, la communauté universitaire francophone dans son ensemble partage aujourd'hui les mêmes aspirations (gouvernance démocratique, ouverture à l'international, mobilité des chercheurs, etc.) ; elle est avide d'échanger les bonnes pratiques. Espace de solidarité multidirectionnelle, la Francophonie universitaire bénéficie de la diversité intrinsèque des pratiques académiques.

Ensuite, l'action de l'Agence fut d'abord et pendant longtemps un programme d'interventions et d'aides individuelles : missions de professeur, bourses étudiantes, etc. Sans renoncer à de tels appuis, mais en les englobant, l'action de l'AUF prend principalement de nos jours la forme d'un soutien aux établissements. Cette politique résulte des échanges conduits avec les conférences régionales de recteurs ; elle répond aux besoins actuels des universités émergentes et au rôle qu'elles jouent désormais dans leur pays. Améliorer les capacités des établissements, selon un plan d'ensemble, conforte leur action dans le développement. La politique de l'Agence universitaire prend alors un tour plus structurel et mobilise des moyens à cet effet : soutien à la constitution et à l'action d'associations d'établissements d'un même pays ou d'une même zone (Haïti en est un bon exemple), modernisation curriculaire des départements de français, intervention sur les structures (passage au système licence-master-doctorat ; gouvernance universitaire), appui au développement de la coopération scientifique (conventions entre établissements incluant des projets communs et l'accueil de jeunes doctorants, etc.).

Cette nouvelle démarche, adoptée collégialement et conduite ensemble, est particulièrement en phase avec le dessein initial de soutenir la communauté universitaire internationale de langue française ; elle entend rendre cette communauté performante, diverse et toujours solidaire. Elle dessine, grâce à la langue française, une assemblée universelle de savants porteurs des mêmes aspirations et s'employant à partager les mêmes pratiques. Nous y verrons la figure moderne de *l'Universitas*.

## Se connaître : la Hongrie dans la littérature en France aux XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles

MARIE-MADELEINE FRAGONARD

professeur des universités  
Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3  
mfragonard@orange.fr

**D**urant plusieurs siècles les informations entre Hongrie et France ont circulé au ralenti ; nous nous connaissons dorénavant mieux, et je voudrais vous remercier de l'honneur qui est fait à Paris III, lien solide grâce au Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises, autant qu'à moi-même en nous conviant à parler de cet apprentissage mutuel. J'en retracerai ici rapidement quelques étapes importantes. Que savent en effet les Français de leurs contemporains hongrois jusqu'en 1770, moment où les Hongrois décident d'ouvrir des études françaises ? Nous pouvons avoir une image des représentations courantes en France par la liste des publications françaises au fil de trois siècles, XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup>. En vous les présentant j'ai pu penser aussi à une amie : Klára Csűrös avec d'autres avait préparé un petit livret les récapitulant, en vue d'un colloque qui n'a pu avoir lieu. Y figurent des récits historiques, et des narrations galantes au milieu d'ouvrages de circonstances et de poèmes. La médiation de la fiction se révèle décisive bien avant l'information historique. Mettons toutefois à l'honneur un document unique ; nous devons à la Hongrie un de nos grands hommes, modèle et symbole de l'excellence française : Pierre de Ronsard<sup>1</sup>, qui, dans *Le Bocage* (1554), revendique ses origines lointaines :



importantes. Que savent en effet les Français de leurs contemporains hongrois jusqu'en 1770, moment où les Hongrois décident d'ouvrir des études françaises ? Nous pouvons avoir une image des représentations courantes en France par la liste des publications françaises au fil de trois siècles, XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup>. En vous les présentant j'ai pu penser aussi à une amie : Klára Csűrös avec d'autres avait préparé un petit livret les récapitulant, en vue d'un colloque qui n'a pu avoir lieu. Y figurent des récits historiques, et des narrations galantes au milieu d'ouvrages de circonstances et de poèmes. La médiation de la fiction se révèle décisive bien avant l'information historique. Mettons toutefois à l'honneur un document unique ; nous devons à la Hongrie un de nos grands hommes, modèle et symbole de l'excellence française : Pierre de Ronsard<sup>1</sup>, qui, dans *Le Bocage* (1554), revendique ses origines lointaines :

devons à la Hongrie un de nos grands hommes, modèle et symbole de l'excellence française : Pierre de Ronsard<sup>1</sup>, qui, dans *Le Bocage* (1554), revendique ses origines lointaines :

Or quant à mon ancêtre il a tiré sa race  
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.  
Plus bas que la Hongrie, en une froide part  
Est un seigneur, nommé le marquis de Ronsard  
Riche en villes et gens, riche d'or et de terre.  
L'un de ses fils puînés, ardent de voir la guerre,  
Un camp d'autres puînés assembla hasardeux,  
Et quittant son pays, fait capitaine d'eux,

---

<sup>1</sup> Le fils cadet d'un margrave appelé Korsart, vers 1330, vient au service de Philippe de Valois, Même si les Ronsard sont bien attesté en Vendomois avant, le héros peut être un descendant de seigneur croisé ayant établi une petite suzeraineté dans l'empire byzantin, et qui serait revenu vers le pays de ses origines.

Traversa la Hongrie et la Basse Allemagne,  
Traversa la Bourgogne et toute la champagne,  
Et soudard vint servir Philippe de Valois...

C'est le premier poème : il ouvrira notre série sous les auspices de la vaillance, de la richesse et du service du roi. Il sait cette fraternité des peuples qui sont aussi des familles : il est en cela totale exception. Nos autres textes, sans lien charnel, parlent de guerres lointaines.

### 1. Un lointain pays mal situé, aux habitants mal policés

Les Français connaissent bien la Hongrie au temps des Valois du XIV<sup>e</sup> siècle ; nous avons pour reine Clémence de Hongrie, les Hongrois ont eu des rois Valois (Carobert). Le renom de Matthias Corvin habite ensuite toutes les Histoires, même si le domaine français est moins précis que la diplomatie vénitienne, pour laquelle les échanges sont constants et proches au temps où la Hongrie va alors jusqu'à la côte dalmate. Toutes les histoires et chroniques enregistrent ce passé mutuel bien bouclé. L'actualité est beaucoup moins bien enregistrée dans sa versatilité, ses approximations, la lenteur des média, les fluctuations des frontières. La pratique de mélanger les noms romains et les noms modernes transcrits approximativement, le caractère mouvant d'ailleurs des États, fait qu'il n'est sans doute pas évident de s'y retrouver. Le pays n'est pas clairement situé, et les peuples encore moins.

Le souci de se référer clairement à un lieu avec ses propriétés climatiques, économiques et historiques n'apparaît que fort tard. Deux petits ouvrages<sup>2</sup>, coup sur coup, en français et avec une carte détaillée, paraissent en 1688 seulement. Ils soulignent qu'on ne comprend rien à rien si l'on n'a pas une idée géographique, économique et politique du pays, ils donnent enfin des listes et des descriptifs, rapides mais existants, des fleuves, des villes, des princes, des comtés, des batailles. Encore la Hongrie est-elle un lieu intelligible, au delà on sombre dans l'inconnu, comme l'exprime Claude Vanel, qui souligne son effort de précision :

On l'a fait surtout au sujet de la Hongrie, qui est l'État que l'on s'intéresse le plus de connaître ; car pour les autres qui en ont dépendu autrefois, ce sont la plupart des pays perdus et si éloignés du commerce du monde, que l'on se souciera sans doute moins de les voir demeurer ensevelis dans la Barbarie qui y règne (HED).

Le narrateur qui présente les *Mémoires* de Rákóczi s'excuse presque d'exister grâce au seul regard du Soleil royal :

---

<sup>2</sup> Claude Vanel, *Histoire de l'état présent du Royaume de Hongrie*, Cologne, Pierre le Jeune, 1686 (abrégé en HEP), et *Histoire et description ancienne et moderne du Royaume de Hongrie et des autres États qui en ont été ou qui sont encore ses Tributaires*, Paris, Charles de Sercy, 1688 (HD). Je modernise partout l'orthographe ancienne.

Quoique le Pays dont je suis originaire ne soit pas des plus éloignés de l'Europe, il est néanmoins si peu fréquenté des étrangers, que la France, qui abonde en voyageurs, aurait bien de la peine il y a 10 ans, à fournir 4 personnes qui en eussent quelque connoissance : le nom même de Transilvanie y était si peu connu, lorsque je suis venu pour la première fois dans ce beau Royaume, que plusieurs personnes ne le prononçaient qu'avec autant d'étonnement que si c'eût été le nom de quelque province découverte depuis peu dans le nouveau monde. Mais enfin puisqu'il n'y a point de nation si barbare ni si éloignée qu'elle soit, que le Soleil ne daigne éclairer, on ne doit pas s'étonner si Louis le Grand qui en prenait la devise, nous a su tirer de l'obscurité où nous avons pu être, en laissant tomber sur nous quelques uns de ses rayons favorables.

Tous esquissent un portrait moral des Hongrois marqué par les préjugés d'une nation qui se croit la plus civilisée, courtoise et bienveillante d'Europe et voit donc les autres de façon très schématique : « aussi inconstants que belliqueux, mais cruels, superbes, vindicatifs et si peu unis entre eux, [...] gentilshommes magnifiques » (HEP) ; on sait qu'ils sont

belliqueux, hardis et courageux ; qu'ils sont volages, inconstants, et irrécconciliables dans la vengeance ; qu'ils aiment leur liberté et qu'ils haïssent la domination étrangère [et donc haïssent les Turcs]. Ils ne sympathisent pas mieux avec les Allemands, si ce n'est dans la coutume de bien boire. A quoi nous ajouterons qu'ils sont mal propres chez eux, grands mangeurs et paresseux ; qu'ils ont le regard terrible et la fureur toujours peinte sur le visage...(HD)

Au meilleur de l'information, *l'Histoire du Prince Ragotsi*, en 1707, schématise de façon plus flatteuse, mais aussi proche de la caricature physique :

Les Hongrois sont glorieux et fiers à l'égard des étrangers. Ils vont étudier dans les universités hors de leur pays, parce que l'on a supprimé presque toutes celles de Hongrie, ce qui est un de leurs griefs. Ils savent le latin, le polonais, le bohémien et le turc. Les Hongrois portaient autrefois de longues barbes ; mais ils se font présentement raser à la mode des Turcs, sans cheveux, et une très grosse moustache sur la lèvre supérieure.

Jusqu'à cette fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la Hongrie apparaît comme un monde flou politiquement et géographiquement, mais fort idéologiquement : un endroit où l'on combat le Turc, le rempart de la Chrétienté.

## **2. La Hongrie, frontière symbolique du christianisme**

La Hongrie est d'abord le lieu d'un combat de nature eschatologique, comme Armageddon, et pas plus clairement incarné. On a gardé le souvenir qu'on l'ait traversée dans les Croisades terrestres, même si depuis le XV<sup>e</sup> siècle on se représente la croisade vers la Terre sainte par mer depuis la chute de Constantinople. Mais quand les conquêtes de l'empire ottoman grignotent progressivement le sud et l'est



de la Hongrie, elles imposent une formulation constamment reprise : « Rempart de la Chrétienté, Bouclier de la Foi, fer de lance de l'Église », ce thème ne quittera jamais les ouvrages, non plus l'assertion que les Hongrois haïssent les Turcs toujours décrits comme des oppresseurs. C'est l'exergue de l'*Histoire de l'état présent* : « *Hungaria facta est clypeus et arx Christianitatis inexpugnabilis* ».

Il est clair que, pour les populations de tous niveaux, ce qui fait exister la Hongrie est la menace turque, comprise comme dangereuse par son arrivée à Buda et sur la frontière danubienne. Quand les Turcs risquent d'aller au delà, la perception européenne d'une menace relance la vieille hantise de la croisade et la parution de textes de circonstance. L'avancée de Soliman vers Vienne en 1529 ne dure qu'une saison de guerre : la parution des libelles n'a guère pu avoir d'impact immédiat, l'imprimerie n'étant pas encore assez réactive dans cette émotion de la chrétienté : livrets latins, appel de Luther comme d'Erasmus à reprendre réellement la croisade pour occuper les rois européens qui se battent entre eux ; et à long terme, le motif de la menace turque bloquée en Hongrie et par la Hongrie s'est constitué durablement.

En 1560, une petite expédition de jeunes seigneurs français, Henri de Guise, Timoléon de Cossé, Philippe Strozzi, Vital de Saint Gelais-Lansac s'en va à Szeged qui est alors défendu par N. Serin (Zrinyi) et font payer cher à Soliman sa dernière victoire (les Turcs prennent Szeged avec des pertes considérables). Mais nos propres guerres de religion offrent ensuite à la noblesse assez de guerres internes sur ce qu'ils considèrent comme un autre rempart pour défendre le catholicisme.

C'est donc seulement après la période des guerres civiles, dans la phase 1590–1605, que l'intérêt atteint son maximum de précision : les libelles décrivent les batailles et les prises de villes, avec récits de grands massacres de Turcs et aussi des grandes exactions auxquelles ils se sont livrés. Les Histoires vont entériner vite les informations (en particulier celle de Cayet<sup>3</sup>). Certains noms de villes constants constituent une géographie onomastique : Raab (Javarin), Gran, Hatvan, Sangiacato, Albe royal (Székesfehérvár), Strigonie (Esztergom) que défend Mercœur.

Dans la mesure où la Hongrie tient alors le rôle de la Frontière dans nos westerns, qu'elle est le lieu (imprécis) où se joue l'avenir des idéaux, elle est un objet idéologique et un objet romanesque idéal. Où chercher l'aventure des romans médiévaux, où chercher une Cause, sinon là où l'ennemi est le plus clairement identifiable ? D'où la reconversion des combattants ligueurs en combattants pour la Hongrie. Le cas le plus illustre est celui du duc de Mercœur, cadet de la famille de Lorraine, qui, ayant résisté à Henri IV jusqu'en 1596, se met au service de l'Empereur<sup>4</sup> : il transforme son sort de combattant vaincu en héros de l'occident

<sup>3</sup> Victor-Palma Cayet, *Chronologie novénaire*, Paris, Jean Richer, 1599 et *Chronologie septénaire*, Paris, Jean Richer, 1605.

<sup>4</sup> On notera que forcément les contingents ou les héros français qui luttent en Hongrie sont alors placés sous le commandement et la tutelle de l'Empereur Habsbourg qui leur rend

chrétien. Et parce que c'est un héros connu, les libelles peuvent enfin célébrer ses exploits à Gran et Albe Royale, sa blessure et sa mort. L'Oraison funèbre de Mercœur par François de Sales exalte ce geste de sacrifice et la terre reconquise au prix de la mort du héros. En devenant une figure quasi légendaire, Mercœur représente ce que l'exotisme peut générer de plus idéaliste. Il engendre des petits frères romanesques : beaucoup de romans – un genre alors naissant – évoquent ces ligueurs devenus sans idéal et souvent proscrits – qui trouvent à s'employer en terre lointaine : la Hongrie ou le pèlerinage à Jérusalem...

Sur ce mode du lyrisme chrétien, les invasions turques sont parfois très abusivement représentées en France comme contrées par le héros français idéal. Ainsi en 1663, Louis XIV, en paix avec les Habsbourg temporairement<sup>5</sup>, est le premier (et le dernier) souverain à envoyer officiellement un contingent en Hongrie contre les ottomans : la *Gazette* de Renaudot et celle de Loret exaltent les exploits français. La brève guerre culmine à la bataille de Saint-Gothard « à laquelle la chrétienté s'intéressa avec beaucoup de chaleur » (HD). Elle fait l'objet d'un poème, *La Hongrie*, tartine poétique<sup>6</sup>, narrant comment le contingent français commandé par un Coligny gagne quasi seul la bataille de Saint-Gothard... et les Hongrois, qu'on ne voit qu'aux derniers vers, retrouvent assurance et joie.

Il faut mettre deux bémols à cet imaginaire de l'héroïsme (narcissique). Les Français, en toute politique, sont depuis François I<sup>er</sup> et Soliman les alliés des Ottomans et ne leurs discutent pas leur droit de conquête, la frontière danubienne en gros. Si la politique de Soliman, la mort d'Ibrahim bassa son grand vizir, puis celle de son fils Mustapha, ont inspiré la littérature de néo-fiction et des tragédies, pas de Hongrois dans cette perspective. Les relations diplomatiques avec les Hongrois mêmes sont quasi nulles, au mieux médiatisées par les informations des diplomates en Turquie ou en Allemagne ; et les libelles à mots couverts évoquent ce désintérêt du pouvoir français pour le pays rempart et déplorent le fait que les guerres intestines entre princes chrétiens favorisent l'expansion et la hardiesse turque.

### 3. Un pays partagé, un allié bien utile

Mais un fort changement de perception du problème et son enregistrement en matière d'alliances politiques intervient à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. On découvre le partage de la Hongrie et ses ambiguïtés, avec des points de vue eux-mêmes ambigus.

Au moment même où Mercœur s'illustre, les historiens enregistrent à côté des luttes héroïques que l'enjeu n'est pas que de lutter contre les Turcs : la Hongrie

---

grand hommage, voire les demande expressément. C'est ainsi que Nettancourt-Vaubécourt, un des chefs d'armée protestant est prêté par Henri IV.

<sup>5</sup> Les écrivains à ce moment, mariage oblige, sont amis de l'Empire, comme le montre Du Bosc Montandré, *L'histoire et la politique de la Maison d'Autriche. Son établissement sur les trones de l'Empire, de Bohème et de Hongrie*, Paris, Loyson, 1663.

<sup>6</sup> De La Forge, 1664, *La Hongrie secourue*, poème héroïque, Paris, Du Breuil.

n'est pas unique, elle est depuis le début du XVI<sup>e</sup> déchirée en deux : une Hongrie royale devenue impériale et de quasi héritage chez les Habsbourg, et une Hongrie rebelle, la Transylvanie, et des territoires hongrois mouvants de la domination turque. De surcroît, la Hongrie transylvaine est l'objet de luttes internes pour le pouvoir et la Hongrie royale minée par des soulèvements.

La question de la légitimité est passée d'abord inaperçue en France, peu habituée aux monarchies électives. Un texte annonce la mort du roi de Hongrie, Louis II, mort à Mohács en 1526. Je ne vois pas de mention alors de l'entreprise de Jean Zpolya, ni après, comme si de rien n'était, excepté un texte qui me semble plutôt en faveur des Autrichiens en 1565, Malmidy, *Discours véritable de la grand guerre qui est au pais de Hongrie entre Maximilien II esleu empereur des romains, Roi de Germanie, Hongrie et Bohème et Jean Voeivod Prince de transsylvanie allié et défendu de Soliman, empereur des turcs*, 23 pages (un des plus anciens éphémères sur le sujet).

Par contre une intense activité historique et libellique au début du XVII<sup>e</sup> siècle se déploie avec deux tendances interprétatives qui témoignent à la fois d'une certaine incompréhension politique et d'une totale compréhension passionnelle devant la guerre civile. Les différents ouvrages de Palma Cayet (historiographe du roi) sont extrêmement bien documentés : outre ses *Histoires*, *la Sommaire description de la guerre de Hongrie et de Transilvanie (1597–8) entre les Turcs, ennemis héréditaires du nom de Jésus Christ et des Chrestiens, tant en la haute qu'en la basse Hongrie, traduit d'allemand par P. Victor Cayet sieur de la Palme*, Paris, Chaudière 1598, retrace clairement les questions militaires. Mais les désirs d'indépendance des Hongrois y sont assez mal perçus. Les Transylvains sont accusés de paralyser par leurs révoltes l'action d'un empereur qui voudrait chasser les Turcs. La situation étrange d'une Hongrie transylvaine autonome payant tribu au Turc est sentie comme une trahison<sup>7</sup>.

Une interprétation évidente rapproche ces « trahisons » latentes et destructrices de la situation française dans l'*Histoire générale des troubles de Hongrie et de Transilvanie, contenant la pitoyable perte et ruyne de ces royaumes, et des guerres advenues de ce temps en iceux entre les chrétiens et les Turcs*, de Martin Fumée<sup>8</sup>. En cette première étape, ce qui frappe le narrateur, c'est la parenté des troubles de Hongrie avec les guerres civiles françaises. La préface invite le lecteur à l'utiliser comme un miroir :

<sup>7</sup> Par contre beaucoup de textes en 1595 sur le retour d'alliances où les Transylvains semblent anti-turcs : *Discours de ce qui s'est passé en Transsylvanie, de l'union des princes de moldavie et duc de Valachie avec le Voivode pour la defense de la chrestienté contre les Turcs ; Heureuse et nouvelle victoire obtenue par l'armée chrestienne au pays de Hongrie, faicte par le comte Charles de Mansfeld au mois d'aoust sur l'armée turquesque*.

<sup>8</sup> Martin Fumée, sieur de Genillé, 1<sup>e</sup> édition Paris, Sonnius, 1595 ; 2<sup>e</sup> édition augmentée par Montreux, Paris, Robert Fouet, 1608.

Vous penserez bien que ce sont actes commis en un lointain pays : mais c'est vous, qui entre vous et sur vous avez perpétré les mêmes. Quand par le même effet vous trouverez étrange que ces misérables et malheureux aient appelé parmi eux leurs vrais et anciens ennemis sous couleur de se venger les uns des autres (et qui est le plus bestial) se soient soumis d'une part et d'autre à l'étranger...

Moralisme et providentialisme aidant, le portrait des Français et des Hongrois est peu flatté : peuple « superbe, lascif et abattu de courage », trop riche, confiant en soi, religion tournée en pompes et richesses, justice vendue, noblesse insupportable, simple peuple « double, perfide et malin pour ces vices » .

Mais un élément nouveau entre simultanément en jeu : le partage confessionnel a fait son œuvre, et le système des alliances internes à l'Europe s'en trouve progressivement modifié. Non seulement les Français se méfient de la maison de Habsbourg qui les encercle et qui est leur ennemi fantasmé le plus vivace, mais les protestants français ont des raisons supplémentaires de haïr les Habsbourg qui tendent à éteindre le protestantisme dans les terres d'Empire. Dans le premier déclenchement de la Guerre de Trente ans, si la politique officielle est de n'entrer en guerre que très tard, la politique officieuse soutient des alliances ou des connivences massives avec les ennemis de l'Empire, en l'occurrence avec Gábor Bethlen, si commode pour que l'Autriche soit occupée sur un front oriental. Avant et pendant le ministère de Richelieu, cette alliance prévaut, alors même que l'opinion publique catholique proteste. En 1620 Bethlen est un allié de Frédéric de Palatinat, éphémère roi de Bohême, et surtout il entre en jeu, avec des protestants hongrois (enfin, transylvaniens) en 1622 et 1624, où le cardinal de Richelieu conclut des accords (même pas complètement secrets) avec l'Angleterre (protestante), la Savoie (catholique), Venise (vénitienne !) pour encercler l'Autriche (1624-1626).

Les nouvelles arrivent encore avec quelque retard, et le temps qu'elles soient imprimées, le champ de bataille peut s'être déplacé ou renversé, aussi des petits libelles<sup>9</sup> colportent-ils des informations aléatoires, en attendant un an après le *Mercurie Français* plus fiable (mais souvent chronologiquement flou).

---

<sup>9</sup> En la seule année 1621 :

-*Traité de la paix, faite en Allemagne & Hongrie. Par l'entremise de sa Maiesté Tres-Chrestienne. La réduction de la ville de Pilsen, & de tous les Princes Protestans à l'obeissance de l'Empereur*, A Lyon, Pour François Yvrad, 1621.

-*Accident déplorable arrivé en l'Empire. A la journée de Neuuensoll en Hongrie*, A Paris, chez Pierre Rocolet, en sa boutique au Palais, en la galerie des prisonniers, 1621.

- *Les Nouvelles arrives en France de la sanglante deffaicte de cent mil hommes Turcs. Mis et taillez en pieces par l'armée de l'Empereur et du Roy de Pologne, Lesquels Turcs estoient venus pour Bethlen Gabor & en faveur des Rebelles protestans, pour envahir Hongrie & Pologne*, A Paris, 1621.

Selon les clans le portrait de Gábor Bethlen est fort contrasté : ce n'est plus le temps des poèmes héroïques, mais des Histoires tragiques<sup>10</sup>. Ainsi Boitel, dans son *Théâtre du malheur*, Paris, Toussaint du Bray, 1621, peint-il « Bethlen Gabor aujourd'hui Souverain de Transsylvanie, homme d'aspect vénérable, courageux au possible, et qui par ses exploits de guerre a fait trembler toute l'Allemagne et rendu tous les potentats de l'Europe désireux de la connaître ». Il raconte aussi par contraste « la mort de Gabriel Bathory Prince de Transylvanie qui fut tué par ses soldats en voulant échapper à Bethlen, son ennemi » avec pour scène finale une étrange admonestation :

Après sa mort, Bethlen Gabor fut élu prince de Transsylvanie par Sandar Basa, qui lui dit : Battory servira d'exemple aux mauvais princes. Je crois que vous ne ferez pas ce qu'il a fait : n'entreprenez aucune chose au desceu [ en cachette] du Grand Seigneur, entretenez la paix avec vos voisins et vous conduisez par le conseil de sages conseillers.

C'est dire sans le dire qu'il y a une guerre civile, et une intervention directe des Turcs, même si le cadrage de la morale politique est très sage. Par contre, Du Bosc Montandré déplore la « perte de la Transylvanie ou son malheur d'être tombée entre les mains d'un homme redoutable, et qui estoit calviniste, et esclave de la Porte ».

C'est dans la même mouvance idéologique bifide et perfide que des alliances sont conclues ensuite par Mazarin avec Georges Rákóczi<sup>11</sup>. On projette de se servir des Transylvains pour gêner la Hongrie impériale des Autrichiens et y retenir les troupes allemandes. Une sorte de double opinion alterne des accents et des déplorations qui simplifient une politique retorse qui soutient chez les autres ce que la monarchie française ne tolère plus. Après « notre » victoire à Saint-Gothard, les

---

- *Le serment que Bethlen Gabor a faict au Turc, en la ville de Cassovie. Avec l'acceptation du Turc et les promesses reciproques qu'il a fait audit Bethlen Gabor à Constantinople*, A Lyon, chez Anthoine Vitré, 1621.

- *La Mort de Bethlen Gabor, prince de Transylvanie, avec La deffaicte entiere de toute son armée par l'armée de l'Empereur*, A Lyon, chez Claude Armand, dit Alphonse, en ruë Ferrandiere, à l'enseigne du Pelican, 1621.

<sup>10</sup> Voir aussi Camus, *Spectacles d'horreur*, 1630 : Livre I, XXI, Soliman honore Thomas Nádas, trahi à la prise de Belgrade, et punit les traîtres. – Livre II, II, Bataille entre les tenants de Ferdinand et ceux de la veuve de Zapolya, « ces dissensions plustost inciviles que civiles firent en ce déplorable estat des rivieres de sang et des montagnes de corps ». – XVII, guerre entre Ferdinand et les Turcs, un capitaine punit un traître, la trahison du général Zarvievic contre Juonio voivode de Valachie punie par les Turcs-mêmes ; XX, Paul Kenis gouverneur de basse Hongrie défend Belgrade en 1521 et oblige des traîtres à se manger l'un l'autre.

<sup>11</sup> Traité de Mongatz, rendu public par *Traité de confédération et alliance entre Georges Ragoski prince de Transsylvanie d'une part, le roi Louis XIV et la reine de Suède d'autre, contre l'empereur Ferdinand III l'an 1643*, sl 1645.

Français se donnent le luxe de critiquer et l'Empire, et les Hongrois : l'Empire décide de signer la paix avec le sultan, on critique ce laxisme ; les impériaux se défendent par le risque des Hongrois « volages », ce qui exprime un vieux constat français : on ne peut faire la guerre à l'extérieur que si on se débarrasse d'abord de la guerre interne.

L'opinion mondaine certes s'alarme fort de l'avancée turque vers Vienne en 1683, déjà plus vite racontée par le *Mercur Galant*<sup>12</sup> – et qui dit *Mercur Galant* dit lecture des salons et lecture des femmes. Mais le public suit mal les débats internes de l'identité hongroise. L'idée que des peuples puissent disposer d'eux-mêmes a encore bien du chemin à faire, il faut même inventer la notion politique de « peuple » susceptible de s'identifier comme peuple–langue–terre. Par conséquent la politique française voit surtout dans les dissensions hongroises les moyens d'affaiblir l'ennemi le plus dangereux, c'est à dire l'Empereur Habsbourg. Le faire attaquer à revers par des Hongrois, des Turcs, ou les deux, apparaît simple et tranquille en bonne guerre. Aussi, mis à part l'épisode de 1663 évoqué plus haut, à partir des années 1675, Louis XIV reprend une politique anti-Habsbourg, donc trouve avantage à soutenir les révoltes hongroises : 100.000 Thalers et 2000 hommes soutiennent Tekeli (Thököly).

#### **4. Un pays compliqué, mais avec des héros**

C'est seulement après la grande percée turque jusqu'à Vienne en 1683 que les Français semblent découvrir de façon intensive que les Hongrois ont des opinions et des guerres qui ouvrent aussi un débat politique. Les signes d'un vif intérêt des salons apparaissent dans les ouvrages géographiques que j'évoquais en entrée, et par la désignation de héros, encore mal acceptés, mais qui incarnent un désir d'émancipation avoué et connu d'un relativement grand public. L'armée impériale déborde concrètement la Transylvanie, tout en reprenant progressivement des terres sur les Turcs (Buda et Pécs en 1686) mais la rébellion existe à l'intérieur même de la Hongrie royale. Le mouvement Kourouts fait partie des réalités descriptives incontournables, au même titre que les lieux et les batailles.

La répression de la conspiration en Hongrie royale des Comtes Zrínyi, Frangepan et Nádasdi, exécutés en 1672, est d'abord connue par la version officielle de leur condamnation<sup>13</sup> qui insiste sur les horreurs qu'ils ont confessées et sur leur bonne mort. *L'Histoire de l'état présent du Royaume de la Hongrie* dit bien clairement que Tekeli (Thököly) est un rebelle et Serin (Zrínyi), son beau-père, un traître perfide. Mais un chapitre entier y est consacré à Emeric Tekely (Thököly

---

<sup>12</sup> *Mercur Galant*, 8/9/10 de 1683 (repris dans *l'Histoire des troubles de Hongrie*, nov 1685).

<sup>13</sup> *Histoire des procédures criminelles et de l'exécution des trois Comtes François Nadasti, Pierre de Zrin et François Kristof Frangespan, fidèlement traduit de l'exemplaire allemand imprimé par ordre et avec privilège de sa majesté impériale*, Amsterdam, 1672.

Imre), avec sa biographie en 3 pages. L'opinion politique s'en trouve personnalisée autour d'un personnage, voire d'un clan familial. Claude Vanel, après être remonté à Attila, consacre sa narration principale aux troubles depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle, où il désapprouve les « transilvaniens rebelles », l'« esprit naturellement inquiet et remuant des transilvains » et l'alliance révélatrice des rebelles avec les hérétiques, « ces peuples toujours animés d'un esprit de révolte »<sup>14</sup> ; mais il a bien du mal à expliquer qu'un État électif se trouve passer en royaume héréditaire, comme l'Autriche vient de le faire proclamer en 1687. Il faut aller jusqu'en 1690 pour que la révolte de Thököly soit démantelée ; les victoires impériales permettent de réactiver l'imaginaire de la croisade anti-ottomane, et cette fois dans l'euphorie. Grâce au Prince Eugène, le récit redevient militaire. Le traité de Carlovitz (Karlovit) en 1699 tranche de la géographie, et l'empire ottoman, affaibli, n'en remaniera pas de sitôt les frontières.

Quelque chose pourtant vibre, peut-être en accord avec la diplomatie en sous-main de Louis XIV ; d'un autre côté la révocation de l'Édit de Nantes relance l'idée d'une entente nécessaire des protestants contre une oppression catholique.

Mais surtout, après les historiens et les Gazettes, de façon ouverte, le public découvre les problèmes avec sympathie par la fiction des nouvelles historiques. Préchac utilise deux fois le cadre hongrois contemporain. *Cara Mustapha, Grand Vizir*, 1684, narre l'avancée ratée sur Vienne en 1683 et la mise à mort du Vizir incompetent où l'on croise fugitivement les députés de Tekeli (Thököly) qui appellent au secours contre l'Empire. En 1686, *Le Comte Tekely*, nouvelle historique, se consacre aux amours, au milieu d'une histoire qui se flatte d'être bien documentée. Il faut dire que la biographie d'Emeric Tekely (Thököly Imre) contient d'avance tous les motifs romanesques. Un père qui se sacrifie dans sa citadelle assiégée, un fils envoyé incognito en Pologne et qui y rencontre sa future femme, Ilona de Serin (Zrínyi) ; le mariage politique que doit faire la demoiselle avec Georges II Ragozzi (Rákóczi) ; le veuvage et les guerres qui permettent enfin leur mariage, leurs vies séparées quand ils sont prisonniers, elle en Hongrie, lui en Turquie, enfin leur exil. Le narrateur ne rajoute qu'une sultane favorite qui, amoureuse du héros, va embrouiller ses relations avec le Sultan.

Encore que dilué par le flot sentimental et les discours qui s'ensuivent, le scénario dit correctement la force des Mécontents, leur élan et leurs dissensions internes : Georges II Rákóczi (alors Prince de Transylvanie) est alors plutôt l'allié de l'Empereur (et surtout sa mère le sera durablement) ; Thököly doit se battre contre Wesselényi, dont les intentions politiques sont les mêmes que les siennes, mais chacun veut être le chef ; les Mécontents ne se soutiennent que par l'appui de la Porte et des armées opportunes du Bacha de Bude qui leur sont comme « prêtées »

<sup>14</sup> La Révocation de l'Édit de Nantes, qui interdit le protestantisme en France, joue un grand rôle, occulté dans les argumentaires, mais qui est bien à leur base ; partout Royaume et Empire s'attaquent à la liberté de culte et même à la liberté de conscience.

pour l'offensive. Mais le narrateur entre, quoiqu'avec des réticences, dans leur logique. Tekeli (Thököly) a des doutes (« Peut être qu'il se reprochait quelquefois ses victoires, comme autant de crimes, sachant fort bien qu'il n'est jamais permis à un Sujet de faire la guerre à son suzerain sous quelque prétexte que ce soit »), mais le déclenchement initial réside bien dans les exactions détaillées des impériaux, qui accusent de trahison tous les rebelles – soit – et tous les nobles riches pour avoir l'occasion de confisquer leurs terres.

Cette version romancée, où même les Turcs font l'éloge de Louis XIV, est rectifiée par Jean Le Clerc, un protestant érudit, dans l'*Histoire d'Emeric Comte Tekeli*, Cologne « Jacques de la Vérité », 1693. Il expose aussi clairement les affaires de brimades, et la honte de la trêve qui abandonne les Hongrois aux Turcs. Il est assez désillusionné sur les chefs, peu habiles et jaloux les uns des autres ; sur la noblesse « guère capable de réussir en une entreprise de cette importance » ; sur Tekely (Thököly) lui-même qui n'est pas irréprochable dans sa stratégie ; sur les peuples : « Il n'était pas non plus difficile de deviner que les peuples ne s'acquitteraient pas comme il faut de leur devoir ; parce que dans une société où personne n'a droit de commander, et ne peut se faire craindre, il est rare que l'obéissance soit exacte, surtout dans les commencements ». Mais il souligne l'iniquité de Vienne qui traite la Hongrie (même celle qui lui appartient) comme un pays de conquête.

Certes la prétention à changer le monde peut aussi prêter à quelque ironie : Eustache Le Noble construit plusieurs dialogues facétieux<sup>15</sup> où des princes discutent de leurs trônes mal assurés, Guillaume de Nassau, qui arrive sur le trône d'Angleterre, et Emeric Tekeli (Thököly Imre), qui n'aura pas celui de Hongrie...

Ce n'est en somme qu'à la troisième génération des Mécontents, dans les années 1700–1711, sous les ordres de François II Rákóczi, que la France donne des signes idéologiques de compréhension : elle ne voit pas seulement un soutien destiné à contrer l'Empire (Rákóczi fixe en Hongrie les armées du Prince Eugène qui ne peuvent intervenir en Italie), mais enfin une explication politiquement construite. François II Rákóczi est en contact avec la France dès 1700, quand la France est dans la guerre de succession d'Espagne. Louis XIV accorde l'argent (d'ailleurs sans le payer à temps), refuse l'alliance officielle qui soutiendrait les prétentions ultérieures de Rákóczi, et refuse une concertation avec la Russie pour ne pas gêner son propre allié suédois. Mais cette fois, prenant le relais de la fiction lénifiante, une campagne de presse politique<sup>16</sup> sert (ou du moins expose) la cause hongroise.

---

<sup>15</sup> *Les trones chancelans, ou dialogue curieux et politique, entre le comte Tékéli érigé en roi de Hongrie et Guillaume de Nassau érigé en roi d'Angleterre*, à Mont, Pierre de Bellaire, 1690.

<sup>16</sup> Successivement : 1705, *Manifeste des mecontents de Hongrie. Contenant les raisons qu'ils prétendent avoir de s'être soulevés et de prendre les armes contre l'empereur pour maintenir leurs lois et libertez*, Bâle ; sl, Jacques le sincère à l'enseigne de la vérité ; 1707, Eustache Le Noble, *Histoire du prince Ragotzi ou la guerre des mécontents sous son com-*



Le *Manifeste* de Rákóczi est particulièrement remarquable pour sa clarté d'exposé (ainsi que les *Mémoires* de Rákóczi) ; tout en prévenant les critiques sur les alliances turques, les causes y sont listées :

- succession devenue héréditaire en violation du droit hongrois (« loi du roi André »)
- abolition du gouvernorat du royaume à la mort de Wesselényi
- octroi des offices et places à des Allemands à l'exclusion des Hongrois
- brimades financières, impôts, poids de l'entretien des armées toutes allemandes
- brimades religieuses
- les pays récupérés sur les Turcs ont été considérés comme pays conquis, les terres confisquées, alors que les propriétaires en sont hongrois (ou ils rachètent, ou les terres sont peuplées de colons serbes).

Le discours proclame d'emblée le droit de protestation et même le droit de déposer le roi s'il contrevient à son serment, et fait retentir avec un certain lyrisme des notions politiques disparues du royaume de France depuis quelque temps.

Les anciennes plaies de l'illustre nation hongroise s'ouvrent à nouveau. Celle qu'on lui a faite en violant les libertés de ce royaume, empoisonnée et palliée par des remèdes aussi pernicieux que le mal ne peut plus être guérie que par le fer : puisque sous la funeste domination de la Maison d'Autriche, les membres les plus illustres et les plus sains attaqués insensiblement l'un après l'autre font craindre la ruine entière...

Des siècles entiers se sont écoulés depuis que la Maison d'Autriche possède le royaume de Hongrie, sans autre titre que son ambition demeurée et le consentement des grands de la nation, surpris par toutes sortes de mauvais artifices. Mais les Annales de ce temps passé aussi bien que la voix gémissante des peuples d'aujourd'hui... [ attestent une lignée de princes]...

Ainsi sous un joug étranger devenu étranger à nous mêmes...

Et ce peuple né libre dans un royaume libre trouve la mort moins affreuse que la servitude.

Ce discours peut surprendre en France, où il apparaît en partie archaïque (alléguant des privilèges), comme rappelant celui de la Ligue ou des Monarchomaques, et inversement en avance (droit des peuples).

À la paix de Szatmár (1711) qui amnistie les partisans de Rákóczi, Rákóczi peut être accueilli en France quelque temps. Il y essaie de débrouiller ses affaires financières et jouit d'une notoriété mondaine avérée<sup>17</sup>. Il ne quittera pas tout à fait

---

*mandement*, Paris / Cassovie, Lancelot ; 1707, *Memoires du prince Ragotzi ou guerre des mécontents* ; 1708, *Manifeste du Prince Rakoczy avec sa lettre à l'empereur*, Bâle.

<sup>17</sup> Abbé de Fournaux, *le Prince Ragotzi ou le modèle d'un véritable héros*, 1714 (en vers), une poésie de circonstance pour l'arrivée de Rakoczy en France.

l'horizon des lecteurs après son départ vers Constantinople ; un très homogène et très remarquable recueil le consacre héros des libertés : *L'Histoire des Révolutions de Hongrie, où l'on donne une juste idée de son légitime gouvernement avec les mémoires du Prince Français Rakoczy sur la guerre de Hongrie depuis 1703 jusqu'à sa fin, et ceux du comte Betlen Miklos sur les affaires de Transilvanie*, La Haye, Jean Neaulme, 1739, un bel in 4° de 2 tomes, s'ouvre sur un portrait de François Rákóczi en général d'armée, et sur une très grande carte dépliant, avec une table des noms propres et de leur prononciation en plusieurs transcriptions.

Ce moment pré-révolutionnaire est en même temps un exposé politique complet et le dernier des exposés sur la liberté hongroise avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Les productions romanesques et dramatiques, qui ont joué un rôle capital, abandonnent l'actualité hongroise et en reviennent à son passé médiéval. Mais par les volumes qui mettent son portrait en première page, et par la présence physique, le Hongrois a désormais un visage flatteur, celui de François Rákóczi, moustache, certes, mais aussi cheveux longs sous la toque haute, veste à brandebourgs, ce qui va se figer en symbolique jusqu'à nos films historiques inclus. Un beau visage de héros qui incarne un pays et une Cause dans une histoire réelle.

Dans une Hongrie réunifiée au moins sur le papier, les voyageurs peuvent se risquer (Montesquieu passe en 1728) et ce qui les frappe serait plutôt le calme revenu : en particulier ensuite l'aide que les Hongrois accordent à Marie-Thérèse au lieu de profiter de la guerre que lui fait l'Europe. Montesquieu en tire dans *l'Esprit des lois* la double conclusion que les peuples aiment, finalement, les monarchies, et qu'il y a de la grandeur à pardonner<sup>18</sup>.

Pour nous résumer, les Français ont d'abord vu la Hongrie comme un symbole, dans un conflit qui arbitre le combat du bien et du mal, du christianisme contre les Turcs. Puis ils ont découvert une situation politique malaisée qu'ils ont lue comme équivalent de leurs guerres civiles, à la lumière de leur désir monarchique (des rebelles) et de leur vision religieuse (comment s'allier au Turc ?). Puis dans le champ d'une politique internationale peu sentimentale, pour ne pas dire tout à fait amorale, ils y ont vu une opportunité : les ennemis de nos ennemis sont forcément sympathiques. Puis enfin ils ont fort tardivement connu une terre, et des lois, des héros, et les motifs de ce qu'ils avaient soutenu sans trop se préoccuper des causes. Des modes littéraires accompagnent ces métamorphoses idéologiques : libelles, histoires, histoires tragiques, nouvelles historiques galantes, géographie, enfin pro-

---

<sup>18</sup> Montesquieu, *Esprit des Lois*, VIII, 9 : « On a vu la maison d'Autriche travailler sans relâche à opprimer la noblesse hongroise. Elle ignorait de quel prix elle lui serait quelque jour. Elle cherchait chez ces peuples de l'argent qui n'y était pas ; elle ne voyait pas les hommes qui y étaient. Lorsque tant de princes partageaient entre eux ces États, toutes les pièces de sa monarchie, immobiles et sans action, tombaient, pour ainsi dire, les uns sur les autres. Il n'y avait de vie que dans cette noblesse, qui s'indigna, oublia tout pour combattre, et crut qu'il était de sa gloire de périr ou de pardonner ».

pagande politique raisonnée, viennent aider la compréhension et l'imagination du lointain, construisant des clichés, de plus en plus séduisants.

Près de 50 ans après, il était temps que la Hongrie ouvre des études françaises pour montrer qu'on pouvait échanger autre chose que des armes et des fictions.

# Écrire et réécrire l'histoire littéraire

JUDIT MAÁR

professeur des universités

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
maarjudit@freemail.hu

**A** l'occasion de la célébration des 235 ans du Département d'Études Françaises de notre université, permettez-moi de mener quelques réflexions sur l'histoire littéraire, discipline que j'ai le plaisir d'enseigner ici depuis presque vingt ans. Mon propos, en dehors de ma participation à cette illustre fête, prendra prétexte de l'ouvrage qui va bientôt paraître: une histoire de la littérature française en langue hongroise, écrite par sept enseignants-chercheurs de notre département.



En septembre 2006, le groupe de recherche CODHIL (Construction discursive en histoire littéraire) s'est formé avec pour but d'écrire une nouvelle histoire de la littérature française. Cet objectif, tout ambitieux qu'il pût paraître alors, n'en avait pas moins à nos yeux sa justification : la dernière histoire de la littérature française en langue hongroise date en effet de 1963. Au seuil de la parution du livre que nous avons destiné à un public non francophone mais francophile, et auquel j'ai moi-même contribué, l'occasion m'est trop belle pour ne pas poser quelques questions fondamentales, aussi bien de nature théorique plus générale touchant aux perspectives de l'histoire littéraire que de nature plus située, touchant aux relations entre littératures nationales différentes, et plus généralement peut-être entre cultures différentes. C'est sur quelques-unes de ces questions que nous avons dû affronter lors de notre travail que je voudrais m'arrêter aujourd'hui, en évoquant dans un premier temps l'héritage par rapport auquel doit se situer notre ouvrage ; pour envisager dans un deuxième temps le phénomène de la renaissance de l'histoire littéraire au tournant des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles ; pour m'interroger dans un troisième sur son statut actuel et sur les raisons de son retour ; pour préciser dans un quatrième les perspectives et les objets de cette histoire littéraire renouvelée ; pour traiter enfin dans ma conclusion de l'histoire littéraire comme d'une forme du dialogue interculturel.

## **1. L'héritage par rapport auquel toute nouvelle histoire de la littérature française en langue hongroise est tenue de se situer**

Nous le savons, il n'y a pas une histoire littéraire : il y a *des* histoires littéraires. Ces histoires littéraires construisent leur objet – dans notre cas (l'histoire de) la

littérature française – selon des perspectives historiques et géographiques qui peuvent être différentes, selon des conceptions différentes également de la littérature, en un mot sur des fondements épistémologiques différents. Écrire l'histoire d'une littérature est toujours nécessairement rétrospection du présent sur un passé, plongée sélective dans un passé ramené au présent, réinvention de concepts, de méthodes et de pratiques enfuis avec le temps, enfouis au cœur de cette littérature qu'il nous faut, historiens, ressusciter.

La littérature française a toujours eu une position privilégiée en Hongrie. À certaines époques son influence fut particulièrement marquante, nous n'avons qu'à penser à l'école « francisante » des années 1770, avec György Bessenyei, Sándor Báróczi ou József Péczeli, ou bien, plus près de nous, à l'admiration de la grande génération de *Nyugat* pour la poésie française romantique et symboliste. Un des plus illustres membres de cette génération, Kosztolányi, ne déclare-t-il pas, dans l'article qu'il intitulait *Celui qui connaît la grammaire française* que la maîtrise de cette langue rend l'âme plus noble et l'esprit plus distingué ? Notons pour la curiosité que, lorsque l'idéologie marxiste-léniniste canonisée imposa la culture soviétique comme modèle à suivre (qu'il suffise de songer au texte de Révai de 1949 au titre on ne peut plus explicite : « Apprenons de la culture soviétique »), la littérature occidentale resta néanmoins présente, quand bien même censurée, dans l'édition et la traduction hongroises. Au centre de cet intérêt pour la littérature occidentale, nous trouvons la littérature française. En 1947 par exemple, le poète György Rónay publie son anthologie de traductions sous le titre *Nouveaux poètes français* ; Albert Gyergyai lance une série d'articles « Que lire ? » dans la revue *Les Hongrois* où il ne présente pas moins de cinquante romans français. Plus tard, dans les années '60 et '70, la grande vague de l'existentialisme français et du nouveau roman firent passer un vent frais dans la vie intellectuelle et littéraire hongroises, et c'est aussi dans les années '60 qu'on traduit les pièces les plus connues du théâtre absurde de Ionesco. Que ces quelques exemples suffisent pour illustrer ce qui n'est que trop connu : la position privilégiée qu'occupe la littérature française en Hongrie.

S'interrogeant sur l'expérience littéraire, dans leur livre intitulé *L'emprise des signes*, Jean-Jacques Leclerc et Ronald Shusterman posent la question : – à quoi sert la littérature ?, piste de réflexion que nous pourrions nous approprier, en la reformulant ainsi, sans autre propos que de l'offrir à votre méditation : – à quoi peut bien servir la connaissance de la littérature française, contemporaine ou du passé, dans une collectivité de récepteurs hongrois, professionnels ou non. Il ne serait pas interdit de commencer par répondre avec Italo Calvino : « Toute relecture d'un classique est une découverte, tout autant que sa première lecture ».

Cette littérature française, fort présente dans la littérature hongroise sous différentes formes d'intertextualité et d'influence, abondamment traduite dans notre langue malgré des lacunes indéniables, cette littérature française n'a pas pour autant fait l'objet de très nombreuses histoires complètes en langue hongroise. Cinq

ouvrages peuvent être mentionnés tout au long du XX<sup>e</sup> siècle dont deux sont des histoires de la littérature universelle : *L'Histoire de la littérature européenne* de Mihály Babits de 1936, et *L'Histoire de la littérature mondiale* d'Antal Szerb de 1941. Dans les deux, la littérature française est traitée avec beaucoup d'érudition et de façon approfondie, mais les littératures nationales sont intégrées dans l'ensemble de la littérature universelle. Or, cette littérature universelle est construite selon une tout autre logique que les littératures nationales : Babits et Szerb considèrent la littérature universelle comme une structure hors temps et espace, constituée par des chefs-d'œuvre éternels, obéissant aux règles du jeu d'une auto-sélection interne. Cela étant, la littérature française figure parmi les piliers fondamentaux de cette littérature universelle : dans l'ouvrage de Babits par exemple le plus grand nombre de mentions reviennent pour 119 à la littérature anglaise, 111 à la littérature française, 82 à la littérature allemande, les autres littératures nationales restant bien loin de ce compte.

Les trois autres ouvrages, entièrement destinés à la littérature française, sont le livre de Géza Birkás de 1926, celui de László Dobossy en deux tomes, de 1963, et *La littérature française au XX<sup>e</sup> siècle* de 1974, sous la direction de Béla Köpeczi. Parmi ces ouvrages, le plus complet est celui de Dobossy, écrit avec la compétence d'un éminent philologue, entièrement assujéti cependant aux normes idéologiques de l'époque. On s'en souvient : elles exigeaient de l'interprétation des phénomènes littéraires qu'elle soutînt l'idée d'un progrès social aboutissant nécessairement à la victoire de la classe ouvrière. Telle est la pierre de touche constitutive d'un ouvrage où œuvres et auteurs sont évalués sans que n'interviennent jamais des critères proprement littéraires. Si les abondantes citations de Marx, Engels et Lénine du début à la fin nous semblent obsolètes aujourd'hui, le livre de Dobossy n'en a pas moins le mérite important d'envisager la littérature dans un large contexte historique et social, prenant en considération des facteurs auxquels l'histoire littéraire « occidentale » ne prête attention que depuis la fin des années '80. Tels sont la constitution du public à une époque donnée, les habitudes de lecture, le rôle des différentes institutions culturelles, etc. – enjeux importants de nos jours pour une sociologie de la littérature. Sans vouloir donner une lecture critique plus détaillée de l'ouvrage de Dobossy – Krisztina Horváth l'a entrepris dans une communication présentée au colloque « Frontières de l'histoire littéraire » – je noterai cependant que, paradoxalement, son plus grand défaut résulte dans cette réduction à un contexte historico-social surdimensionné dans la place qui lui est faite. En effet, Dobossy ne reconnaît pas à la littérature l'autonomie que lui constitueraient des lois propres et une logique inhérente, préférant y voir un phénomène socialement déterminé. Cette conception de la littérature décide aussi de la composition de son livre : chaque chapitre a pour titre principal un terme désignant un système social et politique (féodalisme, absolutisme féodal, époque capitaliste, époque de la crise du capitalisme) pour ne laisser apparaître la problématique littéraire que dans les titres subordonnés des sous-chapitres. La différence qui caractérisera une nouvelle histoire

de la littérature française par rapport à ce prédécesseur – la différence quantitative est évidente à cause d'un demi-siècle écoulé – consistera à éliminer autant que possible toute contrainte idéologique et tout jugement de valeur autre que littéraire, dans la pleine conscience du paradoxe rappelé par Paul Veyne : « on comprend que le fameux paradoxe du renouvellement des chefs-d'œuvre soit propre à l'histoire axiologique, et normal pour elle seulement »<sup>1</sup>.

## 2. La renaissance de l'histoire littéraire au tournant des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles

Si l'histoire littéraire à ses origines ne se distinguait pas fondamentalement d'autres manières de l'écriture historique – l'évocation d'événements, de batailles, de manœuvres politiques et diplomatiques, etc. du passé s'accompagnait souvent d'un discours sur les mentalités de l'époque concernée ainsi que sur la production littéraire et les auteurs – c'est au XIX<sup>e</sup> siècle qu'elle devint une discipline autonome. Ère par excellence de l'historicisme, ce siècle voit la transformation de l'histoire en science historique dont se sépare désormais l'histoire littéraire, celle-ci voulant suivre sa propre méthodologie et établir son territoire propre. Or la formulation exacte de cette méthodologie ne s'accomplit qu'au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, avec un Lanson dont l'ambition était précisément de faire de l'histoire littéraire une discipline scientifique. Dans son *Idée de quelques travaux historiques à faire sur la littérature française*, publié d'abord en 1903, repris plus tard sous un nouveau titre, *Programme d'études sur l'histoire provinciale de la vie littéraire en France*, Lanson exprime son projet de soumettre l'étude de la littérature française à la méthode historique et de « tenter d'établir entre l'histoire et l'histoire littéraire une plus étroite communication »<sup>2</sup>. Pour lui, la notion de littérature n'équivaut pas exclusivement à la production littéraire mais comprend tout ce qui entoure cette production, voire toute la vie littéraire, avec des facteurs extérieurs multiples dont l'influence marque la création. Lanson a mis en pratique ses propres principes méthodologiques dans ses travaux sur la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle en envisageant, comme principaux domaines, la production littéraire provinciale, le théâtre provincial, le rôle des différentes institutions – académies, librairies, l'imprimerie, etc. – mais aussi les divers genres d'écriture : correspondances, journaux intimes, mémoires, écrits ecclésiastiques, plaidoyers d'avocats, et ainsi de suite.

Un des défenseurs les plus convaincus de la méthode lansonienne était l'historien Lucien Febvre qui, dans ses *Combats pour l'histoire*, ouvrage-manifeste de 1953, soutient le projet de Lanson quant à l'étude des conditions sociales de l'activité littéraire. Cet ouvrage sera pourtant un chant du cygne de l'histoire littéraire ainsi conçue, condamnée au silence à partir des années '60 et pour de longues années. En effet, l'article provocateur de Barthes, *Histoire ou littérature* en 1960,

<sup>1</sup> Veyne (P.), 1971, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Éd. du Seuil, 95.

<sup>2</sup> Lanson (G.), 1965, *Programme d'études sur l'histoire provinciale de la vie littéraire en France*, Paris, Hachette, 81.

oppose création et institutions littéraires en réservant l'étude de la première à la critique – notamment la Nouvelle Critique – et en renvoyant l'étude des secondes à l'histoire. Dans ce partage l'histoire littéraire se trouve brusquement privée de toute légitimité autant que d'objet, ayant perdu le droit de s'occuper des œuvres tout aussi bien que des institutions. D'après Barthes, « la théorie contre l'histoire littéraire » restera longtemps un principe fondamental de la critique, adopté par Gérard Genette par exemple qui, dans sa *Poétique et histoire* en 1969, ne manifeste de tolérance qu'à l'égard de l'histoire des formes littéraires, seul domaine où, selon lui, l'historicisme a droit à l'existence.

Il faudra attendre la fin du siècle dernier pour voir reculer l'empire de la théorie et l'histoire littéraire opérer son retour. Dans *La Troisième République des lettres*, en 1983, Antoine Compagnon, parlant de l'indifférence de la nouvelle critique au passé, remarque : « Il y a là un point aveugle, un impensé de la nouvelle critique : ses rapports avec l'histoire littéraire. C'est de cet impensé, comme un ver dans le fruit, qu'elle languit aujourd'hui – étant admis qu'elle languit »<sup>3</sup>. Le livre de Compagnon est l'un des tout premiers à soulever le problème de l'histoire littéraire longtemps considérée par les théoriciens de la littérature comme discipline désuète. Un autre ouvrage pionnier est *L'Histoire littéraire aujourd'hui* sous la direction d'Henri Béhar et Roger Fayolle, paru en 1990, avec les actes d'un colloque qui visait la réhabilitation de l'histoire littéraire – non pas une histoire littéraire figée dans ses propres traditions mais une discipline renouvelée, enrichie par ses rapports à d'autres disciplines. Et, pour ce qui est des plus récentes réflexions sur l'histoire littéraire nous pouvons mentionner à titre d'exemple le livre de Franco Moretti : *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature* (trad. française parue en 2008<sup>4</sup>) qui propose, contre le *close reading* c'est-à-dire une approche internaliste de la littérature une approche externaliste.

Or ce n'est pas seulement la réflexion théorique sur l'histoire littéraire qui devient abondante lors de ces dernières décennies mais aussi les travaux qui témoignent du retour à des recherches historiques. De plus en plus nombreuses deviennent les études visant l'histoire de l'édition et de la presse en France, comme celles d'Henri-Jean Martin et Daniel Roche, entre autres. Le lien indissoluble entre création littéraire et stratégie éditoriale est souligné aussi par Calvino qui, parlant de la réussite de Borges en Italie, affirme que « La renommée éditoriale a été accompagnée de la renommée littéraire qui en est à la fois la cause et l'effet »<sup>5</sup>. Une autre piste est celle de l'étude du rapport de la littérature à la vie quotidienne par le biais des habitudes de lecture, piste suivie par Roger Chartier, pour ne mentionner de lui que quelques titres : *Pratiques de la lecture*, *Lectures et lecteurs dans la France*

<sup>3</sup> Compagnon (A.), 1983, *La Troisième République des lettres*, Paris, Éd. du Seuil, 7.

<sup>4</sup> Moretti (F.), 2005, *Graphs, Maps, Trees*, London, Verso.

<sup>5</sup> Calvino (I.), 1995, Jorge Luis Borges, *Pourquoi lire les classiques*, Paris, Éd. du Seuil, 200.



*d'Ancien Régime, Les origines culturelles de la Révolution française, L'Ordre des livres : lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, etc.*

Relever autant de facteurs que possible donnés comme extérieurs mais contribuant au cadre d'où sourd la création littéraire – voilà le pari des études les plus récentes venant nourrir une histoire littéraire où le cadre de l'œuvre apparaît comme condition de sa création et de son interprétation. La rencontre de l'histoire littéraire avec la sociologie est également un facteur propice à son renouvellement, tout comme la découverte du champ littéraire par les historiens afin d'élargir leur propre terrain. Je reviendrai à la question de l'heureuse rencontre des disciplines dans la suite de mon exposé. En effet, quelque discutées puis rejetées qu'aient été les propositions et les thèses de Lanson, les quelques exemples que nous venons de voir nous permettent de constater la renaissance d'un projet d'histoire littéraire très proche du sien.

### **3. Le statut actuel de l'histoire littéraire et les raisons de son renouvellement**

Nous le voyons : la légitimité du retour de l'histoire littéraire ne peut plus être discutée ; l'intérêt renouvelé pour l'historicité, pour la diachronie au sein des sciences humaines et sociales conforte cette légitimité. Cela dit, il ne faudrait pas n'y voir qu'un simple retour de balancier au début du XX<sup>e</sup> siècle car force est de constater que le retour de l'approche historique ne diminue pas l'importance de la théorie pour autant : au lieu d'une alternance d'approches auparavant données comme mutuellement exclusives, c'est de leur coexistence dont nous sommes témoins aujourd'hui. Mieux encore, considérant ce retour de l'histoire littéraire, Antoine Compagnon dans son article *Philologie et archéologie* remarque que, pour éviter le retour de la routine ou d'un certain positivisme, la nouvelle histoire littéraire devra être avant tout celle « des effets, par opposition à une histoire littéraire des causes ». Le retour de l'histoire littéraire s'accomplit aussi dans l'affirmation d'une volonté nouvelle de saisir la littérature dans son historicité, plus généralement peut-être dans un désir nouveau de s'emparer du temps pour y situer les phénomènes – et, parallèlement, nous y situer nous-mêmes, car une réflexion sur le passé induit une réflexion sur nous-mêmes dans notre rapport au passé.

Dans cette quête des raisons du retour de l'histoire littéraire, je voudrais envisager deux phénomènes brièvement : d'abord le retour de l'histoire dans la littérature, ensuite l'intérêt porté à la littérature par les sciences sociales. D'ailleurs, il convient de remarquer que ces deux phénomènes ne sont pas tout à fait indépendants l'un de l'autre ; comme Judith Lyon-Caen et Dinah Ribard le remarquent pour le XIX<sup>e</sup> siècle : « ... le roman historique connaît son apogée pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment même où l'histoire se constitue fortement en discipline savante »<sup>6</sup>. En effet, au XIX<sup>e</sup> siècle, ère romantique avant tout, écriture historique et roman historique se ressemblaient beaucoup, et les historiens racontaient souvent

---

<sup>6</sup> Lyon-Caen (J.), Ribard (D.), 2010, *L'historien et la littérature*, Paris, La Découverte, 30.

l'histoire à la manière d'un romancier, recourant à une poétique empruntée à l'écriture littéraire proprement dite.

Après la longue période marquée par « fiction et diction », pour reprendre la terminologie genettienne, nous pouvons constater le surgissement de l'histoire dans le récit littéraire, soit un rapprochement de la littérature et d'une réalité extérieure ou non-littéraire. Ce phénomène peut déjà être observé dans le roman postmoderne, quoique celui-ci soit fondamentalement le rejet de toute hégémonie d'une écriture canonisée de l'histoire. Or la déconstruction du sujet historique est la déconstruction d'un sujet déjà historisé. Le post-moderne ne nie donc pas l'existence du sujet historique, simplement il remet en question la nécessité et la possibilité de son maintien. On en tient un brillant exemple, hongrois, avec le gigantesque roman postmoderne, *Harmonia Caelestis* de Péter Esterházy.

Sans que le roman historique traditionnel renaisse, nous pouvons observer que dans les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle l'œuvre littéraire devient souvent un espace particulier de mémoire et de témoignage, seul lieu où puissent être dites des choses ailleurs indicibles, où puisse être dite la vérité car, comme le dit Imre Kertész : « Le camp de concentration ne peut être imaginé qu'en tant que texte littéraire, non pas en tant que réalité » (*Journal de galère*). L'émergence des genres factuels, pour nous servir de la terminologie de Jean-Louis Jeannelle<sup>7</sup>, tels les mémoires, les journaux intimes, les récits de soi, toute la littérature sur la Shoah, et tant d'autres, contribue à ce triomphe de l'histoire dans le récit, littéraire ou non-littéraire ou juste à la frontière du littéraire et du non-littéraire. En effet, le statut esthétique de ces récits est souvent difficile à déterminer, d'autant plus qu'un récit d'origine non-littéraire peut être considéré et canonisé par la postérité comme littéraire. À titre d'exemple, qu'il suffise de mentionner le journal d'Hélène Berr, récit de témoignage d'une jeune juive parisienne déportée en mars 1944, texte édité en 2008 avec une préface de Patrick Modiano. Ce texte formule éloquentement la mission de la littérature de témoignage : écrire fidèlement « toute la réalité et les choses tragiques que nous vivons en leur donnant toute leur gravité sans déformer par des mots, raconter pour agir sur ceux qui ne savent pas »<sup>8</sup>.

Si l'histoire conquiert la littérature – au moins une partie de la production littéraire – les sciences sociales de leur part, commencent à s'intéresser à la littérature afin de s'en servir dans leurs propres recherches. Les récits de témoignage, les genres factuels déjà cités mais aussi les « vraies » fictions peuvent constituer un terrain propice aux chercheurs qui admettent de plus en plus que la réalité, celle du passé notamment, n'est pas seulement constituée par les faits et les événements qui eurent lieu mais aussi par les manières dont ils sont dits. Et la littérature offre là une base de données inépuisable. Les romans de Balzac, de Flaubert ou de Zola

<sup>7</sup> Jeannelle (J-L.), *Histoire littéraire et genres factuels*, [www.fabula.org/lht/0/Jeannelle.html](http://www.fabula.org/lht/0/Jeannelle.html) (29.12.2010).

<sup>8</sup> Cité par Lyon-Caen (J.) et Ribard (D.), *op. cit.*, 55.

sont aussi bien informatifs pour les historiens sur la réalité extra-littéraire que les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, le roman-fleuve proustien, ou les récits de Michel Borwicz et de Charlotte Delbo – que ces parallèles audacieux me soient pardonnés. Citons à nouveau Judit Lyon-Caen et Dinah Ribard<sup>9</sup> :

Cette redécouverte de la narrativité est aussi allée de pair avec un intérêt renouvelé, dans les sciences sociales, pour les vérités de la fiction : tout en soulignant la valeur ethnographique de certaines fictions littéraires, certains anthropologues, confrontés à la complexité du monde, proposent d'abandonner la présentation savante traditionnelle des faits ethnographiques pour expérimenter des formes d'écriture moins linéaires, polyphoniques ou au contraire résolument subjectives et accordant à la construction de fictions une part assumée.

#### 4. Les perspectives et les objets de l'histoire littéraire renouvelée

Notre mention de l'intérêt des sciences sociales pour la littérature nous amène directement à notre dernier point : la relation de l'histoire littéraire avec d'autres sciences ou la question de l'interdisciplinarité. Si l'histoire littéraire veut se renouveler et attirer l'attention de la communauté scientifique, le chemin qu'elle devra suivre est sans aucun doute celui de l'interdisciplinarité.

L'objet de l'histoire littéraire est très complexe : le singulier ou l'œuvre individuelle, le collectif, comme la vie littéraire d'une époque ; le canonique comme le genre et la pratique comme l'exploitation d'un genre par un auteur, etc. Cette complexité de l'objet exige que l'histoire littéraire élargisse son propre horizon et entre en relation avec d'autres disciplines.

Nous venons de voir comment l'histoire conquiert la littérature comme un nouveau champ d'exploration et comment l'histoire littéraire, pour sa part, ne peut ignorer l'histoire culturelle, politique ou sociale comme archéologie d'une œuvre. Le mérite d'une autre rencontre interdisciplinaire dont l'effet sur l'histoire littéraire est indéniablement positif revient à Bourdieu qui élargit les recherches sociologiques au domaine de la littérature. Dans *Les règles de l'art* en 1992, Bourdieu a défini la notion de champ littéraire qui désigne la configuration sociale du phénomène que nous appelons littérature, en étudiant sa genèse au XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que sa structure. Plus généralement, le champ signifie une sphère de la vie sociale, une histoire objectivée dans les choses, tandis que le champ littéraire, plus précisément, désigne l'ensemble des agents sociaux, institutions et individus, dont l'interaction constitue la littérature. Les formes d'inscription du champ dans le monde social marquent à un moment donné le degré de l'autonomie de la littérature, alors que ses modes de hiérarchisation manifestent sa structure interne. Une telle approche, fondée sur le principe d'une littérature bien plus vaste que le seul corpus des textes, sur l'importance d'acteurs en interaction ancrés dans un sol extrêmement riche et

<sup>9</sup> *Ibid.*, 31.

complexe, pouvait inspirer une série d'ouvrages consacrés à l'étude de la vie littéraire à une époque donnée, à la naissance de l'écrivain lui-même comme institution décisive, etc. À titre d'exemple mentionnons *Le Déshonneur des poètes* de Giselle Sapiro, *La naissance de l'écrivain* d'Alain Viala, ou les trois tomes de *l'Histoire de la France littéraire*, sous la direction de Michel Prigent.

La position de Franco Moretti dont nous avons déjà évoqué le nom est très proche de celle de la sociologie bourdieusienne : il remplace l'interprétation par l'explication, le singulier par le collectif, l'étude des grands chefs-d'œuvre de la littérature par la production littéraire, et propose finalement l'abandon de tout jugement esthétique : « Mais que se passerait-il si les historiens de la littérature décidaient eux aussi de déplacer leur regard de l'extraordinaire vers le quotidien, des faits singuliers vers ceux qui apparaissent en masse ? »<sup>10</sup>

Si la position de Moretti rejoint celle des sociologues, Antoine Compagnon reste plus distant et, tout en admettant l'importance de l'intérêt porté par la sociologie et l'histoire culturelle à la littérature, il ne cache pas non plus une certaine inquiétude pour l'avenir d'une histoire littéraire dépossédée de son objet : « Reste-t-il, au delà de la philologie, une singularité de l'histoire littéraire contemporaine ? »<sup>11</sup> Autrement dit, l'histoire littéraire renouvelée doit trouver son propre terrain où, au lieu de rivaliser avec la sociologie et l'histoire, elle soit capable d'apporter quelque chose que les autres disciplines ne peuvent pas produire. Nous avons déjà mentionné que selon Compagnon, cette nouvelle histoire littéraire devra être archéologique, c'est-à-dire une reconstruction archéologique du passé au lieu d'une identification positiviste. Le désir de définir le terrain propre de l'histoire littéraire malgré la reconnaissance de l'importance de l'interdisciplinarité se trouve aussi chez Jean-Louis Jeannelle<sup>12</sup> :

L'histoire littéraire est porteuse d'un programme dont les enjeux théoriques lui sont coextensifs : l'étude des rapports entre les grands régimes littéraires, ainsi que la nature et les fonctions des différents genres, notamment les genres factuels dont le statut et la valeur sont essentiels pour comprendre ce que l'on appelle littérature à une époque donnée. En cela, elle est en charge d'une tâche que ni l'histoire ni la sociologie ne sont en mesure d'accomplir à sa place.

Cette dernière phrase peut effacer les soucis de Compagnon, en proclamant la possibilité d'une histoire littéraire enrichie et redynamisée par l'interdisciplinarité mais qui conservera sa particularité et son autonomie.

---

<sup>10</sup> Moretti (F.), *op. cit.*, 35.

<sup>11</sup> Compagnon (A.), 2003, Philologie et archéologie, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 3, (vol. 103), 3.

<sup>12</sup> Jeannelle (J-L.), *op.cit.*, 15.

S'il faut conclure, je reviendrai d'abord à ce que Jean-Jacques Leclerc dit de la littérature en tant que le lieu de contact avec l'altérité<sup>13</sup>.

Je suis angliciste et je m'intéresse à une littérature qui n'est pas la mienne, dans laquelle, si je cherche des représentations de ce que je suis en tant que Français, je ne trouve que des représentations soit comiques, soit odieuses – tout au moins dans la grande littérature classique anglaise – mais dans laquelle je perçois une altérité culturelle qui m'intrigue et qui m'intéresse. Je pense que la littérature est l'un des rares moyens que j'ai de sortir de mon solipsisme natif, de pénétrer dans ce qui est par définition impénétrable : la conscience d'autrui telle qu'elle est reconstruite imaginativement dans les textes littéraires.

Une des missions de la réécriture des histoires des littératures serait précisément de faciliter ces rencontres avec autrui, rencontres individuelles aussi bien que collectives.

Une bibliographie annotée de la littérature hongroise de 1979 à 2009, préparée par Sophie Aude, intitulée *Trente années de littérature hongroise en traductions françaises* s'offre comme une forme particulière de l'écriture de l'histoire littéraire<sup>14</sup> : bien qu'elle ne soit pas une monographie avec de longs récits et de longues présentations, ni qu'elle soit située dans une chronologie linéaire suivant l'écoulement du temps historique, elle donne un miroir particulièrement intéressant de la présence de la littérature hongroise en France. Comme le titre l'indique, ce sont les traductions françaises de la littérature hongroise parues lors des trente dernières années que l'auteur a réunies, et cet ensemble donne une image passionnante de la présence de la littérature hongroise en France, de nos jours. C'est une image nécessairement sélective, reflétant aussi bien le goût des traducteurs que la politique éditoriale des différentes maisons d'édition depuis Gallimard, en passant par José Corti jusqu'aux éditeurs plus petits – image significative pourtant qui représente un vrai dialogue culturel, la réaction d'une culture d'accueil vis-à-vis d'une autre. Comme Sophie Aude le remarque dans l'Avant-propos :

On peut dans une certaine mesure en déduire l'évolution des représentations françaises de la Hongrie et de sa culture, à travers des choix éditoriaux révélateurs tantôt de présupposés, tantôt d'une véritable curiosité et d'un profond intérêt.

Or, le nombre des auteurs hongrois traduits en français depuis 1979 est surprenant : 361, avec une répartition temporelle très large, depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours, depuis des noms internationalement réputés jusqu'aux auteurs moins connus même en Hongrie. Monographie ou bibliographie annotée, deux genres

---

<sup>13</sup> Entretien avec Jean-Jacques Leclerc à propos de son livre *L'emprise des signes* (Paris, Seuil, 2002) : [www.vox-poetica.org/entretiens/jjl.htm](http://www.vox-poetica.org/entretiens/jjl.htm) (30.12.2010)

<sup>14</sup> <http://www.litteraturehongroise.fr/uploads/files/Trente%20ann%C3%A9es.pdf> (29.12.2010)

différents mais qui peuvent, chacun à leur manière, attirer l'attention d'un public sur la littérature d'une autre langue, d'une autre culture.

Je laisserai à Calvino le dernier mot : « Un classique est un livre qui n'a jamais fini de dire ce qu'il a à dire ». Notre nouvelle histoire de la littérature française – et je peux dire cela au nom de ses sept auteurs – est l'une parmi ces relectures sans fin des classiques mais aussi une invitation au lecteur à continuer au-delà de nous sa lecture.



## Compétitivité des langues et mondialisation : le cas du français et du hongrois

VILMOS BÁRDOSI

professeur des universités, directeur

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
bardosi.vilmos@btk.elte.hu

**S**elon les dictionnaires, la **mondialisation** est un phénomène d'ouverture des économies nationales sur un marché mondial libéral, lié aux progrès des communications et des transports, à la libéralisation des échanges, entraînant une interdépendance croissante des pays et ayant une influence également sur la vie politique et culturelle du monde. Il ne s'agit pas d'un phénomène tout nouveau. Mais ce phénomène n'a jamais atteint encore le degré, l'intensité, l'expansion et la rapidité qu'il connaît de nos jours. Les processus de mondialisation les plus connus dans l'histoire de l'Europe ont été la formation de l'Empire romain puis la christianisation. Toute mondialisation a aussi des conséquences linguistiques. Des langues émergent sur ce que les sociolinguistes appellent le marché des langues et le dominant pendant un certain temps (tel a été le cas en Europe du grec, du latin, plus tard du français, de l'allemand, de l'anglais) ou s'influencent mutuellement (voir par exemple l'influence durable et profonde qu'a exercée le latin sur les langues européennes). Selon les chercheurs, le nombre des langues connues et scientifiquement décrites a montré une tendance croissante environ jusqu'à l'époque de la révolution industrielle et de la colonisation, depuis – bien qu'on découvre encore de temps en temps de nouvelles langues par-ci par-là dans le monde (le pakan en Chine ou le dahalik en Erythrée) – on assiste à une décroissance de plus en plus rapide de ce nombre. Ceci inquiète de nos jours profondément les représentants de la linguistique écologique qui – comme par exemple Claude Hagège avec son livre *Halte à la mort des langues* paru en 2000 – font tout pour alerter l'opinion publique.

La **langue maternelle** est la première langue que nous apprenons dans notre enfance, en général de notre mère. Elle est en même temps la langue que l'on parle le mieux et le plus volontiers. La compétitivité de la langue maternelle signifie le potentiel de cette langue par rapport à toutes les autres à s'affirmer avec succès sur le marché mondial des langues. Mais quand une langue est-elle compétitive ?





Les sociolinguistes<sup>1</sup> disent qu'une langue est compétitive si elle est capable de satisfaire les besoins de communication d'une communauté linguistique à tous les niveaux et dans tous les domaines de la vie sociale. C'est une banalité linguistique mais redisons-la : entre la compétitivité des communautés, des sociétés et celle de leurs langues il y a un rapport étroit. La compétitivité des langues parlées dans des communautés socialement développées (par exemple le français) est, de fait, plus grande que celle des moins épanouies (par exemple les langues souvent sans écriture de l'Amazonie, de la Sibérie). La modernisation des sociétés va aussi de pair avec une modernisation linguistique (pensons par exemple à *La défense et illustration de la langue française*, à l'Activité de l'Académie française en France au XVII<sup>e</sup> siècle ou au mouvement de renouvellement de la langue hongroise par Kazinczy et ses disciples en Hongrie au début du XIX<sup>e</sup> siècle). De nos jours, les langues qui ne sont pas écrites, qui n'ont pas de standard codifié, qui ne possèdent pas de langues de spécialité, de jargons professionnels et qui ne sont pas ainsi capables de parler et d'écrire des sciences, ne peuvent pas prétendre à la compétitivité. Remarquons au passage que près de 98% des langues se trouvent dans cette situation ! Seules les langues qui répondent aux besoins de communication à la fois quotidiens privés, socioprofessionnels et littéraires peuvent être considérées comme compétitives. Le point critique est aujourd'hui, comme le pense entre autre Jenő Kiss, surtout la situation des langues de spécialité, de la langue scientifique. La science est *a priori* internationale, la communication scientifique suppose l'échange constant et mondialisé des informations. C'est la raison pour laquelle les langues dominantes de la science ont toujours été des langues à portée internationale (latin, français, etc.). De nos jours la langue dominante de la vie scientifique internationale est, il faut le dire, indubitablement l'anglais.

Du point de vue structural, la capacité d'adaptation de chaque langue est identique. Cette aptitude des langues est tellement grande qu'elle peut satisfaire les besoins de communication et d'expression de n'importe quelle communauté linguistique. Les langues sont donc capables de suivre le développement et tout changement en général des connaissances de la communauté. Mais la langue ne change pas en elle-même ou pour elle-même. Ce sont les sujets parlants qui la modifient en fonction des besoins de communication d'un moment donné. L'adaptabilité de la langue n'est donc autre que la modification par les sujets parlants (nous-mêmes) de l'utilisation d'un système de code spécial créé et exploité par les sujets parlants (nous-mêmes). Il n'est pas donc exact de dire que la « langue change ». Il serait plus précis de déclarer que ce sont les sujets parlants qui la changent en changeant d'une manière ou d'une autre leur pratique linguistique antérieure. Pour reprendre

---

<sup>1</sup> Cf. essentiellement les nombreuses études savantes de Jenő Kiss, et en particulier son livre *Társadalom és nyelvhasználat. Szociolingvisztikai alapfogalmak* [Société et usage linguistique. Notions sociolinguistiques fondamentales]. Budapest, Nemzeti Tankönyvkiadó, 2002<sup>2</sup>.

une jolie métaphore de l'excellent sociolinguiste hongrois, le professeur Jenő Kiss, la langue ressemble à un ballon : quand on le gonfle à l'oxygène, il change en grandissant, en gonflant, quand on le dégonfle, il se contracte, se rétrécit, sinon il reste inchangé. Si les membres d'une communauté linguistique changent leur langue de façon à ce qu'elle corresponde aux besoins de communication qui changent à tout moment, leur langue sera ou restera compétitive. Si non, elle ne le sera pas ou si elle a été compétitive avant, elle perdra cette compétitivité.

La mondialisation est un vrai challenge du point de vue de l'adaptabilité des sociétés mais en même temps elle est aussi un vrai défi pour les langues. La contrainte de la modernisation s'accompagne d'avantages et de désavantages sociaux (économiques, culturels, etc.) et apporte aussi d'abondants changements linguistiques (surtout dans le domaine du lexique, de la phraséologie, de la terminologie). Ces changements ne touchent pas seulement le système linguistique proprement dit mais aussi la situation sociopolitique des langues. Avec le statut d'État-membre de l'Union Européenne, la langue hongroise, par exemple, est passée dans une autre sphère d'influence politique et linguistique. Rappelons qu'après 1990 le russe a perdu son statut de première langue étrangère enseignée en Hongrie. Ceci était en soi un événement important qui a donné pour le hongrois la possibilité de s'adapter linguistiquement aussi aux nouvelles circonstances sociolinguistiques tout en gardant ce qui devait être gardé.

Dans l'Union Européenne les langues sont *de jure* égales, *de facto* d'importantes différences se manifestent entre elles, comme l'ont déjà très justement remarqué les professeurs Kiss et Bańczerowski dans leurs études de 2005 et 2006<sup>2</sup>. Et le fait que l'anglais ou l'anglo-américain est la première langue de la mondialisation signifie que les positions de cette langue – selon certains plutôt de sa variante appelée **globish** ou **anglais de Singapour** (terme du professeur Heinz Wismann) – sont de plus en plus fortes dans le monde. Par conséquent les autres langues sont fortement influencées par cet anglo-américain et selon des enquêtes faites dans l'Union Européenne, les locuteurs des soi-disant petites langues ont l'impression que leur langue est en danger même sur leur marché intérieur, national. La compétition est donc bien là, non seulement dans la politique, l'économie, le sport mais aussi entre les langues. L'enjeu de cette compétition linguistique est la question de savoir quelle communauté linguistique sera capable de construire une société performante. La langue des communautés les plus performantes sera la langue la plus performante et la plus compétitive.

Si l'on se place un instant dans une perspective économique en empruntant la terminologie de l'économie politique, on pourra dire avec Kiss, Hagège et d'autres que sur l'immense marché mondial des langues plus de 6000 langues sont présentes dont 98% sont tout à fait **périphériques**, parlés par un nombre relativement

---

<sup>2</sup> Kiss (J.), 2005, A magyar nyelv és az Európai Unió, *Magyar Nyelvőr*, 129, 12–30. – Bańczerowski (J.), 2006, A nyelvi kérdés az Európai Unióban, *Magyar Nyelv*, 102, 1–8.

restreint de locuteurs, n'ayant souvent même pas de variante commune standardisée et utilisée seulement sur un marché intérieur donné. (Remarquons entre parenthèses que selon l'avis des chercheurs la vitalité d'une langue est assurée par au moins 600.000–700.000 locuteurs natifs dans tous les secteurs de la vie sociale. Et on estime à 20.000 le seuil d'alerte critique de locuteurs natifs pour éviter la mort, l'extinction d'une langue.) Une partie des ethnolinguistes pense qu'un bon nombre des langues périphériques disparaîtra au XXI<sup>e</sup> siècle. La plupart des langues périphériques en danger est parlée au nord de l'Australie, en Amérique du Sud, dans quelques États des États-Unis et dans l'est de la Sibérie.

Les langues **centrales** (on en compte à peu près 100), ont une écriture et une langue commune codifiée et elles sont utilisées dans tous les domaines de la vie sociale par les locuteurs natifs dont le nombre varie entre 1 million et 100 millions (tel est le cas par exemple du hongrois, du polonais ou de l'italien). La majorité des locuteurs natifs des langues centrales vit dans son propre État, ce qui n'est pas le cas des locuteurs des langues périphériques.

Les langues appelées **super centrales** sont des *lingua franca* à périmètre limité, c'est-à-dire des langues internationales de grand prestige qui sont parlées par plus de 100 millions de locuteurs natifs et qui sont utilisées comme langue officielle dans plusieurs pays (tel est le cas par exemple du français, de l'allemand ou de l'arabe).

Il existe de nos jours une seule langue **hyper centrale** sur la terre, c'est l'anglais.

Qu'en est-il maintenant, dans le contexte sociolinguistique général présenté, du hongrois et du français ? C'est sur la base de critères sociolinguistiques comme la situation démographique, l'expansion géographique, l'ancienneté de l'écriture, le degré d'alphabétisation de la communauté linguistique qu'on peut porter un jugement objectif sur la situation d'une langue donnée. La compétitivité d'une langue, dont nous avons parlé plus haut, occupe une place fondamentale parmi ces critères. Il y a des langues qui sont parlées par un nombre élevé de locuteurs (par exemple en Afrique) mais qui restent peu compétitives car elles sont moins performantes que d'autres langues du point de vue de la capacité de changement, de l'adaptabilité et de la créativité.

Pour ce qui est des critères énumérés, le français tout comme le hongrois sont très performants dans le domaine de l'adaptabilité et de la créativité. Les deux langues présentent par exemple un nombre étonnamment élevé de néologismes, de créations lexicales. Il suffit de penser aux francisations ou magyarisations réussies de la langue informatique ou à l'apparition de nouvelles formes lexicales en français (*écrivaine, professeure, académicienne*) grâce au processus de féminisation des noms de métier mené de main de maître, entre autres, par Bernard Cerquiglini.

Par contre, du point de vue démographique, la communauté des magyarophones – contrairement à celle des francophones – appartient aux communautés linguistiques qui diminuent à un rythme rapide. Les raisons de cette diminution sont à la fois biologiques et assimilatrices, quelquefois politiques (pensons à la récente loi linguistique

slovaque très discutée sur les restrictions de l'usage de la langue hongroise minoritaire). Les territoires de langue hongroise se rétrécissent continûment : les frontières linguistiques sont de plus en plus proches des frontières fixées par le traité de Trianon de 1920. Le français qui n'a rien à craindre de ce point de vue, possède encore un atout immense qui est l'Organisation internationale de la francophonie fondée dans les années 1960 par Léopold Sédar Senghor et soutenue depuis par les gouvernements français et dont le ciment est le français en partage. Remarquons à titre de curiosité que les statuts de 1932 du *Commonwealth*, organisation à plusieurs égards semblable, ne font même pas mention de la langue anglaise.

L'alphabétisation reste *grosso modo* satisfaisante en Hongrie mais les chercheurs tirent déjà la sonnette d'alarme à cause du nombre croissant d'analphabètes fonctionnels. Les compétences linguistiques (écriture, lecture, expression) en langue maternelle des Hongrois vivant en minorité dans les pays voisins montrent aussi des lacunes inquiétantes. En France, jusqu'au début des années 1980, l'analphabétisme était considéré comme un problème réglé, qui ne concernait plus que la population immigrée d'Afrique du Nord et d'Afrique subsaharienne. En fait, dans ce cas il s'agissait plus d'un problème d'insuffisance en français seconde langue. En 1981, le rapport *Contre la précarité et la pauvreté* de Gabriel Oheix soulignait le fait que beaucoup de Français avaient des compétences limitées en lecture et en écriture. L'association ATD (Agir Tous pour la Dignité) Quart-Monde a créé à la même époque le terme *illettrisme*, afin de différencier les Français pauvres aux compétences limitées en lecture et en écriture, et les travailleurs immigrés qualifiés d'analphabètes. Le terme *illettrisme* a été utilisé pour décrire une personne ayant suivi le cycle de l'école primaire française sans pour autant y avoir acquis les compétences requises<sup>3</sup>. En France, selon une étude de l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE) réalisée entre 2002 et 2005, 9% (3 100 000 personnes) de la population française est en situation d'illettrisme<sup>4</sup>, ce qui représente pour la France aussi un grave problème sociologique et politique.

Vu sous l'angle de ces critères sociolinguistiques, posons la question de savoir si le français et le hongrois sont des langues compétitives ou non ? La réponse doit être, à notre sens, affirmative. Mais ils le resteront seulement s'ils sont capables de garder et de développer leurs atouts dans tous les domaines déjà mentionnés de l'usage linguistique pour satisfaire les besoins de communication de la société. Les positions de la langue maternelle sont les plus sûres dans des situations de communication familiales, quotidiennes. Il serait exagéré de parler ici de véritable danger. Partout dans le monde on utilise pratiquement exclusivement dans ces situations la langue de la première socialisation, c'est-à-dire la langue maternelle spontanément apprise. Par contre, pour assimiler la langue officielle de la vie publique et les langues de spécialité, on aura besoin d'un apprentissage intentionnel, conscient (on

<sup>3</sup> Source : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Analphabétisme> (29.12.2010).

<sup>4</sup> Source : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Illettrisme> (29.12.2010).

apprend en général la langue commune et les langues de spécialité dans des cadres institutionnalisés). C'est surtout pour apprendre et modifier, moderniser les langues de spécialité, les jargons scientifiques qu'on a besoin de la contribution active, intentionnelle des locuteurs. Et c'est là où se trouve la lourde responsabilité des intellectuels. Car nos sociétés deviendront compétitives seulement si elles sont capables de transmettre le savoir moderne dans les différentes formes d'enseignement (enseignement primaire, secondaire, supérieur, général, technique, professionnel, enseignement par correspondance, à distance, etc.). Et le transfert du savoir se fait le plus rapidement et le plus efficacement en langue maternelle. Si pour une raison ou pour une autre il n'y a pas dans un pays de recherche scientifique dans la langue maternelle, s'il n'y a pas de formation scientifique en langue maternelle dans l'enseignement supérieur, s'il n'y a pas de publications scientifiques dans la langue maternelle, alors les jargons de spécialité de la langue maternelle ne suivront pas le développement et ne se renouvelleront pas. Le sous-développement des langues de spécialité entraînera nécessairement et inévitablement la diminution de la compétitivité de n'importe quelle langue du monde. En conséquence fâcheuse de tout cela, la communauté linguistique incapable de garder la compétitivité de sa langue maternelle ne pourra acquérir le savoir moderne que par le truchement d'une autre langue (à condition, bien sûr, d'avoir des connaissances de langues étrangères). Et l'on devinera facilement que dans l'immense majorité des cas cette autre langue sera l'anglais.

Il est donc bien évident que dans le cas des langues centrales (le hongrois) ou même super centrales (le français) on a besoin de défendre, d'illustrer – au sens de la Pléiade – consciemment la langue maternelle avec une attention particulière au développement des langues de spécialité. La politique linguistique du *laissez-faire* représente, en dehors de l'anglais – et encore ! –, un risque important pour toutes les langues. Les soi-disant petites langues et cultures ne sont pas très demandées sur le marché global, elles n'ont cours que sur des marchés intérieurs relativement restreints. Il va de soi aussi que de nos jours la diffusion et l'immense prestige de l'anglais met sous pression toute autre langue. Si les communautés des « petites langues » ne font consciemment rien pour développer leurs langues maternelles, pour garder et dominer les terrains internes de l'usage linguistique, elles courent un risque important. Selon le linguiste anglais Robert Phillipson<sup>5</sup>, nous ne sommes pas toujours conscients de ce que nous risquons quand nous laissons l'anglais évincer les autres langues dans certains domaines des marchés internes, en premier lieu sur celui des langues de spécialité. Le souci de beaucoup d'intellectuels d'empêcher

---

<sup>5</sup> Phillipson (R.), 2007, Kakukkfióka-e az angol az európai felsőoktatás nyelvi fészkeiben?, *Jel-kép: Kommunikáció, közvélemény, média* (A Magyar Médiaért Alapítvány és az MTA–ELTE Kommunikációelméleti Kutatócsoport folyóirata), 2, 79–97. [Traduction hongroise de „English, a cuckoo in the European higher education nest of languages?“, *European Journal of English Studies*, 10/1, 2006].

que la réflexion scientifique devienne trop unidirectionnelle et unidimensionnelle dans notre monde linguistiquement aussi de plus en plus unifié sous la pression de l'anglais, semble donc tout à fait logique et légitime. Pour reprendre les paroles du professeur Pál Michelberger, ancien vice-président de l'Académie Hongroise des Sciences<sup>6</sup> :

A nemzeti nyelvek eltérő logikája a problémák tudományos megközelítését többdimenzióssá (térbelivé) teszi, hiszen a nyelvi logika visszatükröződik a tudományos gondolkodás logikájában is. A sok nyelven épülő, építkező tudomány teljesebb rálátást biztosít a társadalomnak a problémákra. [*Les différentes logiques des langues nationales rendent l'approche scientifique des problèmes multidimensionnelle car la logique linguistique se reflète aussi dans la logique de la pensée scientifique. La science qui se construit en plusieurs langues permet à la société d'avoir une vision plus complète des problèmes en général.*]

Dans ces efforts, le français peut nous donner un exemple à suivre. Grâce à sa politique linguistique consciente, des **commissions de terminologie** fonctionnent, par exemple, depuis 1971 dans les différents ministères pour faciliter la francisation des termes techniques anglais. Plusieurs milliers de termes français ainsi créés ont été publiés dans le *Journal Officiel de la République française* et sont passés aussi dans les langues de spécialité, voire la langue commune. Mais rappelons aussi les différentes **lois linguistiques** à partir de la loi Bas-Lauriol de 1975 jusqu'à la loi appelée Toubon de 1994 relative à l'emploi de la langue française qui avaient pour objectif de rendre le français plus compétitif face à l'anglais tout en soulignant le principe démocratique selon lequel tout citoyen français a le droit d'être informé dans sa propre langue.

Pour ce qui est du rapport de la langue maternelle et de l'anglais, langue universelle du XXI<sup>e</sup> siècle, les réponses de l'élite intellectuelle française correspondent fondamentalement aux attentes que le professeur Jenő Kiss avait formulées dans une étude de 2009 comme suit<sup>7</sup> :

A súlyos kihívásokra adott választ az új (társadalmi, gazdasági, nyelvhasználati stb.) körülményeket figyelembe vevő, racionális, végiggondolt, higgadt mérlegelésen alapuló, megőrizve újító és újítva megőrző alkalmazkodás jelent. [*La juste réaction aux lourds défis actuels consiste dans une volonté d'adaptation rationnelle qui tient compte des circonstances sociales, économiques, linguistiques nouvelles, qui se base sur une réflexion mûre et posée et qui se veut à la fois novatrice et conservatrice.*]

<sup>6</sup> Michelberger (P.) 1999, Nemzeti nyelv a tudományban: múlt–jelen–jövő, Glatz Ferenc (ed.) *A magyar nyelv az informatika korában. (Magyarország az ezredfordulón. Stratégiai kutatások a Magyar Tudományos Akadémián. VII. A nemzeti kultúra az informatika korában. A magyar nyelv jelene és jövője)*, Budapest, Magyar Tudományos Akadémia, 19–27, p. 24.

<sup>7</sup> Kiss (J.), 2009, A tudományos nyelvek, az anyanyelv és az értelmiségi elit, *Magyar Tudomány*, 1, 67–74, pp. 72–73.

Cette dichotomie, cette dialectique presque hégélienne de l'innovation et de la conservation a d'ailleurs été merveilleusement formulée par le poète hongrois Mihály Babits<sup>8</sup> :

Magyar vagyok: lelkem, érzésem örökséget kapott, amelyet nem dobok el: a világot nem szegényíteni kell, hanem gazdagítani. Hogy szolgálhatom az emberiséget, ha meg nem őrök magamban minden színt, minden kincset, ami az emberiséget gazdagíthatja? A magyarság színét, a magyarság kincsét! De mily balga volnék, ha ugyanakkor más színt, más kincset el akarnék venni, vagy meggyengíteni! [*Je suis Hongrois : mon âme, mes sentiments ont reçu un héritage que je ne jette pas : le monde ne doit pas être appauvri mais enrichi. Comment pourrais-je servir l'humanité sans garder en moi toutes les couleurs, toutes les richesses qui peuvent enrichir l'humanité ? La couleur de la gent hongroise, la richesse de la gent hongroise. Mais combien je serais niais si je voulais supprimer ou affaiblir les autres couleurs, les autres richesses.*]

Et je me permettrais aussi de citer à ce propos les mots du professeur Cerquiglini, prononcés il y a dix ans, le 22 novembre 2000 lors d'une conférence donnée à l'Institut Français de Budapest sous le titre de *Faut-il défendre la langue française ?*<sup>9</sup> :

...un francophone a une avance sur beaucoup d'anglophones qui considèrent qu'avec l'anglais on fait tout. Le monolinguisme est le nouvel analphabétisme. Une chance du français – parmi d'autres langues – c'est d'être une langue intrinsèquement ouverte au plurilinguisme. [...] L'avenir de la francophonie, c'est l'échange et le commerce des langues. Le français doit toujours être en mouvement, toujours en échange. Refusons une défense frileuse, dos au mur, arc-boutée sur une norme qui de toute façon change à tout instant. C'est la meilleure façon de promouvoir cette langue et tout simplement, ce qui nous réunit aujourd'hui, de l'aimer.

L'exemple français nous est d'autant plus instructif qu'au lieu de s'attarder aux vains regrets, les Français font beaucoup du point de vue financier, culturel, politique et linguistique pour que leur langue – au niveau de la langue commune et des langues de spécialité – se développe, s'enrichisse, se modernise avec une remarquable ouverture d'esprit et une capacité d'adaptation afin de devenir un jour – pourquoi pas – une réelle alternative au globish pour tous ceux qui veulent avoir une autre façon de dire et de penser le monde et sa belle variété colorée que celle d'un anglais infiniment simplifié, unidimensionnel des technocrates et des PDG des sociétés multinationales. Et une langue qui a su créer un mot français pour le mot globalisé *globalisation*, la *mondialisation*, a toutes les chances de devenir cette alternative.

<sup>8</sup> Babits (M.), 1924, Örökkék ég a felhők mögött (Vallomás helyett hitvallás), *Nyugat*, 7, – <http://epa.oszk.hu/00000/00022/00356/10793.htm> (29.12.2010).

<sup>9</sup> Cerquiglini (B.), 2002, Faut-il défendre la langue française ?, *Revue d'Études Françaises* (Budapest). 7, 25–39, pp. 38–39.

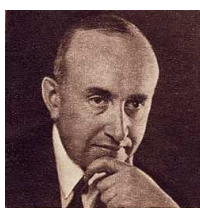
**III.**

**HÉRITAGE SPIRITUEL**

**QUELQUES PORTRAITS**  
**DU PASSÉ DU DÉPARTEMENT**



Sándor Eckhardt



Albert Gyergyai



János Gyóry



László Gáldi



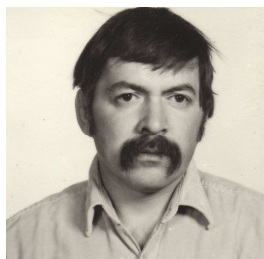
Ottó Süpek



Jolán Kelemen



Béla Köpeczi



András Vajda



Klára Csűrös





Dávid Szabó, Imre Szabics, Imre Vörös, Tivadar Gorilovics

## Étudiant de 1951 à 1955

TIVADAR GORILOVICS

professeur émérite

Université de Debrecen, Faculté des Lettres, Département de Français

gorilovics@indamail.hu

**J**e ne vous apprendrai probablement rien en vous confiant que l'étudiant en question, c'était moi, ou pour mieux dire, portait le même nom que celui qui vous parle en ce moment. Je ne suis pas sûr que le jeune homme d'il y a presque soixante ans se reconnaîtrait en l'homme qu'il est devenu avec le temps, mais cela ne saurait m'empêcher de me souvenir de lui et de la rentrée qui l'avait vu s'inscrire en première année à ELTE, pour faire des études de français et de hongrois. Rentrée mémorable. Pourquoi ? Mais parce que



l'enseignement du français dans les universités hongroises avait traversé alors une crise profonde qui le menaçait dans son existence même. En 1950, on avait assisté à la disparition de l'enseignement des langues dites « occidentales », dans les universités de province. La formation de professeurs de français ne survivait alors qu'à Budapest, et encore, elle n'avait droit qu'à la portion congrue. Nous n'étions que cinq à l'admission, six grâce à un recrutement un peu plus tardif, ayant battu ainsi tous les records en matière d'effectifs réduits.

C'est donc « en petit comité » que nous avons suivi les cours des professeurs Eckhardt et Gyergyai qui appartenaient tous les deux à la vieille garde ; de János Győry, qui avait fait ses débuts entre les deux guerres ; de Madame Kelemen qui n'avait pas encore dépassé la trentaine quand nous l'avons connue, et de deux jeunes assistants tout au début de leurs carrières universitaires qui devaient les éloigner l'un de l'autre après 1956.

Cette compression brutale des effectifs ne prenait tout son sens que replacée dans un autre contexte, non moins politique que la liquidation des chaires de français en province. C'est qu'en 1951 même, fut créée une École Supérieure des Langues Étrangères (Idegen Nyelvek Főiskolája), destinée probablement à servir de contrepoids à l'Université. On y enseignait bien entendu le français. L'École siégeait à Mexikói út et comptait plus de vingt « francisants » en première année. Ce chiffre, je le tiens d'Endre Karátson, qui avait fait là ses études entre 1951 et 1954. Dans ses souvenirs autobiographiques, publiés sous le titre de *Foyers*, il caractérisait ainsi la sélection qu'on y pratiquait<sup>1</sup> :

---

<sup>1</sup> Karátson (E.), 2007, *Otthonok*, Pécs, Jelenkor Kiadó, t. II, 14.

Cela donnait grosso modo 60% de jeunes d'origine ouvrière, 35% d'origine paysanne, 5% de « egyéb származású », donc d'origines diverses, c'est-à-dire tout le reste. Or, pour des raisons que j'ignore, la composition de notre groupe ne répondait pas à ces critères : la catégorie « origines diverses » y était surreprésentée (au moins quatre sur six).

Que dire de nos études ? Étant si peu nombreux, nous étions soumis à un rythme de travail plus intense, d'autant plus nécessaire qu'il fallait combler pas mal de lacunes de notre culture linguistique et littéraire. En première année, Albert Gyergyai, dans le cadre d'un cours d'initiation à la lecture de textes littéraires modernes, nous demandait des dissertations hebdomadaires, sur des lectures qui allaient de Corneille (*Le Cid*, *Horace*) à Maupassant (*Boule de suif* et *L'histoire d'une fille de ferme*), et qui comprenaient même *Turcaret* de Lesage, *Le Legs* de Marivaux, *Jeannot et Colin* de Voltaire, pour ne citer que ces trois exemples. Il corrigeait nos copies, il les accompagnait de commentaires critiques, en engageant par là un dialogue suivi avec chacun de nous. Ce dialogue devenait particulièrement fécond en quatrième année, avec les six heures de cours hebdomadaires que nous avons eus avec lui.

En deuxième année, c'était le tour du professeur Eckhardt : ses trois heures hebdomadaires de cours magistral et ses deux heures de séminaire portaient sur la littérature du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un siècle par semestre. Au premier semestre, chacun de nous devait présenter deux exposés d'au moins une heure, qui portaient dans mon cas sur *Horace* et *Dom Juan* de Molière. Au deuxième semestre, j'ai dû traiter un sujet plus vaste : il s'agissait d'examiner la « crédibilité » des *Confessions* de Rousseau à la lumière de sa correspondance d'avant le 15 décembre 1757 (trois volumes de l'édition critique de Théophile Dufour).

Avec le professeur Győry, qui avait, linguistique et littérature confondues, huit heures de cours avec nous en troisième année, nous avons parcouru un itinéraire qui nous menait du *Serment de Strasbourg* et de la *Cantilène de sainte Eulalie* à Lamartine, Victor Hugo et Stendhal, ponctué de causeries improvisées sur divers sujets, comme par exemple le rôle du ballet à la cour de Louis XIV ou la vie parisienne telle qu'il l'avait connue dans l'entre-deux-guerres. Pendant les mois d'hiver, quand il faisait moche, il nous invitait dans son appartement de Dohány utca, où on écoutait ou discutait en sirotant une tasse de thé servie et resservie par Madame Győry.

Madame Kelemen, dont le français aisé, naturel et si mélodieux nous enchantait au même titre que sa jeunesse et son sens de l'humour, nous faisait à son tour sérieusement travailler à coups de devoirs domestiques dès la première année. En troisième, nous avons dû affronter sous sa direction, d'épineux exercices de grammaire confectionnés par le grand lexicographe Claude Augé. Pour faire diversion, elle nous emmenait parfois sur l'île Marguerite pour nous initier aux pratiques de la conversation autrement vivante que celle des manuels.

Quant aux assistants Ottó Süpek et Endre Loránt, ils avaient avec nous, en deuxième année, un séminaire de littérature : Süpek, qui ne s'intéressait pas encore au Moyen Âge, nous expliquait *Le Neveu de Rameau*, Loránt, qui était un protégé du professeur Eckhardt, *La Princesse de Clèves*.<sup>2</sup>

Il faudrait parler aussi de ces « extras » que nous avaient offerts, si j'ose dire, certains de nos professeurs. Le plus étonnant venait d'Eckhardt qui nous emmenait un beau dimanche au Musée National, visiter l'exposition Histoire de la Hongrie, un autre dimanche, au Musée des Beaux-Arts, où il fut notre guide, notamment dans les salles réservées aux peintres français. Quant à Gyergyai, outre qu'il nous donnait des livres en cadeau, il nous emmenait aussi au théâtre, à la représentation du *Tartuffe* par exemple, au cinéma pour voir des films tirés d'œuvres littéraires (*La Dame au camélias*, *Crainquebille*) et même à la bibliothèque de l'Institut Français de Galamb utca où nous avons été reçus par Guy Turbet-Delof lui-même<sup>3</sup>. Nous avons eu droit à quelques soirées musicales, grâce à Győry, qui était un mélomane : je garde entre autres le souvenir d'une causerie avec audition de disque sur Berlioz et l'histoire de la marche de Rákóczi et une autre sur le *Boléro* de Ravel.

Il ressort, je pense, de ce qui précède que nous n'avons pas connu, à la chaire de français d'ELTE, l'atmosphère pesante qui régnait, dans ces années du stalinisme pur et dur, à l'École Supérieure de Mexikói út.<sup>4</sup> « Petit détail significatif », comme l'eût dit Hyppolite Taine : à l'école supérieure, on était tenu de se servir en apostrophe du mot « camarade » 'elvtárs(nő)' ; à l'université, sauf les cours de marxisme-léninisme, de pédagogie et d'instruction militaire, ce n'était pas d'usage. *Monsieur, Madame, Mademoiselle* étaient de rigueur. Un souvenir assez drôle me revient en mémoire à ce propos. Puisque les références à la « science littéraire soviétique » étaient alors une obligation incontournable, et qu'il existait un manuel d'histoire de la littérature française éditée à Moscou, en français, le professeur Eckhardt ne pouvait le passer sous silence. Mais il s'est acquitté de cette obligation à sa manière. J'entends encore l'inflexion narquoise de sa voix, pour citer, à propos de *Cinna*, tout en laissant échapper une grimace à peine perceptible, « le camarade Mokoulski... », tournure qui nous a fait sourire, surtout que le camarade en question était qualifié de spécialiste « moscovite ».<sup>5</sup>

<sup>2</sup> André Loránt a publié un livre de souvenirs autobiographiques, *Le perroquet de Budapest*, Viviane Hamy, 2002. Il y brosse un portrait élogieux de son professeur qui, « en pleine période stalinienne [...] réussit à me faire engager en tant qu'assistant de français » (p. 94).

<sup>3</sup> Visite proprement impensable à l'École Supérieure des Langues Étrangères, note Karátsón (II, p. 21).

<sup>4</sup> André Loránt, de son côté, souligne : « L'Institut de français de la faculté des lettres était un lieu relativement protégé contre le Parti [...] ». Ibid.

<sup>5</sup> En jouant sur le dédoublement de sens, alors très vivant, du terme en hongrois : *moszkvai* vs *moszkovita*, ce dernier signifiant, d'après Ferenc Bakos, *Idegen szavak és kifejezések szótára* (Akadémiai Kiadó, 2006), 'a szovjet irányítással lojális, azt kiszolgáló (személy)'. Sens que le dictionnaire *Idegen szavak szótára* de l'époque (Budapest, Szikra, 1952, szerk.

Mais il est temps de fermer le robinet de ces souvenirs fragmentaires. Il existe dans la clôture d'anciennes correspondances, pour exprimer l'attachement de l'épistolier à la personne du destinataire, la formule « Fidèlement vôtre ». En imaginant, par pure hypothèse, que tout ce que je viens de dire, prendrait la forme d'une lettre adressée au destinataire collectif du Département de Français de Budapest, je la terminerais volontiers de la même manière : c'est que je me sentirais coupable d'ingratitude si j'oubliais la dette de reconnaissance que j'ai contractée avec bien d'autres envers ceux qui l'ont illustré et soutenu de leur autorité morale au temps de mes années d'apprentissage.

## Sándor Eckhardt (1890–1969)

DÁVID SZABÓ

maître de conférences

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
szabo.david@btk.elte.hu

Contrairement à certains collègues qui ont parlé ou parleront de quelqu'un qu'ils avaient connu comme professeur voire comme collègue, je vais essayer de tracer le portrait subjectif d'un célèbre professeur du Département d'Études Françaises de Budapest que je n'ai pas connu en personne : Sándor – pour certains Alexandre – Eckhardt. Le professeur Eckhardt, qui avait dirigé le département en question de 1923 à 1956, et que je n'ai pas connu, car je n'avais que quatre ans à sa mort.



Par contre, comme la plupart des Hongrois plus ou moins francophones depuis les années 1950 (voire 1930), j'ai connu Sándor Eckhardt grâce à ses dictionnaires. Et comme lexicographe, j'ai essayé surtout de l'éviter pour ne pas être influencé par ses dictionnaires.

Un lexicographe qui parle d'un éminent prédécesseur qu'il a essayé d'éviter voire ignorer systématiquement ? Je sais que je vous dois des explications.

Depuis leurs premières éditions en 1953 (1960 pour l'édition revue et augmentée) et 1958, les « grands » dictionnaires français-hongrois et hongrois-français d'Eckhardt n'ont pratiquement pas été revus et corrigés<sup>1</sup> jusqu'à la fin des années 1990. Vu le temps écoulé depuis les années '50, les changements intervenus dans le monde, dans le lexique et la phraséologie des deux langues, dans la méthodologie et les exigences propres au domaine de la lexicographie, ainsi que dans les relations franco-hongroises, on avait besoin de nouveaux dictionnaires. Quand – dans la deuxième moitié des années '90, et plus tard, dans les années 2000 – j'ai eu la chance de participer à des projets lexicographiques visant à remplacer certains dictionnaires « Eckhardt », nous avons fait le choix conscient avec mes collègues de commencer à zéro<sup>2</sup> plutôt que d'essayer de « rapiécer » un travail certes impressionnant, mais en grande partie désuet.

---

<sup>1</sup> À part une liste de mots nouveaux ajoutée en annexe.

<sup>2</sup> *Zéro* voulant dire ici non pas la volonté d'ignorer tout autre travail lexicographique antérieur, mais celle de rédiger un dictionnaire entièrement nouveau, libre des contraintes imposées par un travail déjà effectué.

Cependant, je dois avouer qu'en me préparant à cette petite intervention, j'ai fait connaissance avec un grand savant, une personnalité impressionnante, un homme d'une rare polyvalence comme on ne rencontre plus aujourd'hui. J'ai appris qu'en dehors de ses activités lexicographiques, Sándor Eckhardt avait été un spécialiste éminent de littérature française et hongroise, et notamment de Rémy Belleau, à qui il avait consacré sa thèse, et de Bálint Balassi. Il a également été un spécialiste reconnu de stylistique, et surtout un historien des relations culturelles franco-hongroises, dont l'œuvre majeure, *Le génie français*, a été publié en France en 1942<sup>3</sup>. Sans oublier ses activités politiques, sa courte carrière comme député chrétien-démocrate<sup>4</sup>, et ses prises de position courageuses, dignes d'un vrai démocrate, à des époques dangereuses<sup>5</sup>.

Et pour venir à un domaine qui me concerne de plus près d'un point de vue professionnel, Sándor Eckhardt a aussi été un phonéticien étonnamment moderne pour son temps, influencé par l'école de Prague, un des premiers en Hongrie à utiliser les notions de phonologie et de phonème<sup>6</sup>. De plus, il a été un linguiste descriptiviste sachant se débarrasser des préjugés puristes : dans sa grammaire<sup>7</sup> publiée vers la fin de sa vie, en 1965, il remarque que quelques siècles plus tôt, « se souvenir de qc » – tel que c'est utilisé de nos jours – a été un barbarisme comparable à « se rappeler de qc », et prédit que ce dernier finira tôt ou tard par être admis par les grammairiens et les lexicographes<sup>8</sup>. Dans un autre chapitre de son ouvrage, il fait état de la prononciation parisienne [o:kse:r]<sup>9</sup> absente de nombre de dictionnaires de prononciation d'édition bien plus récente<sup>10</sup>.

Pour terminer, revenons aux dictionnaires de Sándor Eckhardt, critiqués dans les premiers paragraphes de ce texte. Ajoutons tout de suite qu'Eckhardt n'est pas responsable de tous les défauts de ses œuvres lexicographiques : dans des conditions éditoriales plus favorables, ces dernières auraient dû être revues, augmentées

<sup>3</sup> L'édition hongroise, *A francia szellem*, a paru en 1938. Réédition en 2003 aux éditions Attraktor (Máriabesnyő – Gödöllő) dans la série *Historia incognita*.

<sup>4</sup> Officiellement, il représentait le *Demokrata Néppárt* (Parti démocrate populaire), issu de l'ancien parti chrétien-démocrate, dans les rangs du *Független Kisgazdapárt* (Parti indépendant des petits propriétaires).

<sup>5</sup> Il avait dû faire face notamment à la montée de l'extrême droite dans les années 30, et c'était la prise de pouvoir communiste dans la seconde moitié des années '40 qui lui a fait oublier définitivement ses ambitions politiques.

<sup>6</sup> Cf. Herman, 1992, 69.

<sup>7</sup> Fondée en partie sur sa première grammaire parue en 1929 qui a été une des premières à approcher le français d'un point de vue synchronique.

<sup>8</sup> Eckhardt, 1988, 9.

<sup>9</sup> Eckhardt, 1988, 84.

<sup>10</sup> Par exemple, le dictionnaire de Léon Warnant (*Dictionnaire de la prononciation française dans sa norme actuelle*, Gembloux, Duculot, 1987) ignore la prononciation de centaines de milliers de Parisiens.

et corrigées régulièrement. Par contre, on peut lui reprocher d'autres défauts relatifs à la macro- et microstructure de ses dictionnaires : des équivalents mal choisis<sup>11</sup>, des séries d'équivalents énumérés comme des synonymes, sans aucune marque d'emploi, alors qu'ils sont loin d'être synonymiques<sup>12</sup>, des mots vedettes ou des équivalents désuets<sup>13</sup>, des mots importants qui manquent...

Cependant, n'oublions pas qu'il n'y a pas de dictionnaire sans défaut ; n'oublions pas non plus que les dictionnaires « Eckhardt » avaient des aspects très modernes pour l'époque avec leur structure logique et leur nomenclature tirée d'un corpus reposant sur un français vivant, recueilli dans des articles de presse, des nouvelles, des romans.

N'oublions pas non plus à quelle période critique des relations franco-hongroises – à l'époque de la guerre froide, du rideau de fer – ce travail énorme a été effectué. En plus, à une période où il n'y avait ni ordinateur, ni Internet pour faciliter la tâche.

Et n'oublions surtout pas que sans les dictionnaires de Sándor Eckhardt, nous, anciens et actuels étudiants en français de Hongrie, ne serions sans doute pas les mêmes...

### Références bibliographiques

- Eckhardt (S.), 1958, *Magyar-francia szótár* (Dictionnaire hongrois-français), Budapest, Akadémiai Kiadó.
- Eckhardt (S.), 1960, *Francia-magyar szótár* (Dictionnaire français-hongrois), Budapest, Akadémiai Kiadó.
- Eckhardt (S.), 1988, *Mai francia nyelvtan* (Grammaire du français contemporain), Budapest, Terra (1<sup>ère</sup> éd. 1965).
- Herman (J.), 1992, Professzorom, Eckhardt Sándor (Mon professeur, Sándor Eckhardt), *Filológiai Közöny* n°1–2, Budapest, Akadémiai Kiadó, 68–71.
- Kelemen Tiborné, 1992, Az Eckhardt-nyelvtan modernsége (La modernité de la grammaire d'Eckhardt), *Filológiai Közöny* n°1–2, Budapest, Akadémiai Kiadó, 72–75.
- Miskolczy (A.), 2001, *Szellem és nemzet* (Esprit et nation), Budapest, Napvilág Kiadó, 22–31. [http://hu.wikipedia.org/wiki/Eckhardt\\_S%C3%A1ndor\\_%28irodalomt%C3%B6rt%C3%A9n%C3%A9sz%29](http://hu.wikipedia.org/wiki/Eckhardt_S%C3%A1ndor_%28irodalomt%C3%B6rt%C3%A9n%C3%A9sz%29) (30.12.2010).

<sup>11</sup> Citons à titre d'exemple *nő*, *asszony* ou *nőszemély* comme équivalents du mot argotique *gonzesse* (Eckhardt, 1960).

<sup>12</sup> *Famille*, *ménage* ou *naissance* seraient-ils des synonymes ? Voir l'article *család* dans Eckhardt, 1958.

<sup>13</sup> Voir par exemple l'article *csá* (Eckhardt, 1958).





## Albert Gyergyai (1893–1981)

IMRE VÖRÖS

professeur émérite

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
vorosimre36@t-online.hu

**E**n évoquant le souvenir des années que j'ai passées comme étudiant au Département d'Études Françaises, c'est avec un sentiment de reconnaissance profonde que je pense au professeur Albert Gyergyai. Au début de nos études universitaires, c'est lui qui nous a donné le cours intitulé *Introduction aux sciences littéraires* et, le 10 janvier 1955, c'est lui qui a mis dans mon carnet la



première note d'examen. Dès le début, nous étions fascinés par la clarté et la logique de son raisonnement : d'une façon instinctive, nous sentions qu'il représentait pour nous un esprit bien français, ce qui était rare au milieu des années 50. Comme nous étions peu nombreux – une dizaine, y compris trois « auditeurs libres » –, il donnait ses cours dans son bureau. Il était si bon de nous y installer, de voir son visage souriant et d'écouter ses conférences pleines de sagesse et d'humour.

C'est seulement plus tard, au cours des semestres suivants que nous avons vraiment réalisé quelle chance nous avons d'avoir fait la connaissance de ce personnage exceptionnel.

Né à Nagybjom, dans le comitat Somogy, le 20 janvier 1893, il a commencé ses études universitaires à notre Faculté en 1911, et en même temps, il a été admis au Collège Eötvös, institution fondée sur le modèle de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm de Paris, pour former l'élite des spécialistes en sciences humaines. En été 1914, ayant obtenu une bourse, il est arrivé en France peu avant le déclenchement de la première guerre mondiale. Comme citoyen d'un pays ennemi, il a été interné pour de longues années, ce qui devait mettre à rude épreuve sa francophilie. Heureusement, il savait faire la distinction entre les valeurs authentiques d'une civilisation et les vicissitudes d'une période difficile. Au bout de trois ans d'internement, en considération de sa santé fragile, les autorités françaises lui ont accordé la permission de se rendre en Suisse où, à l'Université de Lausanne, il pouvait continuer ses études. Rentré à Budapest, il a obtenu son diplôme de professeur de français et de hongrois en 1920.

Travaillant dans l'enseignement secondaire pendant deux décennies, il donnait aussi des cours particuliers. En 1925, le Collège Eötvös dont il avait été élève avant

la guerre, l'a engagé comme professeur de français. Cette activité multiple a sûrement contribué à l'épanouissement de son talent pédagogique : tout en gardant son autorité incontestable, il pouvait établir un contact profondément humain avec ses disciples.

Son autorité était d'autant plus grande que, parallèlement à ses cours, il consacrait ses efforts à faire découvrir au public hongrois les chefs-d'œuvre de la littérature française moderne, par des essais publiés dans *Nyugat* (Occident), la meilleure revue littéraire de notre pays ; par des traductions faites des œuvres de Proust, de Gide, de Claudel et de nombreux autres auteurs ; et aussi par ses livres intitulés *Mai francia dekameron* (Décaméron français contemporain, 1935) et *A mai francia regény* (Le roman français contemporain, 1936). Ce dernier, pour lequel, l'année suivante, il a reçu la légion d'honneur, constituait une révélation pour les lecteurs hongrois. À plusieurs reprises, il a été honoré du prix prestigieux *Baumgarten*. Le public cultivé l'appelait « ambassadeur de la littérature française à Budapest ».

Si, avant la seconde guerre mondiale, ce titre d'ambassadeur était un moyen d'apprécier son importance dans les relations littéraires internationales, après 1945, il remplissait effectivement une fonction diplomatique comme attaché culturel de Hongrie à Genève, jusqu'à 1950. Puis, heureusement pour nous, il a été invité à notre Faculté, d'abord comme chargé de cours et, à partir de 1952, comme maître de conférences. Au cours de l'année académique 1957/58, il a été nommé professeur des universités. Successeur d'Alexandre Eckhardt à la tête du Département d'Études Françaises, il a dirigé la chaire de 1958 jusqu'à sa retraite. Les dernières années de son professorat ont été assombries par le pouvoir politique arbitraire : invité plusieurs fois à des colloques internationaux, il n'a pas obtenu la permission de partir pour la France. Les autorités lui ont refusé le visa de sortie sans aucune explication raisonnable.

Tout cela était d'autant plus ignoble que, bien âgé, il continuait à développer une activité prodigieuse. Grâce à ses traductions, on pouvait lire en hongrois des œuvres littéraires parues seulement quelques années plus tôt, comme par exemple celles de Marguerite Duras. Pour *Világirodalmi Lexikon* (Encyclopédie de la Littérature Mondiale), il a rédigé de longs articles sur Camus, Claudel, Cocteau, Marguerite Duras, Flaubert, Gide, La Fontaine, Montaigne et Proust, pendant qu'il travaillait sur la suite de sa traduction d'*À la recherche du temps perdu*. Membre honoraire de la rédaction de *Nagyvilág*, revue destinée à présenter les ouvrages récents des littératures étrangères, il publiait des essais sur les auteurs français contemporains et classiques, essais qu'il avait l'habitude de terminer par des points de suspension, comme pour inviter ses lecteurs à continuer la réflexion sur le sujet qu'il venait de présenter.

Le genre préféré de ses propres ouvrages, c'était vraiment l'essai qui, sous sa plume, devenait un genre intermédiaire entre l'analyse philologique et la littérature proprement dite. C'est d'ailleurs lui qui a écrit la préface d'un choix des *Essais* de Montaigne en 1957, et vingt ans plus tard, il a rédigé une anthologie des essayistes

français. Ses meilleurs essais sur la littérature ont été réunis dans deux volumes intitulés *Klasszikusok* (Auteurs classiques, 1962) et *Kortársak* (Auteurs contemporains, 1965). Son talent pour la prose poétique se manifeste aussi dans la trilogie de ses confessions : *Anyám meg a falum* (Ma mère et mon village, 1972), *A falutól a városig* (Du village à la ville, 1979) et *A várostól a viláigig* (De la ville au monde, 1986, publié à titre posthume).

Pour terminer mon intervention, je voudrais retourner à mes souvenirs personnels. Parmi les essais de Gyergyai, je préfère celui qui, dans le recueil *Klasszikusok*, présente d'une façon vivante un salon littéraire parisien du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pendant les deux derniers semestres de nos études, les cours de Gyergyai ressemblaient aussi à un véritable salon littéraire. Nous avons l'impression qu'il nous considérait déjà comme ses jeunes collègues. Pour rendre l'ambiance encore plus amicale, il avait l'habitude d'apporter pour nous ses légendaires petits fours qu'il nous offrait en disant : « Bouffez ! » (*sic* !) En parlant de tel ou tel auteur, il faisait des remarques subjectives et anecdotiques. Il nous a raconté, entre autres, que peu après la publication en hongrois du premier volume d'*À la recherche du temps perdu*, il a remarqué dans la vitrine d'une pâtisserie de Budapest... *des madeleines* !!! Enthousiasmé, il est entré dans le magasin et a proposé au patron de placer dans la vitrine, auprès des madeleines, une feuille expliquant aux passants de la rue que c'était la même sorte de gâteau que celle dont Proust parlait dans son roman. Le patron, d'un regard dédaigneux, lui a répondu : « De Uram, ez egy komoly cég! » (Mais Monsieur, c'est une maison sérieuse !)

Albert Gyergyai nous a quittés le 7 juillet 1981, à l'âge de 88 ans. Il nous a quittés, mais la richesse intellectuelle qu'il nous a prodiguée constitue un héritage précieux pour toute notre vie.



## János Győry (1908–1973)

IMRE SZABICS

professeur des universités

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
szabics.imre@btk.elte.hu

**E**n me rappelant le professeur János Győry, ce sont avant tout sa sensibilité littéraire exceptionnelle ainsi que sa vaste érudition philologique, philosophique et historique qui me viennent à l'esprit.



Ses connaissances littéraires embrassaient le Moyen Âge et la Renaissance aussi bien que le classicisme, le baroque et le romantisme. En écoutant ses cours magistraux passionnants et pleins de sagesse, nous avons vite remarqué que ses époques préférées étaient le Moyen Âge et le siècle du classicisme. Cependant ses études consacrées à Rabelais, à Montaigne ou aux poètes romantiques français restent non moins importantes et valables même de nos jours.

Sa perspicacité et son savoir universel lui ont permis de toucher à l'essentiel de n'importe quelle époque ou de n'importe quel courant non seulement de la littérature française mais aussi de la littérature européenne. En vrai comparatiste, le professeur Győry a su démontrer les rapports ontologiques et thématiques des œuvres littéraires en apparence très éloignées les unes des autres et dans le temps et dans l'espace. C'est ainsi qu'il nous a évoqué pendant les cours qu'il donnait sur les tragédies classiques françaises les histoires mythologiques célèbres de la Grèce ancienne, en particulier les mythes rattachés à Phèdre et à Thésée. Mais il nous a parlé aussi sur les fabliaux et la *commedia dell'arte* à propos des comédies de Molière, ou sur la personne complexe et ambiguë du premier troubadour Guillaume IX d'Aquitaine en analysant le sonnet plein de signification profonde et allusive *El Desdichado* de Gérard de Nerval qu'il aimait beaucoup réciter.

Tout en étant l'un des meilleurs philologues de son temps, l'un des meilleurs connaisseurs de la *Chanson de Roland*, des romans arthuriens de Chrétien de Troyes, et des pièces de Corneille, de Racine et de Molière ainsi que des drames et poèmes romantiques de Victor Hugo, de Lamartine ou d'Alfred de Vigny, János Győry était aussi un pédagogue hors du commun qui savait transmettre à ses élèves les résultats de ses recherches approfondies et fort originales. Il aimait beaucoup enseigner, et pour illustrer la matière de son cours, il n'hésitait pas à apporter un

tourne-disque dans la salle de conférences pour nous faire écouter le *Cid* ou la *Phèdre* dans la représentation des actrices et des acteurs de la Comédie Française. Ces auditions de disques, accompagnées de ses commentaires abondants et instructifs, non seulement nous ont initié dans l'atmosphère des tragédies classiques, mais elles nous ont familiarisé aussi avec le phonétisme et l'intonation du français puisque la belle diction théâtrale éloquente des sociétaires de la Comédie Française valaient autant et souvent même plus qu'un exercice phonétique régulier. En même temps, János Győry était un professeur exigeant et conséquent. Tout en nous invitant à la discussion pendant les exercices pratiques, il tenait à ce que nous rédigiions chaque semaine deux ou trois pages sur telle ou telle scène des pièces analysées. Et il a lu et corrigé les « petits travaux » de chacun de nous, et il va de soi que nous avons appris beaucoup de ses corrections et remarques.

Parmi les nombreuses études consacrées à la littérature française du Moyen Âge du professeur Győry, il faut relever tout d'abord celles dans lesquelles il a mis en lumière l'aspect particulier, le caractère symbolique et dualiste de la pensée médiévale, et celles dans lesquelles il a présenté sous un jour tout nouveau la *Chanson de Roland*, ou le roman courtois remarquable de Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la charrette*.

Tout en mettant en valeur la manière de penser symbolique et allégorique des auteurs médiévaux, il était l'un des premiers qui, dans ses essais consacrés aux romans de Chrétien de Troyes, s'est servi des acquis récents des recherches psychanalytiques. C'est ainsi qu'il a découvert tout un réseau de motifs et d'images psychanalytiques dans les œuvres du poète champenois, et une structure symbolique double de l'espace dans le *Chevalier de la charrette* de celui-ci. Ses études particulièrement originales, voire audacieuses lui ont valu, entre 1965 et 1967, un poste de professeur invité au Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale de Poitiers. (Il est bien caractéristique de la mentalité bornée des autorités scientifiques hongroises de l'époque qu'elles refusaient longtemps le titre de professeur des universités à János Győry alors que plusieurs années auparavant il avait déjà été admis professeur en France.)

Dans son œuvre magistrale posthume sur la formation du théâtre français<sup>1</sup>, il a étudié la naissance et l'évolution des jeux liturgiques et des mystères – aussi bien que l'opposition fondamentale et la réalité autonome de l'âme et du corps dans l'amour courtois et la lyrique troubadouresque – également à la base du dualisme platonicien et augustinien. Dans cette étude remarquable, il a fait aussi l'analyse minutieuse et approfondie des processus historiques et des idées complexes qui avaient conduit le jeu théâtral à partir des *exempla* à sujets bibliques et religieux du XI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la représentation du conflit tragique des héros de Corneille. Il cherche à juste raison les sources de l'attitude dramatique des héros cornéliens ou raciniens, soumis à la duplicité de l'« être et de paraître », dans la vision symboli-

<sup>1</sup> Győry (J.), 1979, *A francia dráma kialakulása*, Budapest, Akadémiai Kiadó.

que de l'homme médiéval ainsi que dans l'aspiration permanente des héros épiques à dépasser le terrestre et à s'élever vers le céleste.

János Győry a consacré une étude entière à la prouesse, vertu principale du chevalier féodal<sup>2</sup>. Comme il l'a démontré savamment, l'héroïsme inconditionnel du guerrier féodal relègue à l'arrière-plan tous les défauts humains de Roland et le met au-dessus même de son compagnon Olivier qui aurait voulu ramener le héros outrecuidant à la raison et au bon sens. Et c'est cet héroïsme quasi transcendant qui absout Roland du péché capital qu'il commet à l'égard de ses compagnons lorsqu'il les laisse mourir les uns après les autres sous les coups des milliers de Sarrasins sur le champ de bataille de Roncevaux. Sa prouesse et sa foi inébranlable en sa propre force restent un exemple et un idéal à suivre pour tous les chevaliers et guerriers du premier âge féodal.

Pour terminer, je voudrais dire encore un mot sur la méthode de lecture de János Győry à propos des chansons du premier troubadour Guilhem de Peitieu (Guillaume IX d'Aquitaine).

Lorsque notre Département d'Études Françaises a hérité la riche bibliothèque médiévale du regretté professeur Győry, j'ai pu prendre en main les chansons de Guillaume IX dans l'édition classique d'Alfred Jeanroy. J'ai commencé alors à lire avec un intérêt grandissant les remarques et commentaires abondants et fins dont János Győry avait accompagné les *cansós* de Guilhem de Peitieu. Ce sont non seulement les impressions personnelles d'un lecteur attentif et compétent mais plutôt de brillants mini-essais qu'il aurait pu aisément développer en explications de texte équivalant à des analyses poétiques des chansons d'amour du premier troubadour.

Ces remarques et commentaires suggestifs et perspicaces du professeur János Győry lui servaient d'appui intellectuel pour faire des cours exceptionnellement intéressants et instructifs à ses élèves qui l'aimaient et l'appréciaient beaucoup, et qui étaient particulièrement heureux de pouvoir suivre son enseignement et de connaître son érudition.

---

<sup>2</sup> Győry (J.), 1936, *La Chanson de Roland*, Paris, Droz.





## László Gáldi (1910–1974)

PÉTER ZIRKULI

professeur-directeur d'études

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
zirkuli.peter@btk.elte.hu

Il était une fois une génération – la génération des centenaires. (Gáldi est né en 1910, comme Dobossy, Bóka, Faludi, Vas, Lénárd...). Le lien entre eux : la francophonie et la francophilie dans un contexte chamboulé par la Grande Guerre et les traités de paix.



C'est à la suite de ces traités de Versailles que Gáldi – né à Miskolc – est devenu lycéen en Transylvanie, puis dans une ville également rattachée à la Roumanie, Arad, au lycée catholique – donc hongroise – qui se trouve toujours à la même adresse, rue Jean Calvin. Dans le quotidien local, il y a quelques mois, le directeur du lycée a cité le nom de Gáldi, bachelier en 1928, fier de l'établissement. Certes, l'endroit, malgré la pesanteur d'une existence étriquée due à l'appartenance à une « minorité nationale », n'a pu que faciliter les orientations polyglottes et les débuts dans la « philologie universelle » de László Gáldi.

Ses collègues linguistes, au milieu des années cinquante – quand il s'agissait de la succession de Laziczius à la tête de la chaire de linguistique générale de l'Université de Budapest à laquelle Gáldi aurait pu se porter candidat –, tout en respectant son parcours et ses performances, ont trouvé le bon mot selon lequel le domaine de Gáldi n'est pas la linguistique générale, mais « la philologie universelle ». Ce fut aussi l'occasion de taquiner la revue *Egyetemes Philológiai Közlöny* (Revue de Philologie Universelle) – précise György Szépe qui évoque l'épisode dans la *Revue d'Études Françaises*, en y ajoutant :

C'est bien possible, mais dans ce cas, il aurait fallu créer un département sous ce nom, pour László Gáldi. Il n'aurait pas abandonné ses cours aux départements de roumain, d'italien, de français et d'espagnol pour la bonne raison que Gáldi à mon avis est resté d'abord romaniste.<sup>1</sup>

Au romaniste, le lycée catholique hongrois de Roumanie, d'Arad, a fourni les bases, le Collège Eötvös de Budapest la possibilité d'entamer la construction de l'édifice de sa « philologie universelle ». Tout d'abord, par l'apprentissage des langues. Selon la tradition orale transmise par les anciens de ce collège universi-

---

<sup>1</sup> Szépe (Gy.), 2001, Douze stances sur maître Gáldi, *Revue d'Études Françaises*, 6, 173.

taire qui, lors de sa création, a pris pour modèle la Normale Sup', les camarades de fac de Gáldi, au tournant des années 20–30, avaient à leur disposition une horloge sans faille : il était six heures au moment où le futur professeur se mettait à la fenêtre – dans le couloir, pour ne pas réveiller les autres dans sa chambre – avec ses dictionnaires et manuels de langue, et huit heures quand il avait terminé la première partie de sa journée de travail, en amassant des notes prises dans « ses langues » romanes.

Peu après, diplômé, il est devenu lecteur hongrois à l'Inalco, à Paris, d'où il envoyait un poème à la revue *Nyugat* (« la NRF hongroise »), publié dans un numéro de 1934 de la prestigieuse revue littéraire. Pour se présenter en quelques lignes qui accompagnent le poème, il parle du Collège – et de ses premières publications dans la presse hongroise de Roumanie.

Les cinq strophes du poème constituent une sorte d'autoportrait, dessin des chemins suivis par Gáldi. Le premier de ces chemins mène, évidemment, à la bibliothèque, le deuxième traverse le monde entier, le troisième conduit vers les femmes embrassées sachant que nombreuses restent celles qui n'étaient « jamais prises dans tes bras » (*és egyre több a nő, akit sosem öleltél*). Le quatrième chemin est la musique, pour aboutir par un cinquième tour et par la prière à un non-aboutissement, à l'absolu, à l'image d'un dieu de plus en plus lointain – *és egyre távolabb, távolabb lesz az Isten...*

Le poète de la lecture, du voyage, de l'érotisme, de la musique et de la foi a encore écrit et publié quelques poèmes, en a traduit aussi, mais il s'est tourné par la suite vers l'analyse de la poésie, de la versification, préservant l'approche poétique dans toutes ses considérations stylistiques.

Auteur de plusieurs traités de versification et de stylistique (française, italienne, roumaine et hongroise), Gáldi, mélomane, a toujours insisté sur l'aspect musical du texte, sur le fait que le rythme est « l'ordre dans le temps » ce qui lui donne une structure, victoire de l'être humain sur « le temps qui passe ». Sur le temps qui, selon Baudelaire, nous engloutit « minute par minute / Comme la neige immense un corps pris de raideur » (*Le goût du néant*). Pour Gáldi, le rythme n'est ni mimétique, ni mystique, mais anthropologique, expression libératrice de la force humaine.

C'est dans ce sens-là que ses travaux stylistiques restent foncièrement poétiques. Et si nous acceptons la boutade qui soutient que « tous les poèmes sont dans le dictionnaire », il suffit de conférer un autre ordre et désordre aux mots, nous comprenons mieux la passion de Gáldi pour la lexicographie. Il a préparé, avec László Hadrovics, le dictionnaire russe–hongrois (1951), puis, des années plus tard, le dictionnaire hongrois–espagnol (1958), ainsi que la grande monographie sur *La production lexicographique hongroise aux périodes des Lumières et des Réformes* (1957) et le projet du *Grand Dictionnaire de la Langue Littéraire Hongroise*.

Dans trois ouvrages, dans les années soixante – début des années soixante-dix (il est décédé en 1974), Gáldi est revenu à ses recherches de stylistique et de prosodie roumaines (Eminescu, Blaga, histoire de la versification).

« Institution philologique unipersonnelle », il était affable, disponible et perfectionniste. Ces traits ont permis à un jeune chercheur comparatiste – de nos jours : professeur émérite et Prix Herder, István Fried – de lui demander conseil lors de la préparation de sa thèse sur les Lumières en Europe Centrale. Il maîtrisait déjà toutes les langues de cette région de l'Europe – et le français aussi, évidemment –, mais pas le roumain. Le jeune chercheur passait donc des jours à la bibliothèque nationale avec Gáldi qui lui lisait et lui traduisait l'œuvre classique de Budai-Deleanu, l'épopée héroï-comico-satyrique, *Țiganiada*.

Au lieu de conclure, encore une phrase de l'article déjà cité de Szépe : si Gáldi « était né ailleurs, à une autre époque, la reconnaissance ne l'aurait pas ignoré durant sa vie », mais sous une étoile différente « il n'aurait pas pu être l'institution unipersonnelle appelée László Gáldi ».<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> Szépe (Gy.), 2001, Douze stances sur maître Gáldi, *Revue d'Études Françaises*, 6, 176.



## Ottó Süpek (1928–1995)

KRISZTINA HORVÁTH

maître de conférences

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
horvath.krisztina@btk.elte.hu

Tâche délicate que la mienne, car le professeur Ottó Süpek est très certainement l'une des figures les plus illustres et aussi l'une des plus controversées de ce musée Grévin des études françaises en Hongrie. Directeur du département en 1969, puis durant deux décennies, il œuvrait sans relâche pour garantir la qualité de la recherche scientifique et de la formation universitaire à ce que l'on



appelait encore « la chaire de français ». Mais il fut aussi un personnage inoubliable qui a fortement marqué nos années d'étudiant. Tel un propriétaire terrien, il arpentaient les couloirs de l'université, l'hiver en bottes de cuir noir, et son regard perçant semblait gérer cet univers devenu peut-être un peu trop féminin à son goût.

Je me souviens que nous étions seulement quatre étudiantes dans une promotion pourtant nombreuse, les quatre les plus littéraires et les plus acharnées à avoir osé nous inscrire à son séminaire de littérature médiévale et que nous devions l'attendre debout, nos chaises bien rangées sous la table, installées en parfaite symétrie. Nous en étions impressionnées, la gorge un peu nouée, mais nous demeurions avides de son enseignement qui fut donc en quelque sorte un rite d'initiation.

Ce le fut d'autant plus qu'il nous parlait de *geste*, de romans de chevalerie, d'amour courtois et de *fine amor*, d'extase mystique et de féerie celtique, sans jamais passer sous silence les revers de la médaille et il fut bien entendu tout aussi question de la verve comique, du *Pèlerinage de Charlemagne* ou du charme des fabliaux – mais je pense aujourd'hui que nous ne pouvions point disposer de la maturité et de la sagesse qui nous auraient permis de saisir la véritable portée de la méthode *torcheculative* chez Rabelais. La fin de l'adolescence est souvent une période pathétique et nous avons bien plus soif de *fine amor* que de gros rire libérateur et je vous avouerai que nous attribuions surtout à son âge avancé son goût, nous semblait-il immodéré, pour Villon puis pour Rabelais qu'il était en train de traduire.

Au lieu de tenter de vous dresser un portrait psychologique hasardeux, j'aimerais évoquer le milieu hostile dans lequel il évoluait et l'immense solitude

qui fut la sienne. Il était l'auteur de nombreux articles sur la littérature médiévale, les chansons de geste, la parodie, le *Roman de la Rose*, Rabelais et Villon, bien sûr (nous trouvons une vingtaine de publications rien que sur ce dernier), mais aussi sur *La Princesse de Clèves* ou encore sur Molière et nous ne pourrions oublier ses études sur la littérature hongroise, par exemple celle qu'il proposa au sujet de la *Gesta Hungarorum* du poète anonyme. Il fut certainement l'avant-coureur des études portant sur la réception de Villon en Hongrie, ou sur l'inspiration villonienne de certains poèmes de József Attila.

Ce qui a le plus partagé l'opinion critique, c'étaient sans doute ses recherches villoniennes et qu'il me soit d'autant plus permis de m'y attarder un peu plus longuement que le phénomène de polémique pourrait servir d'outil de diagnostic culturel.

Ottó Süpek donna sa première publication sur Villon en 1961 et il se signala tout de suite par sa grande maîtrise – et donc compréhension – des textes – ce qui ne lui fut d'ailleurs jamais retiré – et aussi – ce qui ne fut peut-être pas assez remarqué – sa grande culture et sa très bonne connaissance de la littérature de spécialité, à l'accès pourtant si malaisé dans les années '60. Pour ne rien vous cacher, le professeur Süpek nous apparaissait comme un Harpagon du livre, gardant jalousement dans son bureau-caverne d'Ali Baba des trésors qu'il distribuait avec parcimonie. Nous sommes aujourd'hui probablement redevables à ce péché mignon d'une édition originale, planches comprises, de *l'Encyclopédie* Diderot de 1778 qu'il ne supporta de voir croupir chez un bouquiniste et qu'il ramena, dit-on, à la faculté comme un butin de guerre amassé dans une brouette.

Il arriva donc aux études villoniennes dans leur période de réception qui correspond – selon une approche couramment admise du processus littéraire et plus largement culturel qui finit par faire de Villon l'objet d'un véritable culte en Hongrie – après les deux premières phases de réception, la phase d'initiation et la phase de mythification, à la troisième, celle d'institutionnalisation.

En effet, Villon dont on ne traduisit rien jusqu'à la première guerre mondiale et qui commençait seulement à être partiellement traduit entre 1919 et 1936, passe d'une culture élitaire à une culture de masse et nous pouvons assister à sa mythification, c'est-à-dire qu'il devient objet d'un phénomène de mode : lectures publiques, représentations théâtrales attestent de ce succès. La poésie de Villon s'en trouve investie de toutes sortes de significations et finira vite par occuper, par transfert, la scène politique et par soulever d'après polémiques pseudo-littéraires – en réalité idéologiques. Il est clair que dans ces débats en fin de compte non-littéraires la position de neutralité qui fut celle du professeur n'était pas longtemps tenable. Son idéal de discipline philologique et de fidélité sans compromis aux textes le firent passer pour un réactionnaire, ce qui explique par exemple que l'on feignit même d'ignorer sa remarquable étude, parue dans les *Acta Literaria* de l'Académie Hongroise des Sciences où il offre pourtant une esquisse, nous semble-t-il, toujours pertinente et surtout sans parti pris, de la fortune littéraire de Villon en

Hongrie – et ceci bien avant les travaux sur la réception de Villon qui quatre décennies plus tard affecteront de ne point le citer.

Mais bientôt ses travaux de traduction conduisirent le professeur sur des terres marécageuses et ses entreprises de déchiffrement oulipien de quelques poésies de Villon (et d'autres) ont fini par lui aliéner certains milieux littéraires et critiques. (Pour ceux qui ne seraient pas au courant de ses efforts, le professeur Süpek était préoccupé par les différents systèmes d'encryptage du texte littéraire et considérant celui-ci comme combinatoire – carré magique, carré latin, échiquier et autres sodokus – il était parti à la recherche de significations cachées dans les vers de Villon ou de Rabelais.)

De ce télescopage de l'avant-garde littéraire – nous pensons ici aux recherches formelles et textuelles – et du XV<sup>e</sup> siècle nous retiendrons surtout l'audace méthodologique et ses tentatives pour retrouver l'unité forme-sens qui auraient pu faire de lui un paragon de l'indépendance intellectuelle à une époque, comme il aimait à le dire, « ne jurant que par un seul livre ».

Quelques délicieuses maximes ont été retrouvées après sa mort et si quelques poncifs s'y sont glissés – l'essentiel de la maxime étant le lieu commun –, la plupart nous émeuvent par leur formulation spirituelle et leur caractère circonstancié qui nous permet d'avoir une idée de ce qui le préoccupait par exemple au sortir d'un cinéma ou encore à la mort d'un proche, peu avant la sienne, survenue à la fleur de l'âge. On ne s'en étonnera pas : il pensait déjà beaucoup à la mort, à la disparition des êtres chers, à celle de son père, au souvenir de József, son frère. « Le chemin sur lequel ils s'éloignent est aussi celui sur lequel notre propre mort s'approche » – écrivait-il.

Il parle beaucoup de l'amour du prochain, de la consolation espérée mais aussi des chances de la *conciliation*, réconciliation avec nos adversaires d'antan et conciliation de la détermination du milieu et des aspirations du génie. À la lecture, nous avons souvent l'impression de reconnaître Pascal ou La Rochefoucauld mais dans cette phraséologie très personnelle la production de sens des énoncés est sans cesse relancée et les choix illustrent bien les hantises du moment : la reconnaissance sinon une revendication malgré tout au droit au bonheur et à la liberté qui n'était certes pas le lot des clercs dans la grisaille des années '70.

Nous ignorions que nous n'aurions pas le temps de profiter de sa présence : il est mort en déplacement de turbo-prof, et l'une de ses dernières maximes illustrera ici l'exercice même qui vient d'être accompli : « *Le seul sens de la mort est d'amollir le dur cœur des vivants.* »





## Jolán Kelemen (1923–2003)

MARIANN KÖRMENDY

maître-assistante

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
kormendy.mariann@btk.elte.hu

Dans cette série d'exposés, je me propose de parler de Madame Kelemen, l'une des figures emblématiques de l'histoire récente du Département d'Études Françaises. De peur de tomber dans le piège de ce genre de discours, j'ai décidé de parler de Madame Kelemen à la lumière de mes premiers souvenirs qui remontent à l'année académique où le département fêtait les 200 ans de l'enseignement du français à l'université.



C'était en septembre 1974 – nous rentrions à la fac : promotion nombreuse, peu de place, la compétition était dure. Nous étions les meilleurs, bien sûr, nous en étions convaincus. Notre ignorance était à la mesure de nos ambitions.

Je me souviens des premiers jours, des premiers cours, des premiers contacts avec les professeurs, dont Madame Kelemen. Tout le monde l'appelait ainsi, nous ne connaissions pas son prénom. Son cours était un des rares pour lesquels nous avions un manuel, le *Cours de grammaire*, en l'occurrence, l'ancêtre de la *Grammaire du français contemporain*. Que l'auteur du manuel nous donne cours nous impressionnait. Nous n'avions jamais appris la grammaire en français, certains même pas en hongrois, et, de toute manière, nous avions tous des lacunes. Nous ne comprenions rien au début ; elle, infatigable et dynamique, expliquait.

Une fois, je me souviens, elle parlait de la différence entre le « a vélaire » et le « a palatal ». Paires minimales à l'appui, elle tentait de nous faire entendre ces sons dont nous ne soupçonnions même pas l'existence jusqu'alors. Nous avons mis du temps à nous familiariser avec les nouveaux sons ; nous avons beaucoup de mal à les intégrer puisque non seulement nous étions incapables de les distinguer mais nous étions aussi convaincus que ces sons n'existaient que dans les cours de phonétique et qu'il ne servait donc à rien de nous acharner.

Quand il s'agissait de temps verbaux, nous avions aussi tendance à baisser les bras, tout comme les étudiants actuels, d'ailleurs. Une fois elle nous a demandé pourquoi nous parlions tout le temps à l'imparfait. Nous avons répondu que

l'imparfait était plus facile à utiliser que le passé composé. – *Mais enfin, ce n'est pas une raison, s'est-elle indignée.*

Nous étions au début de nos peines, c'était clair.

Nous l'avons certainement beaucoup fait souffrir en écorchant la langue qui était vraiment sacrée pour elle. Elle représentait pour nous la référence absolue dans toutes les questions de langue, on admirait son français, même l'accent qu'elle avait quand elle parlait hongrois. Elle ne roulait pas les R, elle...

Plus tard, quand nous avons appris que son prénom était Jolán, nous étions surpris, nous nous attendions plutôt à un prénom français.

Elle avait une vision du français que peuvent avoir les bilingues et un regard sur les deux langues qui lui permettait de présenter des phénomènes linguistiques d'une manière originale, dépassant les simples mises en parallèle contrastives.

Madame Kelemen, c'est plus de cent mille résultats de recherches sur Google, c'est le *Cours de grammaire* et la *Grammaire du français contemporain* mais c'est aussi le recueil d'études *De la langue au style*, ouvrage qui prouve que pour elle, il n'y avait pas que *la grammaire* mais aussi *l'usage* qui – comme on le sait tous – contredit souvent les règles. *L'usage hésite*, disait-elle chaque fois qu'une anomalie – le plus souvent un fait de langue complètement banal – venait perturber la logique implacable des règles. *L'usage hésite*, c'est la phrase légendaire sans laquelle son portrait de professeur ne saurait être complet.

En quelque sorte, nous sommes tous ses élèves, quelques-uns peuvent peut-être se vanter d'être ses disciples. Nous avons tout appris grâce à elle, même l'usage du passé composé mais, croyez-moi, je préférerais parler d'elle au présent. Elle est toujours présente dans notre travail, ses manuels survivront, espérons-le, même à leur destruction honteuse par la maison d'édition. Elle a été et restera Madame Kelemen, la Grammaire, la prof, la référence.

## Béla Köpeczi (1921–2010)

JUDIT KARAFIÁTH

maître de conférences habilitée

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
karafiath.judit@btk.elte.hu

La tâche dont je me suis chargée en acceptant d'évoquer le souvenir de mon ancien professeur est une tâche délicate. Faute de perspective historique, il est difficile d'évaluer l'itinéraire d'une personne disparue il y a quelque mois seulement – il est mort au mois de janvier de cette année –, d'une personnalité controversée à cause des fonctions qu'il a assumées à partir des années cinquante – tantôt chef de la Haute direction de l'édition, puis directeur du Bureau des affaires culturelles du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, tantôt secrétaire général de l'Académie hongroise, et finalement ministre de l'éducation et de la culture, pour ne mentionner que ses fonctions les plus illustres.



La raison pour laquelle Béla Köpeczi est présenté ici, c'est que pendant un demi-siècle il a été professeur de littérature française à notre département et directeur entre 1965 et 1970.

Qu'il me soit permis de commencer mon petit exposé par une anecdote qu'on m'avait racontée il y a bien longtemps et dont la véracité m'a été confirmée par plusieurs sources fiables.

Vers la fin des années soixante, Monsieur Köpeczi fut invité à l'Institut hongrois de Paris pour y faire une conférence. Le directeur de l'Institut, comme il le devait, faisait une présentation exhaustive des activités et des fonctions multiples du conférencier. Celui-ci, tout en remerciant son hôte de ses propos élogieux, pensa nécessaire de compléter la longue liste de ses mérites et termina l'énumération d'un ton mi-moqueur, mi-sérieux : parce que, vous savez, je suis « un esprit encyclopédique ». Bien entendu, ceux qui me racontaient cette anecdote ne le faisaient pas pour augmenter le prestige de Köpeczi : bien au contraire. Pourtant, force m'est d'admettre que dans un sens, en fait, il l'était, un esprit encyclopédique.

Pour se rendre compte de la diversité de son intérêt, il suffit de parcourir la liste impressionnante de ses publications – à peu près cinquante volumes écrits ou rédigés par lui et des centaines d'articles. À côté des axes principaux de ses recherches – le prince Rákóczi, la Transylvanie, les relations diplomatiques franco-hongroises – on tombe sur des titres comme *Une enquête linguistique et folklorique chez les*

*Roumains de Transylvanie du nord, 1942–1943*, sa thèse de doctorat, mais aussi sur des livres et articles sur les littératures française, italienne et roumaine. Histoire, littérature, philosophie, idéologie, culture, sous forme de livres, d'études, d'articles, de préfaces ou postfaces, comptes rendus et même traductions.

Le terrain favori de ses recherches fut l'histoire des idées du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agisse de jansénisme, de cartésianisme, des Lumières, de romantisme, d'existentialisme, de réalisme socialiste ou de culture des masses. Mais ce qui restera le plus mémorable de ses activités, outre ses recherches et publications sur le prince Rákóczi, ce sont les trois tomes de *L'histoire de la Transylvanie* (1986), œuvre magistrale dont la portée politique fut considérable, plus importante peut-être que l'œuvre elle-même.

En tant que rédacteur en chef de la revue de littérature comparée *Helikon* il a fait connaître aux spécialistes et aux étudiants des tendances modernes considérées comme suspectes, tels le structuralisme et le nouveau roman, car il pouvait se le permettre. On dit que l'idée de lancer en 1954 une série de livres de poche de littérature classique et moderne appelée *Olcsó Könyvtár* (Bibliothèque bon marché) venait également de lui.

Ancien élève du Collège Eötvös et de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, tout au long de sa vie, Béla Köpeczi a su conserver l'esprit normalien et aurait aimé ressusciter l'élitisme dans l'enseignement supérieur à l'image de ses deux *alma mater*. Ce fut un travailleur infatigable. En tant que ministre de l'Éducation et de la Culture, il représenta dignement son pays à des assemblées internationales.

À notre département, il se chargeait des cours sur la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle. Ce qui l'intéressait, c'était moins les questions poétiques et formelles ; il recherchait dans les œuvres littéraires l'expression du problème de la condition humaine et mettait l'accent sur la position de l'homme face aux grandes questions de son temps et de son existence.

Je n'ai jamais connu de personne plus réservée, plus fermée et plus disciplinée. Certains sont allés jusqu'à l'appeler *homme machine*, tant il était exempt de toute manifestation de sentiments ou d'émotions – ou bien savait-il les occulter et l'impassibilité n'était qu'apparente ? Nous ne le saurons jamais.

Béla Köpeczi appartenait à une grande génération (István Sötér, István Király, Péter Nagy, Tibor Klaniczay, Miklós Szabolcsi, etc.) dont les membres, après la libération de la Hongrie, profitant des circonstances nouvelles, ont accédé à des fonctions et des postes très importants. Toutefois, il serait injuste d'attribuer leur réussite uniquement à une conjoncture politique favorable.

Il faut admettre que grâce à ses qualités intellectuelles, son érudition, sa culture générale et son énergie, Béla Köpeczi aurait fait carrière sous n'importe quel régime.

## András Vajda (1948–1997)

GABRIELLA PÁLFFY

maître-assistante

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
palfgy.gabriella@btk.elte.hu

András Vajda nous a quittés il y a treize ans, il était le collègue de nos grands professeurs actuels et l'enseignant de plusieurs collègues travaillant aujourd'hui dans notre département. Une génération d'enseignants avait suivi ses cours de poétique et de littérature française du XX<sup>e</sup> siècle entre 1972 et 1997. Il est parti jeune, à 49 ans, en laissant derrière lui des études et des publications que son proche collègue, János Korompay a réunies en un volume avec l'aide de la famille Vajda. Ce volume est inclus dans la bibliographie de notre nouveau programme et il est vite devenu un ouvrage de référence pour les cours de stylistique et de poétique.



Permettez-moi d'évoquer quelques éléments biographiques. András Vajda est né en 1948 à Budapest. Il a obtenu son diplôme universitaire d'enseignant de langue et littérature hongroise et française en 1972. Comme il arrive parfois avec les meilleurs étudiants qui ont une maturité précoce, il donne des cours de littérature du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle pendant la dernière année de ses études. Il passe une année à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm à Paris comme boursier. Il commence à publier des articles très tôt aussi bien en français qu'en hongrois. Son analyse de deux poèmes d'Arany paraît dans le recueil de Németh G. Béla intitulé *Az el nem ért bizonyosság* (La certitude inacquise). Les deux départe-

ments de hongrois et de français reconnaissent son talent pour la recherche et pour l'enseignement.

Suivant ses cours – il était de dix ans notre aîné – nous avons senti que la brèche qui nous séparait était et resterait immense, son savoir nous inspirait du respect. Il devait sourire de notre naïveté et de notre ignorance, mais prenait au sérieux nos remarques, notre dialogue en nous faisant participer à la surprise de ses découvertes. Il nous a parlé de la théorie de János Zsilka relative à la rhétoricité se trouvant non pas à la surface du niveau grammatical, mais sous la grammaticalité comme une structure profonde. Cette découverte correspondait avec le tableau des métaboles du groupe  $\mu$  et allait contre les théories académiques. En 1979–80 il avait déjà soutenu son mémoire sur le cubisme de Reverdy et quelques années plus

tard sa « thèse de candidature » (future thèse de PhD) sur *La rhétorique de la poésie moderne* (A modern költészet retorikája). Cette œuvre continue et complète le système du groupe  $\mu$  en intégrant les figures irréversibles et irréductibles de la poésie moderne et contemporaine.

Je cite pour illustration *Sens magique II.* de Malcolm de Chazal :

L'eau dit à la vague :  
 « Tu me bois. »  
 « Comment le pourrais-je ?  
 Reprit la vague,  
 Je suis ta bouche. »

Selon la théorie d'András Vajda, les figures tendent vers les niveaux de langues les plus élevés : les métaplasmes vers les métataxes, les métataxes vers les métasémemes qui, à leur tour, peuvent former des structures métalogistiques, mais cette tendance ne va pas dans l'infini, elle change de caractère, car la figure n'est plus réductible.

Quand nous l'avons abordé après son cours, il nous a conseillé la lecture de la revue *Helikon* sur le Groupe  $\mu$ , sur Genette, Todorov. Plus tard nous avons appris qu'il était lui-même le traducteur de ces articles mais il nous l'avait discrètement caché. Il orientait modestement notre regard uniquement vers l'objet de la recherche. Ce regard devait décomposer et restructurer. Je le cite : « Le regard déstructure chez Reverdy pour prouver que la forme est intériorisée : la forme est la structure profonde du fond. »

Nous avons compris que l'étude de la poétique n'était pas un accessoire, mais la seule possibilité pour comprendre ce qui s'était passé après Baudelaire et Rimbaud dans la poésie. Ce que Baudelaire avait réussi – intervenir sur l'imagination créative – Rimbaud, dans les *Illuminations*, ne le retrouvera plus, il ne reconstruira plus l'unité du monde. Le chemin se poursuivra dans une autre direction.

András Vajda nous a conduits à voir clairement que la poésie d'Éluard ne continue pas la voie dans le sens unique rimbaldien des *Illuminations*, mais qu'il crée autrement. Éluard ne cherchera pas longtemps la poésie dans le subconscient. Dans sa nouvelle période, l'image chez lui, – comme objet trouvé spontanément dans l'environnement du quotidien, – reste une réalité palpable et sera transformée par la conscience.

András Vajda cherchait souvent les points de charnière et avait désigné ces points et ces portes qui servaient à entrer dans une phase différente de la modernité. Il a écrit plusieurs études sur le changement de style, le changement d'époque de certains poètes. Il a poursuivi avec passion ces transformations : le changement d'aspect intérieur entraîne avec soi des conséquences jusqu'à la restructuration de la forme intérieure comme dans l'histoire de l'art plastique.

Évoquons par quelques citations les exemples que nous avons souvent entendus de lui : « La poésie, c'est le lien entre le moi et le réel absent. » (Reverdy : *En vrac*,

1956). Ou encore en résumant les idées de Mallarmé : Les langues sont défectueuses en ce qu'elles manquent de motivation, mais c'est justement ce défaut des langues qui est la condition d'existence de la poésie.

Cette vision du fond est influencée par le carré sémiotique de Greimas. Chez András Vajda la conception de Greimas et les idées de Zsilka, sémioticien hongrois, se rejoignent. Dans *De constructione* de Zsilka se rencontrent la figure de la synecdoque, le *pars pro toto* et les significations métaphoriques. La métonymie-synecdoque se prête à cette analyse comme un carré sémiotique : l'image connue du poème *Adieu* d'Apollinaire évoquant la fugitivité d'un parfum et la fuite du temps illustre cette relation :

odeur du temps, brin de bruyère

odeur du	brin de bruyère
[fugitivité]	temps

Il est important d'évoquer encore une figure rare découverte par András Vajda dans la poésie *Mattina* d'Ungaretti. Une figure superposée où deux interprétations possibles sont incorporées :

M'illumino / d'Immenso

Cette poésie minimaliste illustre l'unité du monde et du moi. L'équilibre des fonctions sujet et objet réalise la parfaite symétrie entre l'unité du monde extérieur et du moi : l'immensité m'illumine ou je m'illumine par l'immensité ?

Nous arrivons cette fois à la question de l'irréversibilité, voilà un texte, le poème d'Ungaretti, l'exception de l'exception qui a été relevé en tout premier lieu par András Vajda, même si ses contemporains ont oublié de mettre son article en référence. Cette image inoubliable servait comme introduction dans son étude sur le cubisme poétique de Reverdy.

Quelques mots sur le traducteur. Dans les années soixante-dix, quatre-vingt nous lui devons quelques brillantes traductions (Jean Baudrillard : *Le système des objets* ; Henri Focillon : *Vie des formes et Art d'Occident* ; Jean Giono : *Le Hussard sur le toit*) et vers la fin de sa vie, la traduction de l'œuvre majeure *Psaumes nuit et jours* du théologien Paul Beauchamps, ainsi que la traduction d'un texte du Moyen Âge français, *Yvain, le Chevalier de la Charrette* terminée par les soins de son fils Lórin Vajda.

András Vajda a créé son œuvre personnelle et originale sans se soucier d'une carrière universitaire que sa maladie avait rendue brève. D'après mes souvenirs, il n'appréciait guère les formalités sans fond, les apparences mondaines ne le tentaient pas.

Les enseignant-chercheurs de notre département ont fondé il y a deux ans un cercle scientifique proposant aux doctorants un forum de présentation-lecture, lieu de discussion ouvert à tous.



Ce cercle porte le nom d'András Vajda désormais. Mieux qu'une plaque sur les murs d'une salle, sa personne est évoquée par le travail de recherche collectif et le travail de soutien aux meilleurs étudiants.

### Bibliographie

- Vajda (A.), 1974, Quelques traits particuliers de la poéticité chez Pierre Reverdy, *Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis de Rolando Eötvös Nominatae, Sectio Philologica Moderna*, (Budapest), V., 53–72.
- Vajda (A.), 1998, *Költészet és retorika*, Budapest, Universitas Kiadó, (Éd.) Korompay H. (J.) et Vajda Lőrinc
- Vajda (A.), 1983, Contribution à une rhétorique de la poésie moderne, *Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae*, 25 (3–4), 289–296.

## Klára Csűrös (1940–1999)

ANIKÓ KALMÁR

maître-assistante

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
kalmar.aniko@btk.elte.hu

**P**our les connaisseurs de la littérature française ancienne, le nom de Klára Csűrös évoque les recherches sur les poèmes épiques français. L'ouvrage monumental qu'elle a consacré à cette production poétique peu étudiée constitue, depuis sa parution en 1999, un précieux instrument de travail pour toute recherche en la matière.



Il est pourtant peu connu que les débuts de la carrière scientifique de son auteur ont commencé bien loin de l'univers énigmatique des épopées françaises. En tant que jeune diplômée et assistante à partir de 1963 à la Chaire de Français de l'Université de Debrecen, où elle a fait ses études, Klára Csűrös se passionnait pour la littérature moderne. Dans ses premiers travaux scientifiques elle a été inspirée par la poésie amoureuse d'Aragon et par la richesse de l'écriture d'André Gide. Fascinée par la virtuosité aussi bien que par l'immense culture littéraire de l'auteur des *Caves du Vatican*, elle a consacré sa thèse de doctorat universitaire au cosmopolitisme littéraire de ce dernier. Cette thèse qu'elle a soutenue en 1971 n'a jamais

été publiée dans son intégralité. Nous nous doutons que les poètes du XVI<sup>e</sup> siècle en sont en partie responsables.

En 1974 Klára Csűrös a été nommée directeur adjoint de l'Institut Hongrois de Paris et ce poste la passionnait presque autant que les recherches érudites. Elle a souvent affirmé que ces années passées dans la diplomatie culturelle lui valaient une excellente leçon. C'était à coup sûr l'exercice d'une écriture bien différente de celle de ses auteurs préférés, mais un exercice incontestablement utile pour quelqu'un qui avait un excellent sens du style et qui, dans sa correspondance officielle et privée exigeait la même perfection que dans ses textes d'analyse littéraire. Sa facilité à écrire et son style toujours brillant ont été fameux. Exigeante envers elle-même, elle n'était pas moins scrupuleuse dans ses corrections. Ses disciples lui doivent une immense reconnaissance pour cette qualité importante d'une maîtresse consciencieuse.

C'était probablement pendant les années passées à Paris que l'intérêt scientifique de Klára Csűrös s'est porté vers les œuvres françaises relatives à la Hongrie. Il

en résultait une vraie passion de collectionneur pour réunir le plus grand nombre de ces textes. Le but était de créer une base de données sous forme d'une bibliographie qui permettrait aux chercheurs aussi bien qu'aux universitaires d'étudier ces documents dont l'intérêt scientifique n'est point à démontrer. La plupart des collègues et des amis étaient au courant de ce projet de Klára Csűrös. Il en résulta que pendant de longues années, les textes découverts au hasard des lectures et susceptibles d'avoir le moindre intérêt venaient régulièrement enrichir ce corpus grâce au zèle de ce cercle d'initiés.

Il ne faut pas oublier que c'était à une époque où l'on travaillait dans les anciens fichiers des bibliothèques, où les notes se faisaient à la main et souvent au crayon, où les reproductions de textes dans les bibliothèques parisiennes étaient compliquées et coûteuses. Pour la nouvelle génération des chercheurs ces conditions de travail sont difficilement imaginables. De nos jours, les fonds numériques des bibliothèques rendent possibles des recherches à distance et nos jeunes collègues auraient du mal à imaginer les difficultés qu'ont rencontrées les philologues d'autrefois. En l'espace de quelques années, le progrès a été immense et l'activité des chercheurs s'est facilement adaptée aux nouvelles conditions de travail. Dans cette optique, les résultats scientifiques de Klára Csűrös sont encore plus impressionnants.

En 1978, elle a quitté Debrecen et a été nommée maître-assistante de notre Université. À cette époque, elle a déjà abandonné la littérature du XX<sup>e</sup> siècle et s'est définitivement tournée vers la littérature ancienne. Sous l'influence de l'éminent spécialiste de la Renaissance, Tibor Klaniczay, elle a porté tout son intérêt sur la littérature et surtout sur la poésie du XVI<sup>e</sup> siècle.

Ce fut le début d'une autre passion, de la plus importante de sa carrière de chercheur. Les poèmes épiques français l'ont définitivement séduite. Elle a découvert un sujet qui la fascinait réellement et auquel elle a consacré une vingtaine d'années de recherches. La redécouverte de petits poèmes oubliés – à juste titre ou non – est devenue sa vocation. Le nombre des textes constituant son corpus est plus qu'impressionnant. Elle a soigneusement répertorié une quantité insoupçonnée, environ trois cent cinquante poèmes entre *La Franciade* de Ronsard et *La Henriade* de Voltaire. Ces œuvres constituent un ensemble plus ou moins homogène de la production épique française. Klára Csűrös s'est proposé d'examiner cette profusion de poèmes héroïques et l'écart surprenant entre la qualité et la quantité de ces œuvres. Après avoir passé en revue cette immense production de cent cinquante ans et examiné les diverses voies qu'a empruntées le poème héroïque français, Klára Csűrös prétendit rectifier l'image traditionnelle du genre. La formule célèbre de Malézieu, « Les Français n'ont pas la tête épique » se voit transformée et adoucie dans l'œuvre de Klára Csűrös : « Ce n'est pas la tête épique, c'est l'âge épique qui manque aux Français du XVII<sup>e</sup> siècle ».

Hélas, Klára Csűrös n'a pas pu voir le résultat de ses travaux, son beau livre paru chez Champion en 1999 (*Variétés et vicissitudes du genre épique de Ronsard*

à *Voltaire* ). Mais elle a mené à bien son travail jusqu'au bout. Jusqu'à la dernière lettre des épreuves, l'œuvre est entièrement d'elle. La postérité n'a qu'à la lire, l'approuver ou la discuter avec une exigence digne de son auteur.



**IV.**

**NOUVEAUX REGARDS CROISÉS  
SUR LES ÉTUDES  
LINGUISTIQUES, LITTÉRAIRES  
ET CIVILISATIONNELLES  
FRANCO-HONGROISES**



Imre Szabics, Bernard Cerquiglini, Katalin Szilágyi, François Zumbiehl



Tibor Nemes, Imre Karakai, Géza Rajnavölgyi

## Forme : signification et histoire d'un mot

SÁNDOR KISS

maître de conférences

Université de Debrecen, Faculté des Lettres, Département de Français

kiss.sandor@arts.unideb.hu

Voulant m'associer à une fête consacrée aux études françaises et, plus généralement, à ce que l'on appelait naguère les « humanités », j'ai réfléchi pour trouver un concept fédérateur de nos préoccupations si heureusement diverses, si agréablement variées – et mon attention a été fixée par le concept et le mot *forme*, avec son modeste signifiant monosyllabique, dont le signifié nous attire cependant vers des champs sémantiques féconds et nous incite à l'aventure intellectuelle.



À l'intérieur des horizons qui sont les nôtres ici, nous nous servons de ce terme pour désigner, parmi les constituants du langage, les éléments significatifs identifiables : *moi* est une forme, dûment distincte de *toi*, comme la forme homophone *mois* est distincte, sur un autre plan, de *année* ; *cheval* est une forme et *chevaux* en est une autre ; *forme* est une forme. Mais nous appelons « forme » également le résultat définitif de l'élaboration d'une œuvre d'art : c'est dans ce sens que Delacroix écrivait dans son « Journal » : *Mozart est supérieur à tous par sa forme achevée*<sup>1</sup>. Le chemin entre ces deux acceptions – entre l'application du mot au langage et sa présence dans le discours sur l'art – n'est pas difficile à tracer ; autrement dit, on découvre aux deux emplois des caractères communs. Une forme – linguistique ou artistique – est perceptible par les sens, ce qui lui permet d'emprunter les voies de la communication. Un second caractère commun aux types d'exemples choisis, c'est qu'ils se prêtent à l'analyse. La forme *chevaux* se définit par une suite de quatre articulations qui correspondent à autant de types identifiables dans le système phonologique français ; sa comparaison avec *cheval* et avec des couples comme *animal* ~ *animaux* permet de dégager la marque du pluriel, catégorie reconnue par l'analyse grammaticale de la langue. L'œuvre d'art, telle qu'elle entre dans la communication, apparaît comme tissée de relations définissables – des identités, des différences, des rythmes, des contrastes, des gradations. Voilà ce que nous livre une première approche du signifié du signe *forme*, approche conduite selon les démarches ordinaires de nos préoccupations intellectuelles quotidiennes.

---

<sup>1</sup> 21 avril 1853.



Pourtant, dans une autre approche, plus simple, ce que nous appelons « forme » nous apparaîtra moins sophistiqué. Suivant l'emploi quotidien du mot, nous disons que les objets et les êtres ont une forme : ils inscrivent dans l'espace des contours, des galbes, des courbes, et ces formes – ces « apparences sensibles », comme disent les dictionnaires – guident notre perception vers autre chose qui se cache derrière les apparences, vers une essence, pourrait-on dire<sup>2</sup>. En remontant l'histoire de la langue française jusqu'au latin, nous trouvons le mot *forma* désignant un 'moule', sens originel qui explique *fromage*, continuant un ancien dérivé *\*formaticum* et désignant le produit d'une opération de moulage particulière. Forme-surface, forme-apparence, moulage qui n'est que moulage pour manier quelque chose de plus précieux : ne faut-il pas considérer la forme comme un plan secondaire par rapport à ce qui serait la profondeur, le fond, la matière peut-être ? Mais, dans ce cas, comment résoudre la contradiction entre l'idée d'une forme neutre, inférieure, secondaire, et le concept linguistique et artistique qui renvoie à ce que l'esprit crée de plus élaboré – une acception supérieure et valorisante du même terme ?

Sans doute n'avons-nous pas exploré jusqu'ici un large champ pour ainsi dire intermédiaire entre ces deux acceptions du mot *forme*. Précisons d'abord deux oppositions élémentaires inhérentes à la perception de l'espace : d'une part, il s'agit du contraste qui se crée entre un fond continu et une forme qui trouble cette continuité en se détachant sur lui – soit un nuage qui passe sur le bleu du ciel ou une ombre qui traverse notre horizon ; d'autre part, nous distinguons entre un contenant et un contenu qui en épouse la forme. Dans les deux cas, la « forme » peut être regardée comme secondaire : les contours exacts du nuage ne nous intéressent pas, l'essentiel, c'est qu'il va pleuvoir ; l'eau que nous versons dans une cruche, dans un flacon ou dans un verre reste la même eau, sans égard au type de récipient. Les dictionnaires enregistrent clairement cette acception du lexème *forme* : « revêtement extérieur du fond, du contenu » (*Trésor de la Langue Française*), accessoire presque indifférent, presque négligeable. N'est-il pas possible d'observer des formes pour sauvegarder les apparences, alors que le fond ne subit aucune modification ? Et pourtant : cette relation posée entre le fond et la forme se laisse aisément renverser. Les contours des objets, soient-ils accidentels, existent nécessairement ; l'homme saisit l'espace à travers des grilles et des frontières, auxquelles la géométrie applique son réseau de définitions abstraites. Le triangle, le carré, la sphère constitueront ainsi des objets « formels », des formes consistant uniquement dans un ensemble de relations définissables. Il en va de même du temps : dans un essai exemplaire, Émile Benveniste a montré comment le mot grec signifiant 'couler'

<sup>2</sup> C'est pour cette raison que l'identification d'une forme perçue peut revêtir une importance poétique particulière (soulignée ici par une subtile allusion au signifiant du mot) : *Formes yeux en les fermant* (Paul Éluard – André Breton : *Dictionnaire abrégé du surréalisme*, in : Éluard (P.), 1968, *Œuvres complètes II*, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 762, s. v. *Œil*).

fournit un dérivé apte à saisir les relations intérieures du temps<sup>3</sup>. Pareillement à ce mot grec qui est le 'rythme', *ruthmos*, le mot *forme* s'applique aux proportions internes d'une œuvre musicale ; et, d'une manière très générale, le même mot désigne le bon déroulement d'un rite social, où la succession des événements est bien calculée. Molière a-t-il eu tout à fait raison de railler les précieuses qui affichent des convictions modernes pour leur époque : *Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments (...) et que sa recherche soit dans les formes*<sup>4</sup> ? Pour Ferdinand de Saussure, « la langue est une forme et non une substance » – c'est-à-dire qu'elle est un ensemble de relations entre entités définies précisément par ces relations<sup>5</sup>.

Nous voilà revenus aux nécessaires distinctions que l'homme introduit dans le monde perceptible, en lui donnant une forme. On comprend dès lors que *forme* puisse signifier l'organisation interne d'un objet et en particulier celle d'une œuvre humaine. Mais cette organisation, qui est propre notamment à chaque œuvre d'art, renvoie à ses origines, à la matière qui sera dotée de nouvelles divisions et à l'acte même de la saisie de cette matière – comme nous l'indique Gérard de Nerval, en transcrivant, dans *Aurélia*, un de ses rêves, sur la naissance des formes<sup>6</sup> :

Les objets sans forme et sans vie se prêtaient eux-mêmes aux calculs de mon esprit ; – des combinaisons de cailloux, des figures d'angles, de fentes ou d'ouvertures, des découpures de feuilles, des couleurs et des sons je voyais ressortir des harmonies jusqu'alors inconnues.

Cette expérience de la création d'une forme poétique a été exprimée d'une manière radicale par Paul Valéry, qui note dans ses *Cahiers* : « La forme fait l'idée organique » ; et ailleurs : « Rien du *fond* n'a la suprématie. Mais une *forme* enveloppe tout. »<sup>7</sup> Qu'il me soit permis ici de citer un écrivain hongrois, Tibor Déry, qui nous transmet cette même expérience, sur le mode lyrique : « Seule la forme peut interpréter le message. La forme est le cri d'alarme de l'individu »<sup>8</sup>. Chargé de ces connotations philosophiques et poétiques, le mot *forme* fait donc nécessairement partie du vocabulaire dont nous nous servons pour approcher, analyser et repenser les œuvres qui composent notre patrimoine spirituel commun.

<sup>3</sup> Benveniste (É.), 1966, La notion de « rythme » dans son expression linguistique, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 327–335.

<sup>4</sup> *Les Précieuses ridicules*, scène 5.

<sup>5</sup> Saussure (F. de), 1972 (= 1922), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 169.

<sup>6</sup> Nerval (G. de), 1993, *Œuvres complètes III*, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 740.

<sup>7</sup> Valéry (P.), 1974, *Cahiers II*, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 991 et 995.

<sup>8</sup> « Csak a forma értelmezheti az üzenetet. A forma: az egyén segélykiáltása. » (*Élet és Irodalom*, 16 mai 1970.)



## Créativité et néologie lexicales

ÉVA OSZETZKY

maître de conférences, directeur  
Université de Pécs, Faculté des Lettres, Département de Français  
oszetzky.eva@pte.hu

Les langues évoluent, et ni le français ni le hongrois ne font exceptions à la règle. Dans cette brève étude nous allons examiner quelques tendances, dans l'évolution actuelle de ces deux langues, le français et le hongrois : la créativité, d'après Noam Chomsky, pour qui les locuteurs ont la possibilité de construire du nouveau, au lieu d'utiliser les structures déjà existantes. Pour élucider certains phénomènes, il est indispensable de remonter dans le temps – puisque la créativité lexicale appartient à l'approche synchronique en linguistique, cependant obéit aux mécanismes diachroniques – et de faire une petite remarque historique, suivant les traces de Bernard Quémada selon qui « l'histoire de toutes nos langues n'est, en somme, que l'histoire de leur néologie »<sup>1</sup>.



La néologie, le mot comme le concept, s'installent dans la langue française au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle : le terme *néologique* voit le jour en 1726, *néologue* est attesté en 1728, *néologisme* en 1734 et enfin *néologie* se présente en 1758<sup>2</sup>. « La néologie est un art, le néologisme est un abus » dit le *Dictionnaire de l'Académie Française*<sup>3</sup>, en 1762, et cette opposition des deux termes – issue de l'ambivalence des notions – suivra l'évolution du français pendant des siècles. Le mot *néologie* signifie, à

<sup>1</sup> Quémada (B.), 1971, À propos de néologie, *La Banque des Mots*, n° 2, C.I.L.F. – P.U.F. Paris, 137–150.

<sup>2</sup> Dans le *Dictionnaire néologique à l'usage des beaux esprits de ce siècle* de l'abbé jésuite Guyot Desfontaines, publié en 1726. Pour la présente publication : Kessinger Publishing, Hardcover, 2009, 432. « Ce n'est pas pour Paris que je publie mon Livre, mais pour la Province, où les belles manières de parler, en usage dans la capitale, n'ont pas encore pénétré » (<http://www.u-cergy.fr/dictionnaires/auteurs/desfontaines.html>). L'abbé utilise des définitions, des commentaires, des explications et formule des jugements. Il critique et parfois ridiculise les auteurs qui utilisent ces mots à la mode. Ce dictionnaire « allait exercer tout au long de ce siècle une sorte de dictature réactionnaire qui eut le malheur de "réprimer tout élan du style" ... "contrarier toute audace" ... » Brunot (F.) et Bruneau (Ch.), *Histoire de la langue française 1880–1914*, cité par Tritter (J-L.), 1999, *Histoire de la langue française*, Paris, Ellipses, 163.

<sup>3</sup> Chez la Veuve de Bernard Brunet, Imprimeur de l'Académie Française, 4<sup>e</sup> éd. Tome second, Paris, 1762, 205.

l'époque, l'art de la création langagière à utiliser des mots nouveaux dans le sens philosophique du terme. *Néologisme*, cependant, a une connotation mondaine : « employer des mots nouveaux sans besoin ou sans goût »<sup>4</sup>. Nicolas Beauzée, membre de l'Académie et auteur de plusieurs articles dans l'*Encyclopédie* oppose les termes *néologisme* et *archaïsme* – à juste titre – et souligne l'importance d'éditer « tous les cinquante ans le dictionnaire *néologique* du demi siècle »<sup>5</sup>.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, le mot *néologisme* sera utilisé dans deux acceptions : d'abord emploi d'un mot nouveau et ensuite, emploi d'une nouvelle signification d'un mot. C'est dans le vocabulaire de la psychiatrie que le terme *néologisme* réapparaît en 1900. Le *Dictionnaire Larousse du XX<sup>e</sup> siècle* consacre un bref article aux termes *néologisme* et *néologie*, ce dernier étant enfin utilisé dans son sens linguistique, en 1931. Deux tendances contradictoires sont donc présentes dans l'histoire du lexique, celle de la continuité d'une part, et celle de l'évolution de l'autre : évolution continue et développement contre immobilité et conservatisme, en somme. Il faut attendre la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle pour que la terminologie s'installe en lexicologie, car c'est à partir des années 1960 que l'étude de la néologie fera partie intégrante des sciences du langage. Elle désigne alors la création – et aussi l'invention, l'innovation, la fécondité et l'imagination – de mots nouveaux qui enrichissent continûment une langue vivante, dans notre cas le français contemporain, tandis que le terme *néologisme* garde ses deux acceptions définies au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

Néanmoins c'est l'usage qui intègre le mot au lexique depuis toujours et jusqu'à nos jours, même si on sait que les nouvelles unités s'étendent inégalement dans la langue. N'oublions pas, non plus, que la néologie connaît une période très riche, à l'époque de la diffusion du livre imprimé, au XVI<sup>e</sup> siècle où de nombreux termes ont été créés, surtout des calques à partir du latin et du grec. Cet accroissement quantitatif massif des nouveaux lexiques, essentiellement dans les langues de spécialité (commerce, médecine, politique, psychologie, technique), est constaté dans l'utilisation des préfixes d'emprunts<sup>6</sup>, tels que : *archi-*, *extra-*, *hyper-*, *infra-*, *super-*, etc. Et encore, deux siècles plus tard, vers la fin du XVIII<sup>e</sup>, les transformations sociales de l'ère révolutionnaire mènent notamment à la réforme des systèmes de mesure et à la naissance des nomenclatures chimiques. Grâce à Lavoisier et ses collègues les mots *oxygène* et *hydrogène* voient le jour. Ainsi les substantifs *mètre*, *litre*, *gramme* seront-ils adoptés, de même que les préfixes *centi-*, *déca-*, *déci-*, *kilo-*, *hecto-*, *milli-*.

<sup>4</sup> Selon la définition du *Journal de la langue française*, en 1784, cité par Gaudin (F.) et Guespin (L.), 2000, *Initiation à la lexicologie française*, Bruxelles, Duculot, 233.

<sup>5</sup> *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et métiers*, Denis Diderot, Jean le Rond d'Alembert, 1781, Article « Néologie ».

<sup>6</sup> Dubois (J.) et Guilbert (L.), 1961, Formation du système préfixal intensif en français moderne et contemporain, *Le français moderne*, avril, 88–111.

De nos jours, avec le développement des sciences, la nécessité d'une néologie flexible et systématique s'est révélée nécessaire. Rappelons les mots d'Aurélien Sauvageot, prononcés à ce propos en 1978 :

Il faut le répéter une fois de plus, la situation actuelle du vocabulaire français est semblable à celle du XVI<sup>e</sup> siècle. Elle connaît la même pullulation de néologismes, la même anarchie, faite d'indigence d'une part, et d'autre part de pléthore. Dans certains secteurs, nous avons trop de mots, et il nous en manque trop dans d'autres. Il convient donc, comme il a été dit plusieurs fois, de procéder à la création systématique de vocables là où il nous font défaut et d'élaguer énergiquement les branches de notre lexique là où nous ne savons plus choisir le terme propre parce que le nombre des vocables qui se pressent dans notre esprit nous impose un tri parfois presque impossible à faire dans la pratique.<sup>7</sup>

Si nous regardons les grandes catégories du changement formel dans la langue française, telles la composition, la dérivation, l'emprunt, la troncation, le calque et la siglaison, la question se pose : faut-il emprunter (position des puristes et conservateurs) ou créer (auteurs, linguistes progressistes et novateurs, lexicographes) ? Dans cette série, je présente quelques cas de composition, parties d'un corpus que mes étudiants et moi-même avons recueillis, depuis 1999, du français écrit non littéraire : publicités, revues et périodiques, panneaux et enseignes. En ce qui concerne la catégorisation, j'adopte le système de Maria Florencia Sobre-Casas de Jorquera et d'Ana Maria Filippini<sup>8</sup> :

- substantif + (composant zéro de la préposition *de*) + substantif : *exposition photo, bébé-éprouvette, station service, prévention santé*
- substantif + (composant zéro de la conjonction *et*) + substantif : *photo vidéo, parc piscine*
- substantif + substantif en ordre inversé : *photo service, jeu concours, Paris visite, aquagym*
- substantif + substantif en rôle d'adjectif : *soldes monstres, bateau école, cinéroman, tour-opérateur*<sup>9</sup>

Pour l'utilisateur, le vocabulaire nouveau lié aux objets technologiques apparaît de façon soudaine, aussi rapidement que l'objet lui-même. Le grand public ignore les débats qui, peut-être, entourent le lancement d'un nouveau terme accompagnant un nouveau produit de même qu'il ignore les recherches pré-

<sup>7</sup> Sauvageot (A.), 1978, *Français d'hier ou français de demain ?* Paris, Nathan, 137.

<sup>8</sup> Sobre-Casas de Jorquera (M. F.) – Filippini (A. M.), 1996, Les mots de la rue, 1996, *Le français dans le monde* n°278, Fiche pratique / Lexique 1.

<sup>9</sup> Et aussi : *tour-operator, tour opérateur, tour opérateur*, avec la recommandation officielle du *Petit Robert de la langue française numérique*, édition 2011 : *voyagiste, organisateur de voyages*.

liminaires, les expérimentations en laboratoire ou les tests grandeur nature qui ont précédé la mise à disposition d'un nouvel objet.<sup>10</sup>

Ces constatations faites en 2000 par Anne-Marie Loffler-Laurian, à propos des langues de spécialité sont toujours valables, dans un contexte plus large, plus général également. Il suffit de mentionner quelques cas de figures de la langue informatique de tous les jours pour illustrer les usages créatifs, tels *un ver* informatique et *une puce* électronique (métaphores), *un ordi* (abréviation), *double-cliquer* (calque) et *scanner* (emprunt).

En France, les instances officielles exercent une régulation positive dans le domaine de l'innovation et de la création. Le *Haut Conseil pour la défense et l'expansion de la langue française*, le *Conseil supérieur de la langue française*, la *Délégation générale à la langue française et aux langues de France* et les *Commissions ministérielles de terminologie* mènent une politique linguistique stable et conséquente qui veille aux néologismes et aux listes terminologiques, et qui, sous la tutelle du Premier ministre, effectuent un travail remarquable et exemplaire sur le développement de la langue française depuis plusieurs décennies, notamment à partir des années 1950. À travers l'histoire des néologismes, on suit l'histoire d'une langue et de la société dans laquelle cette langue est utilisée : on pourrait appeler ces unités lexicales comme des « culturèmes »<sup>11</sup>, c'est-à-dire des mots à très forte charge culturelle. Les perceptions étaient variables (parfois les néologismes ont été identifiés aux barbarismes) durant les siècles, dues entre autres au caractère temporaire de ces créations, mais les jugements professionnels (dictionnaires, institutions, littérature, presse) et non professionnels qui suivent cette évolution témoignent l'importance (et l'ampleur) de ce travail.

En Hongrie<sup>12</sup>, dans les temps d'après 1989, nous constatons une vaste rénovation quantitative et qualitative du vocabulaire, due aux mutations sociopolitiques et économiques du pays. La naissance des néologismes dans des circonstances pareilles était une nécessité, et aussi une contrainte. Les changements lexicaux ont tout de suite répondu à la transformation de la société, l'agitation a remplacé le délassement, parce que le vocabulaire est la partie la plus souple d'une langue et par nature la plus modifiable également. Dans les périodes tranquilles de l'histoire, le lexique ne se modifie pas énormément, mais quand les événements se précipitent,

<sup>10</sup> Loffler-Laurian (A.-M.), 2000, Créativité lexicale dans les domaines aux traditions fortes : la minéralogie et la gemmologie, *La Banque des Mots*, n°60, 71.

<sup>11</sup> Blondel (A.) – Briet (G.) – Collès (L.) – Destercke (L.) – Sekhavat (A.), 1998, *Que voulez-vous dire ? Compétence culturelle et stratégies didactiques*, Bruxelles, Duculot, 4.

<sup>12</sup> La partie de l'étude concernant la langue hongroise est une nouvelle version corrigée et relue du texte intitulé « Changement de sens et nouvelles unités lexicales. Néologismes des années 1997–2007 », in Oszetzky (É.), 2009, *Francia-magyar kontrasztív nyelvészeti tanulmányok, Études contrastives français-hongrois*, Pécs, Université de Pécs, UFR d'Études Francophones, 228–234.

le vocabulaire suit immédiatement ce renouveau. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, c'était la troisième grande époque durant laquelle le lexique hongrois a vécu une rénovation considérable, rapide et fondamentale : a) après celle de la Première Guerre mondiale quand la Hongrie a été coupée de ses territoires historiques, b) après celle de la Deuxième Guerre mondiale, suivie d'une métamorphose profonde dans la société et dans la politique du pays, c) après celle des transitions de l'après 1989. Cette dernière étape est caractérisée par la réforme de la langue hongroise, une évolution rapide du vocabulaire qui a fait naître plusieurs maisons d'édition ayant comme conséquence la sortie d'une multitude d'ouvrages traitant la question de la langue. Évolution et révolution en même temps : le purisme des linguistes et une culture langagière pour l'homme de la rue. De notre point de vue, ce qu'il est intéressant de voir, c'est la forme et la nature des nouvelles unités lexicales qui sont nées durant cette étape, tout en sachant que dans la majorité des cas, ces unités ne sont significatives que dans leur contexte. Parmi les néologismes, en hongrois, nous distinguons traditionnellement les cas suivants :

- Mots nouveaux par changement de sens : *csomag* (törvények, rendeletek összessége) 'paquet'
- Emprunts : *projekt* 'projet'
- Néologismes de notion : *képiúság* 'télétexte', *betűreklám* 'texte publicitaire', *csúcstalálkozó* 'sommet'
- Néologismes de sens : *éjjel-nappali bolt* 'magasin ouvert 7 jours sur 7, 24h sur 24'
- Néologismes morphologiques : *bemikrofonozzák* 'équipé d'une microphone', *éhségstrájkol* 'faire la grève de la faim', *távirányítani* 'télécommander'

Nous constatons donc que ces nouveaux mots voient le jour à partir d'un dérivé et ce mot dérivé peut servir, à son tour, de base pour de nouvelles formations. Les linguistes déconseillent plusieurs exemples de ce groupe, mais la langue courante les utilise souvent et la majorité des locuteurs ne les sent pas étranges, au contraire, se réjouit par la densité du sens et la brièveté de la forme : *\*sétarepül* 'faire un tour en avion', *\*érdekegyeztet* 'négocier les intérêts', *\*vendégredez(ő)* 'metteur en scène qui prête son concours à un autre troupe', *\*távkapcsol* 'zapper', *\*szövegszerkeszt* 'utiliser le traitement de texte', *\*éltartósít* 'faire le pli du pantalon', *\*nagyakarít* 'faire le grand ménage', et enfin *\*szakdolgozik* 'préparer son mémoire de maîtrise'. En hongrois correct, il faudrait mettre : *szakdolgozatot ír* 'écrire son mémoire de maîtrise', mais le verbe *szakdolgozik* s'est définitivement installé dans le hongrois.

De nos jours les linguistes hongrois<sup>13</sup> ont tendance à répartir les néologismes selon les circonstances de leur naissance :

<sup>13</sup> Minya (K.), 2003, *Mai magyar nyelvújítás [Rénovation de la langue hongroise de nos jours]*, Budapest, Tinta Könyvkiadó, 14.



### Néologismes nés par nécessité ou pour un effet de style

- pour désigner un objet nouveau : *fekvőrendőr* ‘gendarme couché / ralentisseur / dos d’âne (fam.) / casse-vitesse’, *italautómata* ‘distributeur de boisson’, *mozgásérzékelő* ‘détecteur de mouvement’, *napfénytető* ‘panneaux solaires / maison solaire’
- pour désigner un nouvel établissement, un nouvel institut ou une association : *élményfürdő* ‘jeux aquatiques / aquaculture / aquaboulevard’, *közalapítvány* ‘fondation publique’, *magánnyugdíjpénztár* ‘caisse de retraite’, *világbank* ‘banque mondiale’<sup>14</sup>
- pour désigner une nouvelle méthode ou un nouveau processus : *epekőzúzás* ‘méthode pour pulvériser les calculs biliaires’, *génmanipuláció* ‘manipulation génétique’, *hangpostafiók* ‘boîte vocale / messagerie vocale’<sup>15</sup>
- pour désigner un nouveau métier : *bérania* ‘mère porteuse’, *fejvadász* ‘chasseur de tête’, *génsebész* ‘chirurgien génétique’, *metrórendőr* <‘policier du rail’><sup>16</sup>
- pour désigner un nouveau sport : *csörgőlabda* ‘ballon sonore’, *hódeszka* ‘surf des neiges / monoski’, *vízihoki* ‘hockey subaquatique’
- pour désigner un nouvel hobby (original réservé aux riches) : *úrturista* ‘touriste spatial’

### Différents types de formation

- Composition : *adatbázis-hordozó* ‘support de sauvegarde’, *termálturizmus* ‘tourisme d’eau chaude / tourisme thermal’, *szervkereskedelem* ‘trafic d’organes’, *bőrbarát* ‘bénéfique pour la peau’<sup>17</sup>
- Dérivation : *hip-hop zenész* ‘musicien de la génération hip-hop’, *átláthatóság* ‘opacité’, *elhíresült* ‘devenu célèbre’
- Troncation : *bio* ‘bio- (biogénétique, bioinformatique, bio terroriste)’, *multi* ‘firmes multinationales’, *klíma* ‘climatisation’
- Acronymes et sigles : *áfa* ‘T.V.A.’, *CD* ‘CD ou cédé’, *kisker* ‘commerce de détail’
- Aphérèse : *kábszer* ‘stup’
- Apocope : *infó* ‘info(rmation)’, *demó* ‘dém(ons)tration)’

<sup>14</sup> Plusieurs cas de figures sont des notions inexistantes en France dont *garázsbolt* [‘magasin installé dans un garage’].

<sup>15</sup> Plusieurs exemples de cette série ne figurent pas encore dans les dictionnaires bilingues, tels que : *indításblokkolás*, *járműeredetiség-vizsgálat*, *levélreklám*, *pilótajáték*, etc.

<sup>16</sup> Plusieurs exemples de cette série ne figurent pas encore dans les dictionnaires bilingues, tels que : *akupunktőr*, *alkotmánybíró*, *bérekoldus*, *számítógépbetyár*, *termékmenedzser*, *természetgyógyász*, *vírusíró*, *vírusirtó*, etc.

<sup>17</sup> Certains exemples ont une connotation culturelle ou historique marquée, tels que : *taxis-blokád* [‘blocus des taxis’], notion liée aux événements du 25 octobre 1990 en Hongrie.

- Mots-valises : *videofon* (video + telefon) ‘vidéophone / visiophone’, *televifere* (televízió + terefere) ‘téléreportage’, *libresszó* (libri + eszpresszó) ‘bar-librairie’<sup>18</sup>

En principe, l’orthographe hongroise est phonétique et n’est valable que pour les mots installés définitivement dans la langue hongroise. Ces dernières décennies, une nouvelle habitude – devenue désormais règle – s’est installée : au lieu de garder l’écriture originale (comme on l’a fait avant) de tel ou tel mot étranger, on adopte de plus en plus, tout de suite, l’orthographe hongroise. On a ainsi *sagren* (de *chagrin*), *konféranszié* (de *conférencier*), *kongré* (de *congrès*), *minyon* (de *mi-gnon*), *kroásszan* (de *croissant*), pour ne citer, par curiosité, que quelques mots français empruntés par la langue hongroise. L’avantage de cette évolution est double : la prononciation des mots étrangers sera plus proche de la réalité et l’écriture ne soulèvera pas de difficultés.

Avant de terminer mon propos, je cite des exemples qui surgissent de toutes parts dans les rues hongroises, notamment les mots composés avec les lexèmes *clinique* et *docteur*, comme deuxième élément du mot composé, synonymes de *guérir* et de *réparer*, tels : *hajklinika* ‘coiffeur / \*clinique des cheveux’, *gumiklinika* ‘réparation des pneus’, *jármű klinika* ‘garage / atelier de réparation’, *szoftver klinika* ‘\*clinique de logiciel’, *ablakdokter* ‘réparation de fenêtres’, *autódokter* ‘mécanicien’, *otthon doktor* ‘\*docteur de foyer / toutes sortes de réparations dans la maison’, *csatornadokter* ‘nettoyeur des égouts », *mobildokter* ‘service après vente pour téléphones portables’. Ce qu’on constate ici, c’est l’ajout d’un sens à un mot qui existe déjà, des jeux sur les analogies et des glissements de sens, des mots qui changent de sens et des mots à la mode, une pandémie et aussi l’un des effets de la mondialisation. Ce sont des créations récentes pour remplacer les préfixes superlatifs *archi-*, *extra-*, *super-*, *sur-*, *ultra-*<sup>19</sup>, et la mise en valeur des titres prestigieux et des compétences de l’érudition.

En guise de conclusion citons quelques exemples du lexique français des domaines très dynamiques tels que *la zone euro* et *l’informatique*. Nous trouvons 21 entrées avec *euro-* comme premier élément de la composition dans le *Petit Robert numérique 2011* et 15 entrées dans *Les mots de la fin du siècle*<sup>20</sup> dont trois font partie du *Petit Robert* cité plus haut, les 12 qui restent ne figurent pas encore dans la nomenclature des dictionnaires : *eurobaromètre*, *eurobombe*, *eurobureaucratie*, *Eurocorps*, *euro-enthousiasme*, *eurogrève*, *euro-optimisme*, *Europoubelles*, *euro-pudding*, *eurosocialisme*, *eurosondage*, *Eurosuisse*. Nous trouvons 12 entrées avec *cyber-* comme premier élément de la composition dans le *Petit Robert numérique*

<sup>18</sup> Voir aussi : Minya, *op. cit.*

<sup>19</sup> Voir à ce sujet : Sulyok (H.), 2010, A "dokter" lexémához tapadó újabb jelentések – avagy tudósok a cégben, *Modern Nyelvoktatás*, XVI. évf. 2–3, 76.

<sup>20</sup> Brunet, (S.), 1996, *Les mots de la fin du siècle*, Paris, Éd. Belin, (Coll. Le français retrouvé 29), 251.

2011 et 42 entrées dans *Les mots de la cyberculture*<sup>21</sup> dont huit font partie du *Petit Robert* cité plus haut, les 34 qui restent ne sont pas encore admis à la nomenclature des dictionnaires. En voici quelques-uns : *cyberanimateur*, *cyberbanque*, *cyberchambre*, *cybercommunauté*, *cyberéconomie*, *cyber-étudiant*, *cyberhôtel*, *cyberopéra*, *cyber-partie*, *cyberpolice*, *cybersociété*. Nous avons essayé de présenter quelques pensées rapides de deux langues vivantes et dynamiques qui s'enrichissent sans cesse des expériences langagières quotidiennes.

---

<sup>21</sup> Otman, (G.), 1998, *Les mots de la cyberculture*, Paris, Éd. Belin, (Coll. Le français retrouvé 31), 462.

## Faut-il enseigner la traduction littéraire ?

ILONA KOVÁCS

maître de conférences

Université de Szeged, Faculté des Lettres, Département de langue et littérature françaises  
kovacsilona625@gmail.com

Question rhétorique ? Évidemment non, mais la réponse obligatoirement positive engendre immédiatement une série de véritables questions nouvelles, à savoir comment, par quelles méthodes et pour quel public cela est possible.

Je ne prétends évidemment pas détenir la clé qui ouvre toutes les portes, mais je peux rendre compte de mes expériences acquises lors de treize ans d'enseignement universitaire dans le cadre de l'*Atelier de Traduction* (CIEF-ELTE). Cette tentative interuniversitaire a été menée avec les étudiants francophones de la Faculté des Lettres de l'Université de Budapest (et théoriquement avec ceux des autres universités de Hongrie), ainsi qu'avec tous les intéressés du monde francophone de la traduction en Hongrie.



L'*Atelier de Traduction* (par la suite AT) a été fondé en 1993 par deux institutions : ELTE (plus précisément le CIEF et plus tard, le Département d'Études Françaises qui a reconnu les semestres pour les étudiants ayant rempli des conditions bien définies pour l'obtention des notes) et le Service Culturel de l'Ambassade de France. Ces deux établissements ont cofinancé le CIEF avec des activités diverses comme des colloques, des rencontres, des cours de recyclage et l'AT. Les personnes fondatrices des deux côtés étaient M<sup>mes</sup> Françoise Allaire, conseiller culturel de l'époque à Budapest et Judit Karafiáth qui avait dirigé le CIEF jusqu'en 2007. Ce sont les *lecteurs* du Département d'Études Françaises d'ELTE qui ont assuré de tout temps la fonction de directeur adjoint du CIEF (notamment Nathalie Arnaud, Elisabeth Chalier, Patrick Quillier, Yann Foucault et Thierry Fouilleul), tout en participant aux séances de l'AT.

C'était un établissement ouvert vers les autres universités, conformément au profil du CIEF et au monde, ce qui veut dire que les étudiants pouvaient fréquenter régulièrement les cours tout aussi bien que tout intéressé qui pratiquait la traduction littéraire dans le domaine francophone et dans les deux sens. Malheureusement, les étudiants de province étaient défavorisés à cause des frais de voyage et de séjour qu'on ne pouvait pas rembourser, mais la possibilité était offerte en tout cas...

C'était un établissement ouvert vers les autres universités, conformément au profil du CIEF et au monde, ce qui veut dire que les étudiants pouvaient fréquenter régulièrement les cours tout aussi bien que tout intéressé qui pratiquait la traduction littéraire dans le domaine francophone et dans les deux sens. Malheureusement, les étudiants de province étaient défavorisés à cause des frais de voyage et de séjour qu'on ne pouvait pas rembourser, mais la possibilité était offerte en tout cas...

Au début, on faisait alterner les conférences et les interviews avec les grands traducteurs vivants qui étaient invités pour venir parler du métier et pour discuter des problèmes concrets de traduction. György Somlyó, László Antal, András Vaj-

da, Judit Pór, Róbert Bognár, Péter Ádám, Zoltán Vargyas, Júlia Jancsó et d'autres se sont succédé les vendredi après-midi (plus tard les lundi) pour animer et modérer les discussions suivies de séances de traduction sérieuse, plus scolaire. Les invités apprenaient eux aussi en enseignant. Somlyó György aurait donné, par exemple, une traduction littérale de *répondant* dans un texte sur lequel il travaillait au moment de son cours, puisqu'il ne connaissait pas le sens de *garant*, *se porter garant pour qn*. Heureusement, le même texte (avec quelques passages à traduire) était présenté aux membres de l'AT et une étudiante connaissait bien la signification particulière du mot qui convenait dans la traduction et que Somlyó avait corrigée sur place en remerciant la jeune fille.

Pour les travaux pratiques, nous avons choisi des extraits selon des points de vue différents : illustrer les problèmes spécifiques de la traduction de la poésie, du théâtre et de la prose, toutes présentant des problématiques très complexes, mais pas tout à fait identiques. Dans le choix des auteurs, d'autres orientations se faisaient également valoir : combler des lacunes séculaires et contemporaines dans la réception d'auteurs francophones en attirant l'attention de ce public déjà très spécialisé ou destiné à prendre la relève dans l'élaboration des versions hongroises ou françaises des œuvres intéressantes pour les deux côtés. On essayait d'attirer également l'attention sur les grandes lacunes dans la réception hongroise : le manque du Rabelais ou du Proust hongrois complets, du théâtre de Marivaux, des textes de Sade ou Crébillon fils, etc. Pour ce dernier, un problème de transposition se posait déjà par son nom ! On ne peut pas désigner un auteur inconnu chez nous par son père, tout aussi inconnu ici. Donc, Crébillon père et fils, cela ne marche pas en Hongrie comme Dumas père et fils. Il faut impérativement remplacer le *fils* par son prénom et mettre Claude de Crébillon dans l'espoir que le lancement de la famille Crébillon chez nous se fera par le fils cette fois-ci. C'est ce que j'avais essayé de réaliser sur la couverture du *Sopha* en introduisant l'auteur comme Claude Jolyot de Crébillon: *Egy pamlag emlékiratai* (Szeged, Lazi, 2004.)

L'AT offrait une belle possibilité également pour faire connaître des auteurs contemporains jamais traduits en hongrois. La liste est presque aussi longue dans les deux sens, vers le passé et le présent, à commencer par L'OULIPO, à continuer par Louis-René des Forêts, ou Henri Calet, Pierre Michon, Marie Ndiaye et j'en passe.

Pourtant, s'agissant d'enseignement, on ne pouvait pas négliger les fondements théoriques de l'activité traductrice non plus, donc dès le début, les travaux pratiques commençaient par des comptes rendus de grands ouvrages de base comme les livres de Mounin, de Ladmiral, de Steiner, de Meschonnic, etc. Devant l'impossibilité de traiter tous les ouvrages importants, Albert Sándor, éminent linguiste, traducteur et traductologue de l'Université de Szeged, spécialiste de la philosophie et de la linguistique de la traduction a établi une liste de base dont nous avons recommandé les ouvrages principaux aux membres de l'AT. Le CIEF a commandé en plus pour sa bibliothèque spéciale les ouvrages magistraux en plu-

sieurs exemplaires pour qu'ils soient directement disponibles pour les gens qui s'intéressent à la traductologie.

Il faut toutefois reconnaître que l'ouverture et la disparité du public a rendu difficile, voire impossible, la continuité dans la réflexion théorique. Certains membres suivaient pendant plusieurs semestres les discussions, d'autres sont venus occasionnellement, et cela vaut pour les étudiants aussi dont certains sont restés fidèles à tel point que plusieurs ont rédigé leur mémoire de maîtrise sur des sujets de traduction. En même temps, traiter les problèmes à plusieurs niveaux, successivement et/ou parallèlement pour des débutants, des faux-débutants et des experts, était pratiquement impossible. Ainsi la perspective théorique comme exigence et pratique est restée un but, mais qui ne s'est jamais suffisamment réalisé, je dois l'avouer. Malgré toute difficulté, je peux citer quelques exemples de succès indubitable pour montrer l'efficacité des cours théoriques et des exercices pratiques. Plusieurs livres ont été publiés suite aux séminaires extrascolaires de l'AT: les *Nouvelles Orientales* de M. Yourcenar (*Keleti történetek*, Budapest, AKG, 2001, avec Zoltán Vargyas comme co-rédacteur) et *Les athlètes dans leurs têtes* de Paul Fournel (*Játék a sportolók fejével*, Budapest, Aeternitas, 2008.)

Les deux textes ont été choisis en fonction d'une absence importante dans la réception des auteurs et le premier est devenu un volume bilingue, résultat d'un travail commun de plusieurs années avec une dizaine de jeunes traducteurs dont les noms sont énumérés dans mon article (hongrois) sur internet: *Rekviem egy fordítói műhelyért* (<http://www.terasz.hu/terasz.php?id=irodalom>) écrit à propos de la disparition de l'AT. Zoltán Vargyas a beaucoup fait pour les succès de l'entreprise travaillant à cette époque aux éditions AKG et faisant des cours en alternance avec moi. L'autre volume représente une certaine évolution par rapport à cette première publication, puisque le fait d'avoir été édité est dû entièrement au zèle des jeunes membres de l'AT. Ce sont eux (plus précisément elles) qui ont trouvé des financements par les concours Kosztolányi et un éditeur hongrois francophone (Aeternitas et Csabai Tamás) qui a cessé ses activités éditoriales depuis, hélas. En fait, quelques jeunes traductrices en herbe dont les noms se trouvent dans le volume ont été les forces motrices de l'entreprise après s'être passionnées pour les textes de Paul Fournel dont aucun texte n'existait alors en hongrois. Ce sont elles qui ont choisi finalement ce recueil, trouvé des relecteurs versés dans les sports, travaillé en équipe, et organisé une présentation très réussie à Alexandra Könyvruház avec un journaliste sportif.

Enseigner la traduction spécialisée, c'est une obligation reconnue dans tous les domaines dans l'Union européenne, mais enseigner la traduction tout court et la traduction littéraire paraît moins évidente. Pourtant, ce serait un savoir bien convertible. Mes expériences déjà vieilles de plusieurs dizaines d'années montrent que c'est tout aussi nécessaire et que c'est une bonne initiation en plus. Les aptitudes acquises dans la traduction des textes littéraires complexes, tout aussi bien que la familiarisation avec les principes de base de toute activité traductrice élargissent les

horizons et facilitent la conversion de tout texte spécial d'une langue à l'autre. Il est vrai qu'on aurait besoin de manuels de traduction avec une initiation aux problèmes théoriques de la traduction francophone et de chapitres pratiques consacrés aux dilemmes courants et aux méthodes recommandées pour éviter les fautes grossières. Des auteurs se proposent (à ma connaissance Péter Ádám et Zoltán Vargyas seraient également désireux de rédiger un manuel de cette sorte) mais il faudrait des subventions pour trouver un éditeur... Ce même problème surgit chaque fois quand on a affaire à des activités importantes dans la longue durée, mais qui ne rapportent pas de l'argent à court terme, directement. Dommage, parce que je suis persuadée que l'AT manque dans le paysage de la traduction et de la traductologie également, et que le niveau des traductions publiées serait meilleur (actuellement il est très inégal).

L'AT est terminé, mais cela vaudrait la peine de le ressusciter ou de trouver de nouvelles ressources (intellectuelles et financières également) pour élaborer les méthodes et les cadres d'un enseignement indispensable et amusant à la fois. Apprendre à traduire la littérature dans un cadre parascolaire, en méditant sur les contrastes et la diversité des langues, et non pas uniquement du point de vue de la pratique, est une occupation intéressante et enrichissante.

## Flux de conscience débridé et syntaxe cartésienne À propos de la traduction française du *Roi blanc* de György Dragomán

TIVADAR PALÁGYI

maître de conférences

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
palagy.tivadar@btk.elte.hu

Traduit à ce jour en 28 langues, le *Roi blanc*, paru en hongrois en 2005 est le deuxième roman de György Dragomán, jeune auteur hongrois d'origine transylvaine qui s'inspire en partie de son enfance passée à Marosvásárhely pour nous plonger dans une société terrifiante, dominée par la violence et la peur. Le monologue d'un jeune garçon de 12 ans dont le père est déporté dans un camp



de travail révèle les joies et les peurs des enfants du quartier avec bon nombre d'épisodes qui dépassent le cadre réaliste et sombre pour prendre une allure proprement mythique et fabuleuse. Dans cette communication nous présenterons quelques points d'une recherche que nous avons effectuée sur le texte hongrois et ses traductions française et roumaine pour nous interroger non seulement sur la traductibilité d'un texte hongrois à la syntaxe particulièrement libre, mais aussi sur les possibilités d'une translation culturelle des réalités décrites dans ce roman. Pour commencer nous citons la traductrice, Joëlle Dufeuilly, qui a eu la gentillesse de répondre à nos questions portant sur l'aspect syntaxique de cette traduction :

La problématique du style direct/indirect dans la narration était effectivement le défi majeur à relever dans ce texte. En français, la règle est : *Il a dit qu'il devait...*, et *Il m'a demandé de faire...* J'ai trouvé qu'appliquer la règle systématiquement nuisait au texte. D'une part cela faisait trop "Petit Nicolas", d'autre part cela rendait la narration moins vivante, et assez lassante. J'ai donc décidé de varier les solutions, de déroger (mais non systématiquement) à la règle, et d'ériger d'autres règles : par exemple : *Il a dit, sans se retourner, Dzsata, suis-moi !* (sans les deux points), ou bien : *Alors j'ai dit, d'une toute petite voix, d'accord, j'allais le faire*, ou bien encore : *Il pouvait même la frapper, allez-y, frappez-moi, frappez-moi donc, tout en...*, et d'autres exemples encore. Mon objectif était de restituer au maximum l'aspect vivant du récit, et d'éviter l'accumulation de *que*. Ce défi était finalement très intéressant, car il m'a obligée à être créative.

On peut dire avec le recul, à plus d'un an de la publication en français du *Roi blanc* et au vu des critiques parues dans la presse francophone, que la traductrice a réussi son pari : son texte est fluide, se laisse lire agréablement, tout en conservant



une partie de cette étrangeté de l'original, étrangeté due au discours haletant du jeune garçon, avec des phrases à n'en pas finir. Dans la logique du récit, ce texte pourrait être le produit d'un interrogatoire subi par le héros. Qu'il s'agisse de la police secrète ou simplement d'un professeur ou d'un autre adulte à qui l'enfant dicte son texte, son récit est fidèlement transcrit, sans la moindre coupe ou transformation. Non seulement les régionalismes transylvains mais aussi un certain nombre de traits linguistiques propres à l'usage oral vont dans ce sens. La syntaxe aux caractéristiques fortement orales du texte, avec un va-et-vient incessant entre le style direct et le style indirect a donc logiquement constitué une difficulté pour les traducteurs de Dragomán. Les quelques exemples qui suivront maintenant visent à illustrer ces difficultés et les solutions proposées par les deux traductrices, française et roumaine. Nous avons utilisé pour notre étude les sources suivantes :

- Dragomán György: *A fehér király*, Budapest, Magvető, 2005 (M)
- Dragomán, György: *Le roi blanc*, Paris, Gallimard, 2009, traduit par Joëlle Dufeuilly (F)
- Dragomán, György: *Regele alb*, Iași, Polirom, 2008, traduit par Ildikó Gábos-Foarță (R)

### 1.

M9 : ...és mondta, hogy vigyázzak anyára, legyek jó fiú, mert most én leszek a férfi a házban, úgyhogy becsüljem meg magam, és én meg mondtam, hogy jól van, jó leszek, és ő meg magára vigyázzon, és a kollégája akkor rám nézett, és azt mondta, hogy ne aggódj, öcskös, majd mi vigyázunk a doktor úrra.

F11 : ...il m'a dit de veiller sur maman, d'être un grand garçon, car maintenant c'est moi qui serais l'homme de la maison, je devais être à la hauteur, et moi je lui ai dit, d'accord, je serai sage, et prends soin de toi papa, et son collègue m'a regardé et m'a dit ne t'en fais pas, mon grand, ils prendraient bien soin du professeur.

Cette phrase illustre bien les possibilités qui s'offrent au traducteur français quand il s'agit de rendre une phrase surchargée, avec des prises de parole multiples. D'abord il y a une construction selon les règles avec *dire plus infinitif*, ensuite l'adverbe de temps *maintenant* constitue une rupture dans la mesure où le discours rapporté caractérisé normalement par des adverbes d'éloignement (le récit selon Benveniste) est contaminé par l'adverbe de proximité. Bref retour cependant au discours rapporté avec le futur dans le passé *serais*, suivi de l'imparfait *devais* qui, lui, relève déjà du style indirect libre. Dans la phrase suivante le discours direct avec la première personne s'introduit et se maintient même dans l'expression *prends bien soin de toi papa*, alors que dans l'original c'est la troisième personne du discours indirect (*ő meg magára vigyázzon*). La proposition suivante reste fidèle à l'original avec le discours direct qui en hongrois est introduit par *que*, alors qu'en français la traductrice a préféré éviter la multiplication des *que* et même des deux points. La dernière partie de l'extrait marque néanmoins un retour au style indirect

libre (*ils prendraient bien soin du professeur*), alors qu'en hongrois c'est encore le discours direct introduit par *que*.

R9 : ...și mi-a spus să am grijă de mama, să fiu băiat cuminte, că eu rămân bărbatul, stîlpul casei, și să-mi dau silința, iar eu am zis că bine, o să fiu cuminte, dar să-și poarte și el de grijă, atunci colegul lui s-a uitat la mine, nu-ți fie teamă, băiete, a spus, o să avem noi grijă de domnu' doctor.

La traduction roumaine reste très près de l'original avec les deux subjonctifs du début (parallèles aux impératifs du hongrois), les subordonnées sans la concordance des temps et le discours direct contaminé avec la conjonction *că*. Là où la traductrice française a dû faire preuve d'ingéniosité et de créativité, sa collègue roumaine a pu suivre de très près l'original pour arriver à un résultat tout aussi satisfaisant.

## 2.

M49 : A sántiären dolgozom, monda, máma vasárnap van, és az hétszentség, hogy én ma nem veszek ásót a kezembe.

F49 : ...en disant qu'il n'allait plus à l'école, mais qu'il travaillait dans le bâtiment, et qu'aujourd'hui c'était dimanche, le jour du Seigneur, et qu'il était hors de question de prendre une pioche.

R52 : ...eu nu merg la școală, eu lucrez pe șantier, a spus, azi e duminică și pe toți sfinții că azi nu pun mîna pe lopată.

Le gallicisme *sántiér* ('chantier'), d'origine roumaine en hongrois transylvain, est retraduit en roumain par *șantier*, mais en français le terme plus courant de *bâtiment* est employé. Le style direct de l'original est maintenu en roumain, par contre en français il y a une solution hybride avec le discours indirect mais avec un adverbe de temps de proximité *aujourd'hui*, au lieu de *ce jour-là*. La traductrice est à la limite de l'incorrection, mais le monologue spontané du garçon de 12 ans n'en devient que plus authentique. (Cela dit, certaines expressions passent difficilement en français, ainsi *hétszentség* est facilement traduit en roumain, alors qu'en français il y a ici une traduction tout au plus approximative.)

M22 : A lázmérő trükköt pedig már nem mertük megcsinálni, engem anya a múltkor rajtakapott, hogy odadugom a lázmérő végét a kaloriferhez, Szabi meg két hete, a matekdolgozat előtt még rosszabbul járt, mert a kislámpa villanykörtejéhez tartotta, és a higany egy perc alatt úgy felforrósodott, hogy kirobbant a lázmérő végéből, úgyhogy Szabit a nadrágszíj csatos felével verte el az apja, szóval ez szóba se jöhetett, de valamit akkor is muszáj volt kitalálni.

F22 : On avait éliminé d'office le truc du thermomètre, car, la dernière fois, ma mère m'avait surpris avec le bout du thermomètre contre le radiateur, quant à Szabi, deux semaines plus tôt, juste avant l'interro de maths, ça s'était encore plus mal passé pour lui, il l'avait maintenu contre l'ampoule de la lampe de chevet et le mercure avait grimpé si vite que le bout du thermomètre

avait explosé, et son père l'avait battu à coups de ceinturon, bref, le thermomètre c'était exclu, mais bon, il fallait bien qu'on trouve quelque chose.

R22 : Trucul cu termometrul n-am mai îndrăznit să-l facem, ultima oară pe mine m-a prins mama punînd termometrul pe calorifer, iar acum două săptămîni, înainte de teza la mate, Szabi a pățit-o și mai rău, l-a lipit de becul veiozei și, cît ai clipi, mercurul s-a înfierbîntat atît de mult, încît termometrul a explodat, așa că Szabi a încasat-o de la taică-su, cu cureaua de la pantaloni, partea cu cataramă, deci faza asta nu mai intra la socoteală, însă ceva-ceva tot era musai să născocim.

On observe en français la concordance des temps qui demande ici le plus-que-parfait exprimant l'antériorité par rapport à l'action racontée, en roumain cette concordance est moins stricte et n'est même pas respectée ici, on emploie donc le passé composé. Il est intéressant de noter qu'à l'instar de *chantier*, le gallicisme *calorifer* de la langue roumaine a pénétré dans le hongrois régional de Transylvanie et est donc utilisé ici dans l'original et retranscrit en roumain, alors que dans la langue mère de l'expression, à savoir en français, ce mot est vieilli et est donc traduit par *radiateur*. On remarque d'ailleurs aussi le gallicisme *veioza* ('veilleuse') en roumain, dont le correspondant ici est *lampe de chevet*. Ce va-et-vient lexical est encore renforcé par le magyarisme (d'origine allemande) *musai* dans la version roumaine. Mais au-delà des différences lexicales ou syntaxiques, on peut aussi se hasarder à des interprétations plus ambitieuses ici. En effet, (à l'instar de ce qui se passe dans presque toutes les traductions) certains détails ont dû être sacrifiés : nous pensons que la phrase *Szabit a nadrágszj csatos felével verte el az apja* suggère – de par l'ordre des mots où le rhème, l'élément nouveau et portant l'information principale, est le bout de la ceinture qui porte la boucle – que ce n'est pas le fait d'avoir été battu par son père (chose sans doute habituelle vu que c'est le thème de la phrase) qui effraie Szabi, mais le châtiment corporel particulièrement sévère qui consiste à subir des coups de ceinturon assénés par le bout métallique de la ceinture. Il s'agit ici d'un fait linguistique difficile à déceler (la question délicate de l'ordre des mots en hongrois avec le déplacement subtil des éléments accentués, donc du thème et du rhème), mais en même temps, d'un fait culturel, de l'habitude et de la « normalité » des châtiments corporels, ce qui a semblé échapper à la traductrice.

Toujours dans le registre des relations parents – enfants, le garçon de 15 ans Prodan dont on a appris tout à l'heure qu'il n'allait plus à l'école, a été envoyé par son père sur un chantier :

M44 : Az apja egy építkezésre adta dolgozni.

F44 : Son père l'avait envoyé travailler comme apprenti maçon.

R46 : Îl trimisese taică-su la munca pe un șantier.

La traduction française atténue la rudesse de l'original où le père n'envisage pas de faire apprendre à son fils un métier, mais plutôt de lui faire gagner de l'argent le plus vite possible.

### 3.

Comme dans l'exemple précédent, certaines expressions sont plus transparentes pour le lecteur roumain que pour le lecteur français ou même hongrois :

M24 : A csorgónál alig volt valaki, csak négyen álltak korsókkal vízért.

F24 : Près de la source il n'y avait pas grand monde, juste quatre personnes qui venaient chercher de l'eau avec des cruches.

R24 : La cişmea erau puţini, doar patru inşi stăteau la coadă la apă, pînă să-şi umple bidoanele.

Le mot hongrois *korsó* est traduit en roumain très justement par le gallicisme *bidon*, tandis que le mot français *cruche* dans la version française a la même connotation paysanne ou archaïque que *korsó* pour le lecteur hongrois de Hongrie.

### 4.

Toujours à propos des objets, souvent minutieusement décrits dans le roman afin de reconstituer l'univers de l'enfant, nous trouvons un certain nombre d'objets précieux ou mythiques pour l'enfant-narrateur, expressions concrètes difficiles à traduire dans les langues latines analytiques :

M40 : igazi válogatott kapuskesztyű

40F : un véritable gant de gardien de but

43R : mănuşi adevărate de portar finalist

42M : az igazi bőr kapuskesztyűkre néztem

42F : j'ai regardé le gant en cuir véritable

44R : m-am uitat la mănuşile de piele veritabilă

M181 : igazi fordított gumis vietnámi pigpongütőm

F173 : ma véritable raquette de ping-pong vietnamienne, avec le revers en caoutchouc

R193 : paleta viatnameză de ping-pong din cauciuc

M181 : a gombfocis dobozomat, benne az igazi hálós kapukkal

F173 : ma boîte de foot miniature, avec, à l'intérieur, le véritable but en filet

R193 : porţile pe care le confecţionasem din sîrma de cupru şi bucăţi de cio-rapi de nailon

Le mot *igazi* est un adjectif clé récurrent dans la description des objets précieux possédés par le garçon : tout porte à croire qu'il y a des jouets en matériaux précieux, vrais, et d'autres en simili qui sont de moindre valeur, comme il y avait les « vrais jeans » et les « faux jeans » à l'époque. Dans les traductions il y a une hésitation quant à la signification précise de *igazi*, car ce mot porte tantôt sur

l'ensemble du groupe nominal, tantôt sur l'un de ses éléments, et on peut dire dans l'ensemble que ces syntagmes nominaux à multiples éléments défient les possibilités syntaxiques des langues latines, qu'il s'agisse du français ou du roumain. Ainsi, les buts ne sont pas en filet, mais ont un vrai filet confectionné à partir des restes d'un collant de nylon, les gants de gardien ne sont pas en cuir véritable mais sont de vrais gants de cuir de gardien de but de l'équipe nationale, la raquette de ping-pong n'a pas un revers en caoutchouc mais a un revêtement de caoutchouc à surface lisse, tous ces objets s'opposant à d'autres jouets ou accessoires semblables, mais moins « authentiques ».

On pourrait multiplier les exemples, mais ce qui a été présenté jusqu'ici peut déjà suggérer une conclusion provisoire : en rendant le texte moins abrupt et plus ordonné, la traduction française, sous la contrainte des règles de la syntaxe française, du style indirect et de la concordance des temps, enlève une partie de la fraîcheur et de la spontanéité de l'original. Mais le dégrossissement s'opère non seulement au niveau de la forme – flux de conscience spontané et débridé de l'original face à la syntaxe à moitié cartésienne de la version française – mais aussi au niveau du contenu où la sauvagerie inhérente au texte hongrois est sans doute inconsciemment mitigée par Joëlle Dufeuilly. La traduction roumaine, quant à elle, est dans une position beaucoup plus confortable. Pour ce qui est de la sauvagerie inhérente, tout se transpose sans peine en roumain : le contexte est connu, les allusions sont parfois même mieux connues du lecteur roumain que du lecteur hongrois non-transylvain. Quant à la syntaxe spontanée, la langue roumaine n'est pas contrainte à la concordance des temps (sauf l'emploi épisodique du plus-que-parfait), et peut donc passer librement du discours direct à l'indirect, en suivant de très près l'original. Nous pouvons dire par conséquent qu'au prix d'un effort moindre, on est arrivé à un résultat plus proche de l'original. Cependant, cela ne préjuge pas de l'impact de la traduction française : l'étrangeté du texte, même sous cette forme mitigée, peut effectivement provoquer des émotions tout aussi fortes chez le lecteur francophone que celles produites par la traduction roumaine sur un public roumainophone moins choqué et plus habitué à ce genre de récit.

Le paradoxe est que la traduction roumaine a suivi celle dans bien d'autres langues, autrement dit, la parution du livre en Roumanie (« Dzsata est rentré chez lui », dit Dragomán en lisant pour la première fois son propre texte en roumain) a été conditionnée et cautionnée par le succès éditorial américain et allemand (c'est le *New York Times Literary Magazine* qui est cité sur la couverture en tant que texte de promotion du livre), même si elle a précédé la traduction française. On pourra même ajouter, pour forcer la note, qu'à l'ère de la mondialisation nul n'est prophète en son pays et que le succès américain de ce livre a aussi contribué à son triomphe en Hongrie même.

## Langue mère ou langue « paternelle » Deux types de rapport au latin

KLÁRA KOROMPAY

maître de conférences

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres  
Institut de Linguistique Hongroise et d'Études Finno-ougriennes  
korompay.klara@btk.elte.hu

### Interrogation sur les termes

**D**es deux termes qui figurent dans le titre, le premier, celui de *langue mère*, fut d'un usage courant dans la linguistique historique et comparative du XIX<sup>e</sup> siècle. Le *Trésor de la langue française* en donne la définition suivante : « Langue qui est à l'origine d'autres langues (qui en sont dérivées) », tout



en soulignant les mises en garde de nombreux spécialistes dont Gaston Paris, Saussure et Vendryes par rapport aux termes de parenté, ambigus et pouvant induire en erreur. Si *langue mère* eut tout de même une existence réelle, *langue paternelle* semble être un néologisme un peu fantasque. Or, il n'en est rien. L'expression apparaît déjà sous la plume de Jókai, écrivain romantique du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans un de ses romans (*A barátfalvi lévita*), un baron qui arrive chez un notable de province, provoque l'étonnement de son hôte par son ignorance du latin. Ce dernier lui adresse les paroles suivantes : « Vous êtes hongrois et vous ne parlez pas latin ? Comment cela se fait-il ? Nous avons le hongrois comme “lingua materna”

et le latin comme “lingua paterna”... » (passage cité par Tolnai 1925, 99). Les deux termes apparaissent en latin dans le texte, comme pour mieux souligner l'évidence de l'usage de cette langue.

*Langue paternelle*, terme utilisé à chaque fois entre guillemets, entre par la suite dans la littérature spécialisée. Géza Bárczi, esquissant son excellente *Histoire de la langue hongroise*, semble reprendre l'idée de Jókai lorsqu'il précise que pour la noblesse cultivée des XVI<sup>e</sup>–XVII<sup>e</sup> siècles, de même que pour les lettrés, le latin est une sorte de seconde langue, une « langue paternelle », à côté de la langue maternelle (Bárczi 1963, 264). Évidemment, *père* et *mère* ne sont pas des termes innocents. Pour s'en rendre compte, il suffit de continuer l'exploration. Dans *L'Édification de la langue hongroise*, Aurélien Sauvageot propose la formulation suivante sur ce qu'il appelle le « hongrois d'Église » : « Le hongrois, dans ces conditions, se comporte comme une langue fille adoptive du latin médiéval » (1971, 169). Avec père, mère et fille, le tableau semble complet. Seulement, les

métaphores s'ouvrent parfois sur des paradoxes dignes d'intérêt. Notons à ce propos un élément du réel : femmes et filles étaient parfaitement exclues du lien familial au latin, cette langue ayant toujours été réservée à un public masculin.

Dans ce qui suit, je souhaite ouvrir une interrogation sur les rapports qui existent entre le latin et le français d'un côté, le latin et le hongrois de l'autre. Au-delà du fait évident que le français est issu du latin, sa langue mère, alors que le hongrois, langue finno-ougrienne, a adopté ce dernier au XI<sup>e</sup> siècle comme langue du savoir et de l'écrit, il y a un certain nombre de questions à soulever, questions aboutissant soit à des différences culturelles et linguistiques qui méritent d'être déployées, soit à des parallélismes éventuels entre les deux langues.

Comme fil conducteur, je propose le point de vue de l'oral et de l'écrit, dans leur rapport au latin dans l'histoire des deux langues et, tout spécialement, au cours du Moyen Âge. Ce qui n'interdit pas de jeter un regard sur le hongrois d'aujourd'hui.

#### **Premier cas : le « langage maternel français »**

Du latin vulgaire au français, le passage se fait lentement, au fil des siècles. Si, pour l'historien de la langue, il ne fait pas de doute que les *Serments de Strasbourg*, écrits en 842, sont le premier monument de la langue française, pour les locuteurs de l'époque et même pour les locuteurs des siècles suivants, la situation était beaucoup moins claire. Un passage du roman d'Umberto Eco, *Le Nom de la rose*, situé dans la Toscane du XIV<sup>e</sup> siècle, est révélateur à ce sujet. Le jeune novice Adso fait la réflexion suivante sur le langage rocambolésque d'un personnage qu'il rencontre : « Ce n'était pas du latin, langue dans laquelle nous nous exprimions entre hommes de lettres à l'abbaye, ce n'était pas du vulgaire de ces contrées, ni d'ailleurs un vulgaire que j'eusse oncques entendu » (Eco 1982, 66). Le terme en question, *le vulgaire*, se définit évidemment par rapport au latin, témoignant d'un rapport complexe avec ce dernier.

Nina Catach, grande spécialiste de l'histoire de l'orthographe française, explicite la nature de ce rapport de la manière suivante : « on a parlé en langue vulgaire et l'on a écrit latin » (Catach 2001, 26). Ailleurs, elle précise encore : « le latin et le français ont vécu durant de nombreux siècles [...] en état de véritable symbiose, ils étaient sentis comme une seule et même langue : on lisait le latin "à la française", on écrivait le français "à la latine" » (2004, 9).

À la lumière de ces propos si pertinents, il est intéressant de revisiter quelques faits bien connus de l'histoire du français. Je n'en cite que deux. D'abord, l'extraordinaire richesse de la littérature française du Moyen Âge, littérature au sens moderne du terme, puisque représentée, dès les XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, par des chefs d'œuvre comme la *Chanson de Roland* ou le *Roman de Tristan*, écrits dans divers dialectes. Le deuxième élément à citer est la date de 1539, date de la célèbre *Ordonnance de Villers-Cotterêts* où François I<sup>er</sup> rend l'usage du français obligatoire dans tous les documents publics et privés ; tout doit être désormais enregistré « en lan-

gaige maternel français et non autrement » (cf. Herman 1967, 203). À cette époque, le français, langue écrite, avait déjà un passé plusieurs fois centenaire. La distinction était claire et nette entre les deux langues, le français et le latin, considérées quelques siècles plus tôt comme deux versants d'une même réalité linguistique.

### **Second cas : une « *litteratura hungarica* » qui s'écrit en latin**

Pour en venir au domaine hongrois, les trois éléments en question, l'oral, l'écrit et le latin y donnent une configuration tout à fait différente. Le choix effectué par saint Étienne en faveur de la chrétienté occidentale implique à la fois l'usage du latin comme langue de l'Église et l'adoption de l'alphabet latin qui, par la suite, servira également à écrire le hongrois. Seulement, pendant de longs siècles, la langue de l'écrit reste essentiellement le latin. Il y a un lien indissociable, mis en lumière par l'historien littéraire János Horváth, lien qui s'établit entre un contenu (l'enseignement de l'Église), une langue (le latin) et une technique (le savoir écrire). Il y aura tout un travail de déconstruction à faire, un travail qui s'échelonne sur plusieurs siècles. Au départ, le tout constitue un véritable monopole, réservé à une élite fort restreinte.

Le témoignage du lexique est à ce sujet révélateur. *Diák* est un mot hongrois d'origine slave, attesté dans de nombreuses langues de cette famille. Remontant en dernière analyse au grec *diakonos*, il signifie aujourd'hui 'étudiant'. Ce qui mérite une attention singulière c'est un glissement de sens, propre à une variante du mot hongrois : *deák* désigne non seulement le lettré (cf. *íródeák* 'scribe') mais aussi la langue latine, symbole de l'accès au savoir (cf. Horváth 1944/2005, 487). « Lettré, puisque bon latiniste », pourrait-on dire, en paraphrasant le terme. Or, ce sens particulier n'existe qu'en hongrois, ce qui en dit long sur le lien entre les deux langues. (Pour le rapport du latin et de l'écrit en Europe centrale et notamment dans les domaines polonais, hongrois et tchèque, voir Adamska 1999.)

Dans un contexte où la production écrite se fait essentiellement en latin (légendes de saints, chroniques, chartes et lois en témoignent de manière concluante), l'apparition des textes hongrois reste une exception. Si les premiers documents, très rares, remontent aux XII<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles, leur nombre commence à augmenter à partir du XV<sup>e</sup>. (Il s'agit de textes traduits du latin, destinés, dans la majorité des cas, au public restreint des religieuses.) Néanmoins, pendant toute la période du Moyen Âge, le mode d'existence des textes hongrois est essentiellement le niveau oral. D'où une tâche extraordinaire qui incombe à l'élite ecclésiastique : quand ils rédigent des textes écrits, ils le font habituellement en latin ; quand ils font connaître le contenu de ces textes aux gens, ils les traduisent librement en hongrois. Cet exercice permanent de la transmission orale finira par élaborer un langage de haut niveau que l'historien littéraire Andor Tarnai (1981) qualifie de « second registre d'expression orale » (*második szóbeliség*).

Dans l'ensemble, pour le Moyen Âge hongrois, il me semble justifié de parler d'une diglossie hongrois-latin, recoupant, surtout au départ, la dualité des deux



niveaux, oral et écrit. Si cela évoque sur certains points le rapport qui existe entre le français et le latin, les différences sont considérables. Tout d'abord, le français écrit se substitue au latin au cours du Moyen Âge alors que tel n'est pas du tout le cas du hongrois. Deuxième différence et qui est de taille : si le latin et le français étaient sentis au départ comme une seule et même langue, le latin, élément si important de la civilisation hongroise, est toujours resté une langue étrangère à part entière, parfaitement incompréhensible au profane.

Avant de poursuivre l'interrogation sur le rôle du latin pendant les périodes plus récentes, il est nécessaire de s'arrêter un instant sur la situation linguistique de la Hongrie du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est une période charnière où l'on assiste à plusieurs changements radicaux dont la découverte du hongrois par les grammairiens comme Sylvester (1539), de même que l'entrée en scène de la Réforme, avec son programme de traduction de la Bible dans les langues vernaculaires, ce qui va de pair avec la diffusion des livres imprimés. C'est la période où la laïcisation de l'écrit prend des proportions de plus en plus importantes. C'est également la période où apparaît le premier grand poète lyrique, Bálint Balassi (1554–1594). Tout cela et de nombreux éléments encore font que le hongrois écrit acquiert un statut tout à fait différent. Néanmoins, le latin garde une position privilégiée dont l'impact est souvent surprenant.

### Survivances du latin à l'époque moderne

Les phénomènes qui relèvent de ce domaine sont nombreux et mériteraient une analyse approfondie. Je ne citerai que trois exemples parmi les plus parlants.

Le premier présente le latin comme langue véhiculaire, en usage en Hongrie, selon le témoignage de nombreux récits des voyages (cf. Tóth 1996, 148–149). Prenons le cas d'un Anglais, Edward Brown qui, en 1668, note qu'il a rencontré en Hongrie des cochers, des passeurs et d'autres gens ordinaires qui pouvaient se faire comprendre en latin. (Même témoignage pour la Pologne par Defoe.) L'exemple en miroir est celui du hongrois Márton Szepesi Csombor qui, arrivé à Londres au début du XVII<sup>e</sup> siècle, s'étonne de n'avoir trouvé personne, ayant pourtant parcouru trois rues habitées par des marchands, des fourreurs et des tailleurs, qui fût capable de dialoguer avec lui en latin (cf. son ouvrage : *Europica Varietas*, 1620). Le rôle du latin, langue écrite *et parlée*, se maintiendra en Hongrie jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, dans diverses sphères de la vie publique, notamment à la Diète.

Un deuxième cas relève de l'histoire de cette Université, je le tiens d'une personne qui l'a vécu et qui me l'a raconté. Au début des années 1940 encore, les étudiants de latin étaient tenus à rédiger leur mémoire en latin. Inspirés du style des grands classiques, ils étaient capables de relever le défi. Cette tradition s'est perdue à une date incertaine, après la guerre.

Enfin, je citerai le cas des prescriptions médicales. En Hongrie, encore au jour d'aujourd'hui, elles sont émaillées de formules latines. Suivant la quantité des boîtes prescrites par le médecin, on lit respectivement : *no* (= numero) *unam*, *duas*,

tres. Ces mentions sont suivies de l'abréviation obligatoire : *scat. orig.* (= emballage d'origine). L'exemple le plus pittoresque est fourni par la composition des pommades à préparer par le pharmacien. On peut y déchiffrer des détails comme *gta 1,5 unam et semis* (= 1 gramme et demi) ou encore *aa gta 15,0 quindecem* (= ana grammata 15), c'est-à-dire 15 grammes de chaque élément. Cela va assez loin, puisque cela présuppose l'enseignement obligatoire du latin à la Faculté de Médecine, de même qu'à la Faculté de Pharmacie. Cela n'étonne personne en Hongrie mais a pu surprendre un médecin français à qui je l'ai évoqué au détour d'une phrase. Que le cas hongrois soit un cas rare, voire exceptionnel, je l'ai découvert à ce moment-là, en France. Encore aujourd'hui, je cherche à me renseigner si des survivances pareilles existent également dans d'autres pays d'Europe.

### Un patrimoine partagé par les deux langues

Plutôt que de conclure, je souhaite signaler une perspective à ceux qui apprennent le hongrois ou qui l'enseignent comme hongrois langue étrangère. On entend si souvent le constat désarmé : Il n'y a rien qui ressemble, il n'y a pas un mot connu ! Si l'expérience est réelle, elle ne tient pas compte d'une possibilité qui mériterait d'être soulignée en force. Du fait de côtoyer le latin depuis l'an mil, le hongrois s'est enrichi de centaines de mots d'origine latine, présentant souvent des formes très proches de leurs équivalents français. Passer d'un mot français à un mot hongrois par le biais du latin – voilà un plaisir intellectuel qui peut s'ouvrir, avec quelques chances, sur le plaisir de s'exprimer, du moins dans certains domaines (plutôt intellectuels, il faut bien le reconnaître). *Gótikus stílus, pedagógiai optimizmus, poétikai dimenzió, grammatikai probléma, fantasztikus szimfónia, romantikus melódia, elérikus konklúzió* – les éléments de ce genre apparaissent à mes yeux comme pouvant constituer une véritable passerelle entre les deux langues (et, au sens plus large, entre diverses langues européennes), rappelant les fondements gréco-latins de notre culture et mettant en valeur un vocabulaire qui apparaît encore et toujours comme une source inépuisable pour la formation des mots nouveaux.

### Références bibliographiques

- Adamska (A.), 1999, The Introduction of Writing in Central Europe (Poland, Hungary and Bohemia), *New Approaches to Medieval Communication*, sous la direction de Marco Mostert, Turnhout, Brepols, 165–190.
- Bárczi (G.), 1963, *A magyar nyelv életrajza* (Histoire de la langue hongroise), Budapest, Gondolat.
- Catach (N.), 2001, *Histoire de l'orthographe française*, Paris, Honoré Champion.
- Catach (N.), 2004, *L'orthographe*, 9<sup>e</sup> édition, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Que sais-je ? ».
- Eco (U.), 1982, *Le Nom de la rose*, traduit de l'italien par Jean-Noël Schiffano, Paris, Grasset, Le livre de poche.

- Herman (J.), 1967, *Précis d'histoire de la langue française*, Budapest, Tankönyvkiadó.
- Horváth (J.), 1944/2005, A magyar irodalmi műveltség kezdetei (Les débuts de la culture littéraire hongroise), *Horváth János irodalomtörténeti munkái* (Travaux d'histoire littéraire de János Horváth), édité par János Korompay H. et Klára Korompay, Budapest, Osiris Kiadó, I, 477–705.
- Sauvageot (A.), 1971. *L'Édification de la langue hongroise*, Paris, Klincksieck.
- Tarnai (A.), 1981, Szóbeliség – latinság – írásbeliség (L'oral, le latin et l'écrit), *A magyar kritika évszázadai I. Rendszerek a kezdetektől a romantikáig* (La critique littéraire hongroise au fil des siècles, I, Systèmes élaborés depuis les débuts jusqu'à la période du romantisme), sous la direction de Andor Tarnai et Lajos Csetri, Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 11–26.
- Tolnai (V.), 1925, Jókai és a magyar nyelv (Jókai et la langue hongroise), *Magyar Nyelv* 21: 85–100, 232–246.
- Tóth (I. Gy.), 1996, *Mivelhogy magad írást nem tudsz...* (Puisque tu ne sais pas écrire...), Budapest, MTA Történettudományi Intézete.

## Références hongroises dans *Le Rhin* de Victor Hugo

ILDIKÓ LŐRINSZKY

maître de conférences

Université de Debrecen, Faculté des Lettres, Département de Français

lorinszky.ildiko@arts.unideb.hu

Les références hongroises, peu nombreuses, sont sans doute marginales dans ce récit de voyage publié en deux versions par l'auteur, d'abord en 1842<sup>1</sup>, puis en 1845<sup>2</sup>. Cependant, nous pouvons les considérer comme autant de gouttes d'eau dont l'examen peut mettre en lumière plusieurs particularités de cet étrange texte-fleuve que constitue *Le Rhin*.



La première référence apparaît dans la *Lettre vingtième* qui, bien que rédigée à Bingen, nous éloigne des contrées allemandes. Après une réflexion sur les beautés de la marche et sur les avantages de voyager à pied, Hugo raconte une histoire qui lui est survenue à Claye, à quelques lieues de Paris, puis, reprenant le fil des souvenirs, évoque une autre, passée également en France, dans le village de Milly. Malgré l'apparence capricieuse de cet enchaînement d'anecdotes, nous trouvons plusieurs éléments qui peuvent relier les deux récits. Tous les deux racontent une histoire rocambolesque, le premier, à propos des ours échappés d'un cirque ; le deuxième, à propos des insectes savamment présentés par un charlatan qui éblouit son public du haut de

son tréteau monté sur la place du village. Voyons le personnage et son acolyte :

Deux hommes faisaient figure sur ce tréteau. L'un, sale comme Job, bronzé comme Ptha, coiffé comme Osiris, gémissant comme Memnon, avait je ne sais quoi d'oriental, de fabuleux, de stupide et d'égyptien, et frappait sur un gros tambour tout en soufflant au hasard dans une flûte. L'autre le regardait faire. C'était une espèce de Sbrigani, pansu, barbu, velu et chevelu, l'air féroce, et vêtu en hongrois de mélodrame.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Hugo (V.), 1842, *Le Rhin. Lettres à un ami*, Paris, H. L. Delloye (impr. Béthune et Plon), 2 vol. in-8° de XXX–368 et 656 p.

<sup>2</sup> Hugo (V.), 1845, *Le Rhin. Lettres à un ami, nouvelle édition augmentée d'un volume inédit*, Paris, Jules Renouard et Cie et Duriez et Cie (impr. Plon frères), 4 vol. in-8° de III–XXX–368, 350, 374 et 372 pp.

<sup>3</sup> Hugo (V.), 1987, *Le Rhin. Lettres à un ami, notice et notes d'Evelyn Blewer*, in Id., *Œuvres complètes, Voyages*, sous la direction de Jacques Seebacher assisté de Guy Rosa, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 141. Pour les passages cités, nous nous référons à cette édition.

C'est l'un des rares passages du *Rhin* où la référence hongroise est liée au présent du voyageur et au temps de l'écriture. Le vêtement hongrois, ou plutôt tenu pour tel, apparaît dans un contexte riche et complexe qui mériterait une analyse plus détaillée. Soulignons toutefois les traits les plus caractéristiques : la description de l'acolyte censé faire de la musique (ou plutôt, du bruit) contient quelques éléments typiques de l'exotisme romantique, mélangeant, comme cela se doit, les personnages de la Bible, de la mythologie grecque et les divinités orientales. Cette scène de foire évoque à la fois le répertoire du théâtre classique et contemporain : à la stupidité de l'acolyte s'oppose l'érudition (fausse) du charlatan comparé à Sbrigani, fourbe ingénieux qui tire les ficelles de l'intrigue dans *Monsieur de Pourceaugnac*. On peut se demander si Hugo a pensé à une pièce concrète en évoquant ce « hongrois de mélodrame ». Sans avoir pu faire des recherches approfondies dans le répertoire des mélodrames du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, signalons une pièce de Hapdé<sup>4</sup>, intitulée *La tête de bronze ou le Déserteur hongrois*, représentée à Paris en 1808<sup>5</sup>. Cette pièce qui se joue à Presbourg et dans ses alentours, reproduit les éléments conventionnels du mariage secret et du mariage forcé (sur ce point, l'intrigue n'est pas sans ressemblance avec celle de *Monsieur de Pourceaugnac*). Les amoureux s'appellent Floreska et Frédéric. Le choix de ce dernier montre la bonne volonté de l'auteur qui, faute de mieux, devait s'inspirer de sources allemandes, tandis que celui de Floreska, à consonance slave, semble suggérer que ces Hongrois de Presbourg sont assez compliqués... Les didascalies de Hapdé ne donnent pas d'indication précise concernant le vêtement des personnages hongrois. Malheureusement, nous avons cherché sans succès un texte fort prometteur, portant sur le bandit hongrois Sobri : il s'agit d'un vaudeville intitulé *Schubri*, signé Dupont et Forges, qui a été représenté à Paris, au Gymnase dramatique, le 9 mai 1837<sup>6</sup>. Mais l'on peut trouver une description assez révélatrice dans un texte d'Alexandre Dumas, l'un des proches de Hugo, qui était également versé dans le théâtre contemporain. Dans l'un des récits à tiroir qui composent les *Mille et un fantômes*, publié en 1849, une princesse polonaise raconte sa vie pleine de vicissitudes. Fuyant son pays subjugué, elle se dirige avec quelques serviteurs fiables vers les monts Carpathes pour trouver refuge dans un monastère. Leur cortège subit l'attaque des bandits, décrits de la façon suivante :

---

<sup>4</sup> Jean-Baptiste-Auguste (ou Augustin) Hapdé (1774–1839).

<sup>5</sup> Mélodrame en 3 actes, Paris, 1808, in-8°. Première représentation : Théâtre de la Gaîté. Édité à Paris, chez Barba, Libraire, 1808.

<sup>6</sup> Voir Hevesi (A.), 1929, A magyar vonatkozású francia színdarabok bibliográfiája, *Magyar Könyvszemle*, 1-2, 78. Version électronique : <http://epa.oszk.hu/00000/00021/00182/pdf/064-086.pdf>. Le personnage de Schubri, proche des brigands de Schiller, est mentionné par Théophile Gautier dans son *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, Paris, Hetzel, 1858, tome I, 142.

Nous avons affaire à des montagnards, bondissant de rochers en rochers, comme de véritables démons des abîmes [...] Tous ces hommes, vêtus de peaux de mouton, portaient d'immenses chapeaux ronds couronnés de fleurs naturelles, comme ceux des Hongrois. Ils avaient chacun à la main un long fusil turc qu'ils agitaient après avoir tiré, en poussant des cris sauvages, et, à la ceinture, un sabre recourbé et une paire de pistolets.<sup>7</sup>

Cependant, à part les histoires de revenant destinées à susciter le frémissement des lecteurs, le Hongrois, surtout « de mélodrame », n'effraie plus le public civilisé. Dans le meilleur des cas, il lui reste le charme équivoque d'un barbare. Dans *Le Rhin*, cette figure burlesque, avec l'exotisme un peu suspect de son pays de nulle part, sert de prétexte à une scène cocasse. Le spécimen « magyare » de l'oriental, qui apparaît parfois dans les fictions françaises du XIX<sup>e</sup> siècle, est loin de provoquer la terreur exercée par ses antécédents historiques. Ces derniers sont évoqués par Hugo à plusieurs reprises dans *Le Rhin*. Dans la *Lettre trente-neuvième*, il explique que la « tour de Goure » a été bâtie par les Vaudois afin de protéger Lausanne contre les Hongrois<sup>8</sup>. À Mayence, il consacre un long passage aux châteaux du bord du Rhin, décrits comme les « [m]juets témoins des temps évanouis »<sup>9</sup>. Parmi les épisodes « du sombre drame qui, depuis dix siècles, se joue sur le Rhin », il rappelle l'arrivée de la « horde hideuse des magyars », suivie de « la rumeur des mogols arrêtés par Henri-le-pieux au treizième siècle » – succession devant laquelle le lecteur hongrois reste perplexe, peu enclin à apprécier le rapport de proximité qui lui est attribué par la mémoire historique des Français.

La *Lettre vingt-unième* contient une autre référence hongroise placée dans un contexte médiéval (qui, cette fois-ci, est entièrement fictif) : il s'agit de la *Légende du beau Pécopin et de la belle Bauldour*, ce « conte-bleu »<sup>10</sup> qui se nourrit de sources variées. Conformément à l'ensemble du *Rhin*, la question des langues y joue un rôle important. Ce n'est pas étonnant de la part d'un auteur qui, au début de la *Lettre vingtième*, formule son principe de façon péremptoire : « c'est à la langue de faire la loi »<sup>11</sup>. C'est grâce aux particularités linguistiques que Pécopin reconnaît le diable qui s'est déguisé en vieillard respectable. Selon le narrateur, « [t]out le monde sait que, lorsque le diable dialogue et converse avec d'autres démons, il parle un jargon moitié italien, moitié espagnol. Il dit aussi çà et là quelques mots latins. »<sup>12</sup> Ainsi le savant chevalier échappe-t-il à la mort, mais tombera de nouveau dans le piège du diable qui, averti de la passion de Pécopin pour la chasse, choisira de se métamorphoser en vieux chasseur. Pécopin participera à une étrange chevauchée

<sup>7</sup> Dumas (A.), 1873, *Les mille et un fantômes*, Paris, Michel Lévy frères, 186–187.

<sup>8</sup> Hugo (V.), *Le Rhin*, éd. cit., 359. (Vévey – Chillon – Lausanne).

<sup>9</sup> Hugo (V.), *op. cit.*, Lettre vingt-cinquième, 248.

<sup>10</sup> Hugo (V.), *op. cit.*, 164.

<sup>11</sup> À propos de *kilomètre*, mot affreux que la « loi veut nous faire, comme si c'était à la loi de faire la langue », remarque Hugo. *Le Rhin*, éd. cit., 135.

<sup>12</sup> *Légende du beau Pécopin et de la belle Bauldour*, VI. *Le Rhin*, éd. cit., 176.

nocturne qui le conduira devant un château mystérieux (« C'était une maison forte comme une citadelle, une citadelle magnifique comme un palais, un palais menaçant comme une caverne, une caverne muette comme un tombeau. »<sup>13</sup>) Dans une salle couverte de ténèbres, il voit Nemrod autour d'une table, avec ses convives fantomatiques, chasseurs célèbres qui ont tous marqué l'histoire légendaire à travers les siècles. Dans les flacons déposés sur la table « étincelaient mille boissons des pays les plus variés ». À ce point, le lecteur tombe sur une sorte de lexicologie comparée ou un exercice de traduction, avec des solutions parfois étonnantes :

Çà et là, dans de vastes cruches de terre richement émaillée, écumait ce breuvage que les norvégiens appellent wel, les goths buska, les carinthiens vo, les esclavons oll, les dalmates bieu, les hongrois ser, les bohèmes piva, les polonais pwo, et que nous nommons bière.<sup>14</sup>

Les mots traversent les frontières topographiques, le récit franchit les barrières temporelles : dans la *Légende du beau Pécopin*, cent ans se déroulent en un éclair, le chevalier doit parcourir le monde avant de pouvoir retrouver sa fiancée, et, à son retour, à la place du château de sa jeunesse, il trouve un édifice dévasté, rongé par les herbes. C'est auprès des ruines de ce château que Hugo prétend avoir écrit sa légende.

Plusieurs passages du *Rhin* placent la Hongrie dans la grande histoire collective des peuples européens. Dans la *Lettre vingt-huitième*, le lecteur se trouve conduit à Heidelberg où la contemplation de la cour intérieure des palatins suscite une réflexion sur l'art, l'histoire et la dévastation du temps. Hugo est ébloui par le spectacle :

Il semble qu'il y a dans cette cour un immense rayonnement qui vient de tous les côtés à la fois. Tout vous sollicite et vous réclame. Si l'on est tourné vers le palais de Frédéric IV, on a devant soi [...] cette façade touffue et sombre [...], où se dressent, entre quatre rangs de fenêtres, taillés du ciseau le plus fier, neuf palatins, deux rois et cinq empereurs.<sup>15</sup>

Dans le deuxième rang se trouve « Othon, roi de Hongrie ». Cet Othon, petit-fils de Béla IV, n'a pas laissé beaucoup de traces dans l'histoire de Hongrie, où son règne sans pouvoir se limite à une période de deux ans (1305–1307), bien qu'il ait gardé son titre de roi jusqu'à sa mort survenue en 1312. Son souvenir effacé appartient à la période d'interrègne qui s'est installée dans le pays après l'extinction de

<sup>13</sup> *Légende du beau Pécopin et de la belle Bauldour*, XI. *Le Rhin*, éd. cit., 188.

<sup>14</sup> *Légende du beau Pécopin et de la belle Bauldour*, XIII. *Le Rhin*, éd. cit., 192.

<sup>15</sup> « Premier rang à partir du haut du palais : Charlemagne, empereur ; Othon de Wittelsbach, palatin de Bavière ; Louis, duc de Bavière et premier comte palatin du Rhin ; Rodolphe I<sup>er</sup>, palatin. Deuxième rang ; Louis de Bavière, empereur ; Rupert II, empereur ; Othon, roi de Hongrie ; Christophe, roi de Danemarck. Troisième rang : Rupert-I' Ancien, palatin ; Frédéric-le-Victorieux, palatin ; Frédéric II, palatin ; Othon-Henri, palatin. Quatrième rang : quatre palatins, Frédéric-le-Pieux, Louis, Jean-Casimir et Frédéric IV ; constructeur du palais. » (*Le Rhin*, éd. cit., 294.)

la maison d'Árpád (1301), et l'avènement au trône du premier roi de la maison d'Anjou (1308). On peut supposer à juste titre que Hugo ne connaissait pas ce détail. Or, la figure insignifiante de ce roi devient particulièrement significative du point de vue de la réflexion de l'auteur qui interrompt la description de l'édifice. Le cas d'Othon semble apporter une confirmation inattendue au jugement de Hugo qui, devant ces « chefs-d'œuvre de marbre et de pierre » remarque, indigné :

Un stupide passant les défigure, un absurde boulet les anéantit, et ce ne sont pas les artistes, ce sont les rois qui y attachent leurs noms. Personne ne sait aujourd'hui comment s'appelaient les divins hommes qui ont bâti et sculpté la muraille de Heidelberg.<sup>16</sup>

Au fil des pages, *Le Rhin* élabore toute une poétique des ruines. Au château de Heidelberg, la cour est « obstruée de perrons en ruine, de fontaines taries, de vasques ébréchées »<sup>17</sup>. Sur les façades, les bombardements ont épargné les olympiens immortels (Hercule, Minerve, Hébé), mais les chevaliers couronnés ont subi, presque tous, des blessures irrémédiables :

Othon, l'empereur, a été balaféré au visage ; Othon, le roi de Hongrie, a eu la jambe gauche fracassée ; Othon-Henri, le palatin, a eu la main emportée. Une balle a défigurés Frédéric-le-Pieux. Un éclat de bombe a coupé en deux Frédéric II, et a cassé les reins à Jean-Casimir.<sup>18</sup>

Charlemagne a perdu son globe, Frédéric V a perdu son sceptre. Ils n'ont pas pu résister aux ravages de l'histoire, mais, mutilés, ils restent debout, ce qui suscite l'admiration de Hugo. Les artistes (poètes) anonymes qui les ont sculptés dans le marbre ou dans la pierre, sont déjà morts. Cependant, le pire arriverait au moment où ces poèmes de marbre sombreraient définitivement dans les ténèbres. « [L]e plus amer des dénis de justice [...], c'est l'oubli », dit Hugo<sup>19</sup>.

Le texte-fleuve du *Rhin* offre un prodigieux voyage dans le temps, et rend hommage à l'écoulement des siècles en renforçant la mémoire contre l'oubli. Cet attachement au passé n'est pas un passéisme stérile : il sert à mieux comprendre le présent et désigne les tâches à accomplir pour un avenir projeté et souhaité par Hugo. Sa vision d'une Europe future devient claire et explicite dans la conclusion rattachée ultérieurement à l'ensemble du recueil. Cette longue digression finale aboutit à une vaste fresque historique et esquisse le projet d'une Europe unie ou réunie grâce aux deux pays du Rhin, la France et l'Allemagne, destinées à veiller sur la paix et l'harmonie du continent. Cette conception hugolienne, devenue célèbre, est souvent citée à propos de l'Union européenne, mais elle semble porter sur une Europe à venir qui reste toujours à construire.

---

<sup>16</sup> *Le Rhin*, éd. cit., 295.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> *Le Rhin*, éd. cit., 295-296.

<sup>19</sup> *Le Rhin*, éd. cit., 295.





## **L'École Européenne, un moment exceptionnel**

### **Liens et collaboration entre artistes d'avant-garde français et hongrois**

ÁGNES HORVÁTH

maître-assistante

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
horvath.agnes.fra@btk.elte.hu

**M**on propos sera une brève présentation du mouvement surréaliste hongrois, mouvement bien qu'éphémère, ayant eu et ayant toujours un impact sur la vie intellectuelle de Hongrie. Ce mouvement s'appelle *École européenne* et ne vécut que trois courtes années, entre 1945 et 1948.<sup>1</sup>



En guise d'illustration de ce qu'elle fut, je vous raconterai quelque chose que je trouve bien caractéristique de la survie de l'*École* :

Le Bateau-Lavoir, noyau de l'art moderne qui, dans ses minuscules ateliers, abrita un moment des peintres tels que Picasso, Modigliani, Rousseau, Utrillo..., le poète Max Jacob..., et était fréquenté par des personnalités telles que Jarry, Apollinaire, abrite aujourd'hui les « locaux » de l'*Association des Amis de Endre Rozsda*, peintre surréaliste, figure éminente de l'*École européenne* et à qui cette pièce a servi d'atelier. J'ai eu cette année l'honneur d'y être invitée par José Mangani, membre de l'*Association*, qui me prie de bien vouloir traduire un carton d'invitation qu'il est, bien sûr, incapable de déchiffrer, vu que c'est en hongrois. Rien qu'à lire le carton, on a tout de suite une idée nette de ce que fut, de ce que put être cette *École*. N'ayant pas disparu d'elle-même, d'une mort lente, ou d'usure, mais par l'arbitraire d'un pouvoir ne tolérant rien qui sente la liberté quelle qu'elle soit, l'*École Européenne* reste toujours pour beaucoup un point de repère, une source d'inspiration. Et le fait que ce carton d'invitation aux conférences de l'*École européenne* soit gardé dans un ancien atelier du Bateau Lavoir à Paris, est pour moi symbolique : il signifie la rencontre *physique*, ou, si l'on peut dire dans ce cas-là, *matérielle* de *l'esprit avant-gardiste français et hongrois*.

Mais enfin, que lit-on sur ce carton si pauvre pour sa forme, et si riche pour ce qu'on y lit, et conservé pour cette même raison avec tant de soins ! Voilà le texte, je cite de mémoire :

---

<sup>1</sup> Je dois beaucoup au livre de Péter György – Gábor Pataki, *Az Európai Iskola és az elvont művészek csoportja* (L'École européenne et le groupe des artistes abstraits), Budapest, Corvina, 1988.

Invitation pour les conférences suivantes :

- Le 6 octobre 1945 : La poésie française actuelle, Conférence de Árpád Mezei  
 Le 13 octobre 1945 : La poésie anglaise actuelle, Conférence de Imre Pán  
 (frère du précédent)  
 Le 20 octobre 1945 : La poésie française actuelle, Conférence de Árpád Mezei. Suite  
 Le 27 octobre 1945 : La poésie anglaise actuelle, Conférence de Imre Pán.  
 Suite.

Dans le courant d'un seul mois donc, et à peine quatre mois après les horreurs de la Seconde Guerre vécues de manières différentes, mais de toute façon de très près par ceux qui seront les futurs membres de l'*École*, quatre ! conférences sur des sujets bien qu'actuels, éloignés pourtant de leurs soucis quotidiens !

Et plus bas, on lit ceci, et c'est ce qu'on a du mal aujourd'hui à imaginer :

ENTRÉE LIBRE ! SALLE CHAUFFÉE !

Accès par tel ou tel tram etc.

Poésie française actuelle – salle chauffée, tous les deux comme traits d'attraction. Assouvissement simultané de besoins physique *et* intellectuel. Et humain : on se réchauffe à écouter *ensemble* les conférences. Car, réfutant cette fois ce qu'en dit un des acteurs-moteurs de l'*École*, Ernő Kállai, notamment que public et critiques sont en Hongrie unanimes à protester contre le surréalisme, c'est-à-dire la modernité, là, en ces années d'après-guerre, les artistes semblent vivre la même euphorie que le pays entier. Moment vraiment exceptionnel.

Voyons maintenant quelles sont, au fond, les visées de l'*École européenne*. On lit sur la page de titre de leur premier cahier le texte qui suit :

L'EUROPE, TOUT COMME LE VIEIL IDÉAL EUROPÉEN : EN RUINES.

PAR IDÉAL EUROPÉEN, ON AVAIT JUSQUE-LÀ ENTENDU UN IDÉAL OUEST-EUROPÉEN.

DÉSORMAIS, NOUS DEVRONS REMPLACER CET IDÉAL PAR CELUI D'UNE TOUTE-EUROPE. OR, LA NOUVELLE EUROPE NE POURRA SURGIR QUE DE LA SYNTHÈSE DE L'OUEST ET DE L'EST.

EN 1945 APRÈS J.-CH., CHACUN DOIT DÉCIDER SI C'EST À JUSTE TITRE QU'IL PORTE LE NOM D'EUROPÉEN.

IL NOUS RESTE À FONDER UNE ÉCOLE EUROPÉENNE VIVANTE, CAPABLE DE FORMULER LE TRIPLE RAPPORT ENTRE *VIE*, *HOMME*, *COMMUNAUTÉ*.

NOTRE TÂCHE EST AVANT TOUT DE CERNER L'ACTIVITÉ DE LA PREMIÈRE « ÉCOLE EUROPÉENNE ». NOS CONFÉRENCES, NOS EXPOSITIONS, NOS PUBLICATIONS SERVIRONT CE SEUL BUT.

OUI, IL FAUT L'ADMETTRE : NOUS CHERCHONS LA PIERRE PHILOSOPHALE TOUT EN SACHANT QUE LA PIERRE PHILOSOPHALE

N'EST PAS QUELQUE MATIÈRE CHIMIQUE, MAIS BIEN UNE IDÉE VIVANTE ET QUI DEVRA NAÎTRE DANS L'HOMME, DANS LA SOCIÉTÉ MÊME.

ÉCOLE EUROPÉENNE.

Suit la signature des fondateurs et des membres, dont je ne citerai que les noms les plus connus : d'abord celui qui assure la salle chauffée dans les locaux de sa clinique, un médecin de profession

- **Gegesi Kiss**, collectionneur, et qui fera don, en 1957, d'une importante partie de sa collection *Európai Iskola* au Musée Janus Pannonius de Pécs.
- Le psychologue et historien d'art, **Árpád Mezei**, dont l'œuvre d'envergure, la *Genèse de la pensée moderne* (Paris, Corrêa, 1950) est le fruit d'une collaboration avec **Marcel Jean**, acteur et témoin du surréalisme, ayant beaucoup d'échanges, notamment avec Dorothea Tanning, Alexander Calder, Yves Tanguy, Marcel Duchamp, Jacques Prévert, etc.
- Théoriciens du mouvement, dont **Ernő Kállai**, historien d'art, travaillant tantôt dans le *British Museum*, à Londres, tantôt à Dessau, dans le *Bauhaus*, ami de László Moholy-Nagy, **Lajos Szabó**, penseur, ensuite calligraphe, ayant exposé à Bruxelles, **Stefánia Mándy**, poétesse et historienne d'art, membre du mouvement. C'est dans l'appartement du couple Tábor-Mándy, passage Haris que se formera l'*École Européenne*. Y viennent faire des conférences **Béla Hamvas**, penseur, écrivain, co-auteur avec sa femme Katalin Kemény du livre *Révolution dans l'Art*.
- L'indéfinissable **Imre Pán**, frère de Mezei – qui lance en 1924 un périodique *dada*, nommé *IS* (Aussi), force motrice de l'*École*, organisateur inlassable, fondateur, déjà à Paris de plusieurs revues artistiques (*Signe*, *Préverbe*, *Morphème* etc.).
- Enfin les artistes, en premier lieu le peintre **Lajos Vajda** dont l'art sera ce point fixe sous l'égide duquel se mettra l'*École*. C'est sa conception artistique qu'adoptera le mouvement. Son ami et disciple **Endre Bálint**, qui exposera plusieurs fois à Paris, dont nous ne retiendrons que celle où il expose à l'*Exposition internationale du surréalisme* à Paris, dans la galerie Maeght avec **Béla Bán** à côté et sur l'invitation de **Breton** et qui sera l'illustrateur de la *Bible de Jérusalem* (Paris, Édition Labergerie, 1958) avec plus de mille illustrations ! **Margit Anna**, **Endre Rozsda**, **Endre Martyn**, **József Jakovits**, le sculpteur par excellence, et **Lajos Kassák**, toujours prêt à faire de la révolution « à condition qu'elle parte de traditions ».

Oui, Kassák, qui est à l'origine de tout mouvement moderniste hongrois. Moins, peut-être par son art, que par son talent d'organisateur et son caractère inflexible.

Pour montrer à quel point il était resté le même jusqu'à la fin de ses jours, je raconterai une anecdote d'Endre Bálint<sup>2</sup> qui, à ce moment-là, vit à Paris :

En 1958, sur la terrasse du Café *Aux deux Magots*, je retrouve Tristan Tzara à qui je devais transmettre un message de la part de Kassák. Je me suis armé de courage et l'abordai. Je ne sais pas de quoi des deux Tzara semblait le plus s'étonner : de la nature « petit nègre » de mon français, ou de l'heureuse nouvelle que Kassák (son aîné de 9 ans, âgé alors de soixante et onze ans) était toujours en vie... Et, un peu plus tard, pendant un séjour à Paris, Kassák voulut voir Tzara pour lui demander ce qui l'occupait. « La poésie médiévale, les chansons anciennes, les anagrammes, un peu ce genre. » – répondit Tzara. « Il est foutu, ce mec ». – fit Kassák, et moi, je ne sais toujours pas si la concision de ce mot a passé ou non. (Dans la traduction française, évidemment, car en hongrois c'est un seul mot : *Cseszheti*.)

Tel fut Kassák, toujours « intransigeant » quand il s'agissait d'art et de modernité. Kassák, qu'on sous-estime, qu'on a tendance à oublier, Kassák, le chef de tout mouvement progressiste, poète et peintre, organisateur, solide comme un chêne, solidaire comme peu le sont. Et, ne l'oublions pas, Kassák est un pont entre Budapest et Vienne, entre Budapest et Paris, (il est lié avec Tzara depuis 1920, il publie juste après leur parution à Paris des œuvres d'Apollinaire, de Picasso, etc.) enfin, un pont dont nous autres, Hongrois, nous avons tant besoin.

Avec ses revues, et leurs titres, *Tett* (Action), *Munka* (Travail), *Dokumentum* (Document), *Kortárs* (Contemporain), *Alkotás* (Création), il s'est créé un public jamais vu depuis. Ces titres sonnent sec, comme un coup de marteau, pour dire juste ce qu'il faut – dira plus tard Bálint à propos de son maître.

Ses collaborateurs et/ou disciples qui tôt ou tard ne manquèrent pas de quitter le maître parfois tyrannique, n'en feront pas moins une carrière, pour la plupart, brillante. Soit qu'ils quittent la Hongrie pour se faire un nom en Europe ou en Amérique (Robert Capa, le photographe, Alexandre Trauner, le décorateur de cinéma à Hollywood, George Kepes, l'artiste de la lumière, pour n'en citer que les plus connus.) Soit qu'on les retrouve dans ou autour de l'*École Européenne*, comme Vajda, à la célébrité posthume, Dezső Korniss, etc.

*Talent, ouverture vers l'Europe, ouverture vers d'autres domaines d'activité que le sien* sont les trois points cardinaux déterminant l'orientation, le caractère et la survie du mouvement.

Outre la personnalité et l'activité d'organisateur de Kassák, c'est encore cette constellation politique, exceptionnelle dans l'histoire de Hongrie qui permettra la naissance d'une formation pareille.

Il s'agit, comme on vient de le dire, de la Liberté, d'une liberté accrue : libération de l'*air* féodal de l'ère Horthy – si je peux me permettre un jeu sur des homonymes – et du régime nazi–croix-fléchées. Il y a ce moment de bonheur où petit peuple et

<sup>2</sup> Bálint (E.), 1987, *Sorsomról van szó* (Il s'agit de mon sort), Budapest, Magvető, 224.

artistes se retrouvent proches les uns des autres, vivant l'euphorie en commun. À un moment, dis-je, où l'Art, au lieu d'être considéré – comme l'a été avant et comme il le sera après – comme un produit de luxe, un bon à rien, fait partie intégrante de la vie. C'est ce qui fait que l'*École Européenne* s'épanouit et fleurit durant ses trois courtes années, mais qui permirent pourtant l'organisation de trente-huit expositions, la publication de presque autant de catalogues, et de cahiers.

Pour donner une idée de la distance qui séparait alors la Hongrie de la France, il suffit de citer Corneille<sup>3</sup>, fondateur du mouvement CoBrA (Copenhague, Bruxelles, Amsterdam) et qui fait la connaissance de Jacques Doucet justement à Budapest :

C'était (Budapest) pour moi comme une autre partie du monde, comme un continent inconnu. En prenant le train ou l'avion, on est là en peu de temps. Mais à l'époque, pour moi, elle m'apparaissait comme quelque Hawaii ou presque.

« La Vie vit et veut vivre » – pour parler avec Endre Ady. Et cette Vie retrouvera son égide en le choix, d'une part, du nom *École Européenne*, allusion directe à l'*École de Paris*, dont elle ne veut aucunement être quelque filiale et désignant moins une tendance que l'afflux vers Paris d'artistes venus un peu de partout, mais surtout de l'Europe de l'Est justifiant par là l'épithète de Paris : capitale des arts ! Et en la personne de Lajos Vajda, de l'autre. Ce même peintre emblématique dont la première exposition en 1929 fut organisée justement par le *Munka-kör* de Kassák. Celui-là même qui se mettra à la recherche de ces *traditions modernes* qu'avait proclamées, avant lui, Guillaume Apollinaire dans sa conférence-manifeste *L'Esprit nouveau et les poètes*. Celui-là même des tableaux de qui dira plus tard son ami et camarade, Lajos Szabó qu'ils sont des *cosmogrammes*, signes présentant des univers entiers. Celui-là même enfin dont les tableaux – à une époque qui pouvait se vanter de tant de noms illustres – ne sont pas signés. Si *traditions modernes* existent, pourquoi nier l'existence d'une collectivité anonyme ? Vajda a une *confession de foi*, il se fit donc *chercheur*. Qui cherchera toute sa vie durant, au cours, en somme, de ses 33 années, « l'essence secrète et abstraite des choses ».

Et, ce qu'il écrit dans une lettre à sa femme, la peintre Júlia Vajda, et membre également de l'*École*, deviendra le « programme dit de Szentendre », orientation que prendra justement l'*École européenne* :

Nous aurions beaucoup à faire, mais il est impossible de réaliser quoi que ce soit dans ces conditions (de domination). Je voudrais esquisser l'unité (dialectique) venant du croisement de nos champs d'intérêt. Voilà deux hommes : Korniss et Vajda. Nés tous les deux en 1908, dans la « Grande-Hongrie ». Korniss est un Szekler catholique de rite grec, Vajda est un Hongrois d'origine juive, sous l'influence d'effets serbes. Korniss est né en terre sze-

<sup>3</sup> Corneille visszatér (Retour de Corneille): *A Szépművészeti Múzeum kiállítása*, 2002. július 31, Eszéki Erzsébet. <http://web.i-web.hu/papirusz/cikkek/?id=54>

kler, Vajda, en Göcsej (région intéressante de la région Zala du point de vue du folklore). D'origine occidentale, je m'oriente vers la Russie et la Serbie (donc vers l'Est), alors que Koriniss, d'origine orientale, vers la France et la Hollande (où, enfant, il a vécu un moment). Il s'ensuit donc que nos aspirations tendent à former un nouvel art, spécifiquement d'Europe centrale et de l'Est – via les influences des deux grands centres culturels européens (le français et le russe). La situation (géographique) de la Hongrie en Europe la prédestine à servir de trait d'union entre l'Ouest (la France) et l'Est (la Russie). Nous voulons souder, ré-unir ce qui représente l'expression artistique (dans les arts) des deux types d'homme européen vivant sur ces deux pôles. *Nous voulons être des constructeurs de pont*. La Hongrie représentant un pont entre l'Est et l'Ouest, entre le Nord et le Sud.<sup>4</sup>

J'aimerais encore rapidement mentionner les expositions et publications de l'*École Européenne*. J'en citerai en ordre chronologique quelques-unes seulement :

### Expositions

#### 10. *Des jeunes*

Je ne retiendrai parmi les participants que les noms illustres, dont Simon Hantaï, ayant à Paris, dans le Beaubourg une salle à lui seul.

#### 16. *Exposition franco-hongroise*

Organisée par Dezső Korniss et Imre Pán, inaugurée par François Gachot, attaché culturel, traducteur, et enfin ambassadeur en France de la culture hongroise, et Pál Kiss.

Participants : Bonnard, Bauquier, Braque, Burtin, Chevalier, Fourgeron, Gimond, Gromaire, Laurencin, Léger, Lhote, Maillol, Matisse, Picasso, Pignon, S. Roger, Vuillard, – ainsi que les membres du « groupe parisien » : István Beöthy (alias Étienne Béothy), Bertalan, Vera Braun, Csáky (alias Joseph Csaky, collaborateur de Jacques Doucet), Gertler, Gömöri, Gressova, Hajdú (connu plutôt comme Étienne Hajdu, membre aussi bien de l'*École de Paris* que de l'*École européenne*), Kolozsvári, Lengyel, Marton, Pór, Schaffer (alias Nicolas Schöffer), Vörös.

18. *Tableaux de Corneille* qui, en 2002, aura une exposition rétrospective au Musée des Beaux Arts de Budapest.

19. *Tableaux de Jacques Doucet*<sup>5</sup>, qui, la même année, à l'occasion de sa première exposition à Budapest, rencontrera Corneille, avec qui ils découvriront le surréalisme hongrois. Membres du CoBrA.

20. *Skupina Ra* – tendances parallèles en Slovaquie.

25. *Les lithographies de Arp, Chirico, Kandinsky, Klee, Laurens, Matisse, Miró*.

<sup>4</sup> Mándy (S.), 1983, *Vajda Lajos*, Budapest, Corvina, 182–183.

<sup>5</sup> Ce même Doucet qui expose entre le 09 octobre et le 05 mars 2011. Vernissage le 09 octobre 2010 à Dunkerque, LAAC.

29. *Les tableaux de Bálint faits à Paris.*

### Publications

#### Périodiques :

Bibliothèque de l'École Européenne, Imprimerie indépendante, 1946–1947, Budapest :

1. Éluard (P.), *La poésie française devant le monde*. Trad. par László Gereblyés.
2. Pán (I.), *Une visite des tableaux du mort*.
3. Proust (M.), *Sonate de claire de lune*. Trad. par Éva Erdélyi
4. Apollinaire (G.), *Picasso, le peintre*. Trad. par Marika Bányai
5. Baudelaire (Ch.), *L'Homme-Dieu*. Trad. par Marika Bányai
6. Hamvas (B.), *Yantra et abstraction (les tableaux de Tamás Losonczy)*.
7. Pán (I.), *La mémoire de l'Europe*.
8. Read (H.), *Surréalisme*. Trad. par Béla Hamvas.
9. Breton (A.), *M. de Sade*. Trad. Par Éva Erdélyi.
10. Jarry (A.), *La Poésie française inconnue*. Trad. par Katalin Kemény.
11. Zervos (Ch.) (Éd.), *Les remarques de Picasso sur l'art moderne*. Trad. par Marika Bányai.
12. Füst (M.), *Aladdin auprès du tombeau de son père*.
13. Pán (I.), *Metapossie*.
14. Kiss (P.) – Mezei (Á.) – Pán (I.), *L'École Européenne*.

#### Livres :

Kállai (E.), 1947, *Le visage caché de la nature*, Budapest, Misztótfalusi.  
 Hamvas (B.) – Kemény (K.), 1947, *Révolution dans l'art. Abstraction et surréalisme en Hongrie*, Budapest, Misztótfalusi.  
 Kiss (P.), 1948, *Vers l'homme*, Budapest, Presses Universitaires.

### Bibliographie sommaire du sujet

- Bojtár (O.), 1983–84, Ernő Kállai and the Hidden Face of Nature, *The Structurist*, N° 23–24.  
 György (P.) – Pataki (G.), 1990, *L'École Européenne et le groupe des arts abstraits*, Budapest, Corvina, 1990.  
 Jean (M.), 1991, *Au galop dans le vent*, Paris, J.-P. de Monza.  
 Mándy (S.), 1966, *Endre Bálint*, Paris, Desclée de Brouwer.  
 Mezei (O.), 1987, Surréalisme et vision surréaliste dans l'art hongrois, René Passeron, *L'Encyclopédie du surréalisme*, Trad. par Péter Balabán, Budapest, Corvina, 267.  
 Ombre portée : le surréalisme en Hongrie, 1994, *Mélusine*, n° XV, L'Âge d'homme.  
 Pán (I.), s. d., *Introduction à l'Europe, La bibliothèque de l'École Européenne*, 3–4, Budapest, Művészbolt.





V.

**LES DOCTORANTS  
DU DÉPARTEMENT D'ÉTUDES  
FRANÇAISES DE L'UNIVERSITÉ  
EÖTVÖS LORÁND SE  
PRÉSENTENT**



Tamás Somogyi, Emese Egedi-Kovács  
István Cseppentő, Barbara Miklós, Botond Bakcsi



Étudiants et doctorants du Département  
(Dóra Ocsovai, Lili Szabolcsi, Balázs Bálint, Norbert Ördög)

## La « vivante ensevelie » et la « belle endormie »<sup>1</sup>

EMESE EGEDI-KOVÁCS

doctorante

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
egedie@gmail.hu

**A** première vue, personne ne songerait à établir un rapport entre *Roméo et Juliette* de Shakespeare et *La Belle au Bois dormant*, deux classiques du patrimoine littéraire mondial. Elles possèdent pourtant tous deux un certain motif qui les lie beaucoup plus étroitement l'une à l'autre qu'on ne le penserait. D'une part Juliette devenue fausse morte grâce à un breuvage somnifère pour éviter



un mariage non voulu, puis enterrée vivante, d'autre part la belle princesse étendue sur un lit magnifique dans une tour inaccessible, plongée dans un sommeil léthargique dont seul le prince charmant peut la sortir, autrement dit la « vivante ensevelie » et la « belle endormie », deux thèmes presque inséparables dans le récit médiéval français et occitan. Ces deux thèmes souvent entremêlés et renouvelés sous diverses formes ont longtemps connu un développement tout à fait parallèle. Il s'agit en effet de deux variantes du même motif, celui de la « morte vivante ». La différence essentielle entre les deux thèmes est la suivante : dans le premier thème, celui de la « vivante ensevelie », l'héroïne qui donne l'apparence com-

plète d'une morte est même mise au tombeau d'où elle finit par s'échapper, l'accent est donc mis sur la mort. Dans plusieurs récits ce motif se lie au thème du mariage non voulu et/ou à celui du triangle amoureux. Dans le deuxième thème, celui de la « belle endormie », c'est sur l'apparence miraculeuse de vie qu'insiste le récit. Celle-ci permet de penser plutôt à un sommeil magique qu'à la mort : une jeune fille plongée dans une léthargie profonde, dont la beauté et la fraîcheur de corps ne s'altèrent pas malgré le temps qui passe, est étendue dans un endroit extraordinaire pénétré de surnaturel et dont le complet isolement ne peut être rompu que par les seuls élus. Ce second thème va fournir le motif central du futur conte de « La Belle au bois dormant » dont les récits médiévaux que je présente dans mon étude offrent sans doute les premiers représentants. Dans ma thèse j'ai cherché avant tout à décrire la nature et les caractéristiques essentielles de ces thèmes narratifs en m'efforçant d'en établir une typologie fondée sur des définitions aussi

---

<sup>1</sup> Étude rédigée avec le soutien de *Magyar Állami Eötvös Ösztöndíj* (Bourse d'études Eötvös de l'État hongrois) et du projet TÁMOP 4.2.1./B-09/1/KMR-2010-0003 du Fonds Social Européen de l'Union Européenne.

précises que possible et une analyse du lexique. Cette tâche une fois accomplie, j'ai entrepris d'analyser selon les critères établis chacune des œuvres contenant ces thèmes.

Dans mes investigations, sans vouloir m'intéresser à la filiation précise entre les œuvres en question ou déceler de nouvelles sources possibles pour la littérature courtoise, j'ai tout de même tenté de retracer le cheminement long et complexe du thème de la « morte vivante » à partir des romans grecs de l'époque hellénistique en passant par leurs héritiers byzantins du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à une œuvre écrite en latin au V<sup>e</sup> siècle, *Historia Apollonii regis Tyri*, qui est au carrefour du roman grec et de la littérature hagiographique, et dans laquelle non seulement les auteurs des romans courtois mais aussi ceux des vies de saints, notamment celui de la *Légende dorée*, ont visiblement puisé le motif de la « morte vivante ».

Pour illustrer les deux types de la « morte vivante » et leur entrelacement, je me réfère à une vaste composition du XIV<sup>e</sup> siècle, le roman de *Perceforest*, qui contient les deux variantes dans deux épisodes différents. Il s'agit d'une part de l'histoire de Nestor et Néronès, d'autre part de celle de Troilus et de la belle Zelandine. Dans la première histoire, nous retrouvons tous les traits du premier thème, celui de la « vivante ensevelie ». En voici brièvement l'intrigue : en l'absence du chevalier Nestor, Fergus, roi de Norvège, enlève de force la belle Néronès. Celle-ci, au cours du voyage vers la mer, complètement désespérée et épuisée finit par simuler la mort. L'idée de la simulation lui vient de ses multiples pâmoisons spontanées. Au premier évanouissement Néronès n'est considérée que comme malade, mais lors du deuxième elle paraît déjà toute morte.

Et quant la pucelle eut finee celle complainte, le cuer lui failli de foiblesse et s'estendy sus son lit comme morte. Et quant les deux damoiselles, qui estoient auprès d'elle a tel meschief qu'il sambloit que les cuers leur deussent faillir, la veirent en tel point, elles cuidèrent qu'elle fust morte. Alors l'une sailli hors de la chambre hastivement et s'en vint aux deux soeurs du roy et leur dist que la pucelle rendoit l'ame et qu'elles venissent a son trespas. [...] Quant le roy fut dedens la chambre, il s'asseit sus l'esponde du lit, puis commença a regarder la pucelle, qui n'avoit nul signe de vie. Lors fut le roy tant doulant que plus ne pouoit et de fait commença a plourer, disant que par la dreté que elle avoit trouvé en ses soeurs la pucelle moroit.<sup>2</sup>

La pucelle revient bientôt à elle, mais lorsqu'elle se rend compte que tout le monde est persuadé qu'elle était véritablement décédée, décide de ne plus montrer aucun signe de vie, et commence donc à simuler le trépas. Décrite comme tant « *pale* » et « *deffaitte* », son apparence ravagée soutient parfaitement l'illusion de la mort.

<sup>2</sup> *Perceforest*, troisième partie, tome II, éd. Gilles Roussineau, Genève, Droz, 1991, 209–210.

Et sachiez qu'elle en avoit bon commencement, car elle estoit tant pale et tant deffaitte que tous ceulx qui la veoient la tenoient morte pour vray.<sup>3</sup>

L'une des sœurs du roi Fergus lui inflige des tourments cruels pour prouver que celle-ci est en réalité bien vivante. Néronès souffre néanmoins les tortures sans le moindre signe de sentiment et reste complètement inerte.

Alors elle print une greffe d'argent, puis commença a poindre la pucelle es flans, es costez et es rains environ ung pous de parfont en sa char, mais la povre pucelle avoit le corps tant amorti de meschief et tant forte estoit en son oppinion que membre qu'elle eut ne se mouvoit. (...) Quant les deux damoisselles veirent la tyrannie de la perverse dame, elles lui dirent : « Certes, madame, vous faittes ung grant mal, car vous voiez plainement qu'elle est morte et qu'elle ne remeut piet ne main.<sup>4</sup>

Dans cette description, il y a des tournures typiques que l'on peut retrouver également dans d'autres récits de la « vivante ensevelie ». L'une des caractéristiques, c'est la pâleur mortelle de la jeune fille, qui est remplacée par l'image du visage coloré quand il s'agit du deuxième type, celui de la « belle endormie ». Dans le thème de la « vivante ensevelie » en revanche, où l'accent est mis sur l'apparence de la mort, la description insiste sur le fait que la personne, quoiqu'elle simule seulement, montre l'apparence totale d'une morte, dans toutes ses caractéristiques physiques. L'autre trait récurrent de ce type de récit, c'est la description des membres qui restent immobiles. Néronès feint si bien la mort que Fergus ordonne finalement de l'enterrer. Néronès, magnifiquement vêtue et richement ornée, est alors mise dans le tombeau.

Et adont les chevaliers prindrent le corps de la pucelle, que les deux damoisselles avoient revestue et aournee le plus richement qu'elles avoient peu, et porterent a la fosse et la le coucherent dedens.<sup>5</sup>

Cependant, la nuit suivant la mise au tombeau, l'un des serviteurs du roi Fergus retourne secrètement au tombeau dans l'intention de dépouiller la défunte. C'est alors qu'il le retrouve tout vide, sans la belle morte, car, Néronès, comme nous l'apprendrons plus tard, a bel et bien échappé à son tombeau, juste avant que la pierre qui devait le refermer n'ait été taillée.

L'autre récit également extrait du roman de *Perceforest* présente une histoire du deuxième type, celui de la « belle endormie ». Un jour la belle Zellandine – en filant une quenouille de lin – se plonge dans un sommeil léthargique si profond que personne n'est capable de l'en sortir. Comme les médecins s'avouent incapables de la guérir, son père, le roi Zelland, décide de l'enfermer dans une vieille tour soigneusement fermée et murée de tous les côtés, où seul lui et sa sœur peuvent entrer.

<sup>3</sup> *Op. cit.*, 210.

<sup>4</sup> *Op. cit.*, 211.

<sup>5</sup> *Op. cit.*, 212–213.

Dans ce récit, il est tout de suite clair qu'il s'agit de sommeil et non de mort. Comme la jeune fille n'est pas considérée comme morte, l'enterrement est hors de question. Elle sera donc seulement « isolée », enfermée dans une tour inaccessible à tout le monde, sauf aux élus. Troïlus arrive tout de même à y monter et c'est là qu'il retrouve sa bien-aimée endormie. Que la jeune fille dorme seulement et ne soit pas morte ne fait aucun doute, car elle en donne plusieurs signes évidents, comme d'être « *tant colorée, blanche et tendre* ».

Et lors vey Troïlus plainement le viaire de la pucelle, qui sy doucement dormoit qu'il sambloit qu'elle fust tout droit endormie, tant estoit coulouree, blanche et tendre<sup>6</sup>

Dans les autres récits de la « belle endormie » les mêmes tournures reviennent et toutes insistent sur la couleur. Dans *Perceforest* cette description caractéristique est même répétée quelques lignes plus bas et présentée de façon plus ample et complète.

Et lors print a regarder la pucelle qui dormoit, belle comme une deesse, tendre et vermeille comme une rose et de char blanche comme la fleur de lys [...].<sup>7</sup>

Il est important de remarquer que l'on ne parle pas de pâleur mais de blancheur et que cet adjectif renvoie au corps et non au teint. En effet, le « visage pâle et décoloré » est réservé au motif de la « vivante ensevelie ». Dans la suite du récit, le chevalier finit par entrer dans le lit auprès de sa belle amie « *toute nue* » à qui il fait perdre « *par droit le nom de pucelle* ».

Adont se leva le chevalier, qui fut tantost desarmé et desvestu. Sy se bouta dessoubz la couverture avecq la pucelle, qui estoit illecq toute nue, blanche et tendre. (...) Et combien que cel inconvenient lui amenrissoit fort sa joye, il ne se peut tenir par le conseil de Venus qu'il n'en prenist a son vouloir, et tant que la belle Zellandine en perdy par droit le nom de pucelle.<sup>8</sup>

Puis Zellandine toujours endormie donne neuf mois plus tard le jour à un enfant qui lui suce l'arête du doigt, grâce à quoi elle revient finalement à soi.

Le roman de *Perceforest* montre clairement qu'à l'époque les deux thèmes étaient à peine séparables l'un de l'autre. Car, plusieurs réminiscences d'œuvres antérieures contenant soit le motif de la « vivante ensevelie » soit celui de la « belle endormie » apparaissent à la fois dans les deux épisodes sans aucune distinction, notamment de l'*Eliduc* de Marie de France où le motif est d'ailleurs dans un stade transitoire entre les deux types, du *Cligès* de Chrétien de Troyes, ou du roman d'*Amadas et Ydoine*. Mon étude des textes cités et ma recherche concernant les transformations de ce motif ancien, vont me permettre, j'espère, de mettre en va-

<sup>6</sup> *Perceforest*, troisième partie, tome III, éd. Gilles Roussineau, Genève, Droz, 1993, 87.

<sup>7</sup> *Op. cit.*, 87.

<sup>8</sup> *Op. cit.*, 90.

leur l'ingéniosité des auteurs français en ce qui concerne leur technique narrative. En effet, c'est grâce à leur art de romancier que les motifs étudiés acquièrent des formes dont le degré d'achèvement permettra l'émergence de classiques inoubliables comme ceux déjà cités de Shakespeare et Perrault.

### Articles parus

Egedi-Kovács (E.) :

- 2011 (à paraître), La belle endormie, la sagesse animale et l'herbe médicinale, *Actes du colloque international « Littérature et folklore dans le récit médiéval »* 4-5 juin 2010, éd. E. Egedi-Kovács.
- 2010, Énigmes, songes et mensonges. L'*Historia Apollonii regis Tyri* et le *Perceforest*, *Pietas non sola Romana, Studia memoriae Stephani Borzsák dedicata*, Ed. A. Czeglédy et alii, Budapest, Typotex – Eötvös Collegium, 521-530.
- 2009, Non-dit et récit multiplié. Les (men)songes de Néronès dans le *Perceforest*, *Revue d'Études Françaises* (Budapest), 14, 107-113.
- La "morte vivante" dans les poèmes narratifs français et occitans du Moyen Âge, <http://www.uhb.fr/alc/ias/actes/index.htm>, 15 juillet 2008, session 3bis-L3, *La mort et les morts dans la matière de Bretagne*.
- 2008, La "morte vivante" dans le *Cligès* de Chrétien et le roman grec, *Acta Ant. Hung.*, 48, 207-219.
- 2008, Tetszhalál a középkori francia irodalomban, *Enumeratio*, SEC, Szerk. Tóth I. és Jutai P., Budapest, 56-60.
- 2007, A rejtélyes görög könyv Chrétien de Troyes regényében, *ΠΑΝΗΓΥΡΙΣ*, SEC, Budapest, 21-24.





## Éléments de spectacularisation dans la pièce à machines

TAMÁS SOMOGYI

doctorant

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
somogyi\_tamas@hotmail.com

Dès le début de mes études, j'ai toujours haï les intervenants et les commentateurs qui commençaient leur propos par toutes sortes de justification. Par un curieux renversement de situations (outil d'ailleurs très apprécié par les auteurs dramatiques du XVII<sup>e</sup> siècle), me voilà maintenant contraint de me justifier à mon tour : ma justification à moi concerne le sujet et la méthode que je vais vous présenter.



Mon sujet de préférence est le théâtre à machines du XVII<sup>e</sup>, domaine peu étudié par les critiques modernes, un peu suspect peut-être du point de vue académique. De plus, j'envisage ce phénomène (que je ne vais pas tarder à définir) avant tout comme une pratique sociale avec une large composante littéraire. Le phénomène du théâtre à machines regroupe, à mon avis, des textes spéciaux appartenant à divers genres (tragédie pour la plupart) qui ont en commun quelques traits spécifiques, outre les points évidents qui sont susceptibles d'être actualisés dans une mise en scène spectaculaire. Parmi ces traits, il convient de noter un prologue obligatoire, presque toujours destiné à la louange du roi, la variété formelle du texte, une thématique provenant du champ du merveilleux, et enfin le plus souvent la présence d'un texte accompagnateur, le *dessein*, une sorte de livret aux fins commerciales. Cela avec l'implication des machines et l'introduction de la musique (et plus tard, celle du ballet) rapproche le phénomène d'une sorte de spectacle total avant la lettre.

Une importante remarque préliminaire s'impose à ce moment : toute étude du théâtre de l'époque doit tenir compte du fait que le système qu'elle examine est perdu dans sa totalité pour jamais. Ce ne sont que certains de ses éléments qui peuvent être repérés dans les textes qui nous sont d'ailleurs parvenus sous une forme plus ou moins différente de ce qu'ils avaient au XVII<sup>e</sup> siècle. D'abord une interface s'est mise en opération avec le passage en écriture de l'action complexe visuelle et textuelle des pièces de théâtre.

Dans un deuxième temps, sous cette nouvelle forme mise en écrit, les textes ont subi d'autres modifications ultérieures en vue d'une classicisation certaine. Pendant ce long processus, les composantes visuelles du spectacle sont presque toutes disparues à en arriver aux « cadavres momifiés » dont parle Claude Bourqui. Ce que

nous avons aujourd'hui à notre disposition sont comme des armes à double tranchant : malgré le fait que nous pouvons en tirer des renseignements très utiles, dans la majorité des cas les textes des pièces conservent une certaine pratique de représentation. Une seule pratique qui n'est pas forcément représentative du tout pour l'étude du spectacle contemporain ou encore de ce qui a été réellement dit ou vu sur scène. Dans le cas des pièces à machines, les desseins peuvent être très utiles pour savoir comment telle ou telle représentation a été formée, mais leur contenu est à prendre avec précaution : ils décrivent une pratique scénique idéale ou idéalisée dont le degré de réalité et de véracité est douteux.

Quelle est la nécessité de la spectacularisation dans ces pièces alors ? D'abord, il convient de noter que le public du XVII<sup>e</sup> ainsi que le public de nos jours avait un penchant décidé pour les pièces spectaculaires et pour le tintamarre, et ce dès les mystères du Moyen Âge. Il suffit de citer le *Roman comique* de Paul Scarron où un personnage déplore le triste état des choses quand « l'on prenait plus de plaisir à voir représenter les choses qu'à ouïr des récits »<sup>1</sup>. Cette constatation est très importante : pour la partie moins cultivée du public, les changements de décor et les apparitions machinées constituaient la principale source de plaisir tandis que pour les érudits, une intrigue classique et régulière pouvait servir d'amusement.

La question se pose de savoir si le spectacle ne contredit pas le principe de l'unité de lieu. L'engouement du grand public pour le spectacle se développe parallèlement au renforcement des idées de régularité, avec le spectacle semblant prendre le pas sur les règles avant la Fronde. Dans la deuxième moitié du siècle par contre, ces deux opposés ont l'air d'avoir bien partagé leurs zones d'influences : les grandes tragédies classiques que nous avons tous étudiées au lycée excluent presque tout élément spectaculaire en parfaite opposition avec l'opéra abondant en extravagances scéniques.

La fonction des éléments spectaculaires reste toutefois la même : ils créent d'abord un effet de surprise qui est à la base du plaisir visuel du public populaire (il suffit de penser au souffle collectif du public moderne aux effets machinés), ils peuvent mettre en relief le nœud dramatique de la pièce (comme l'enlèvement ou la délivrance du personnage éponyme dans *Andromède* de Pierre Corneille) et ils peuvent également renforcer la *catharsis* éprouvée par les spectateurs comme dans le cas de *Dom Juan* de Molière. Les théoriciens reconnaissent que le spectacle vaut plus qu'un simple ornement, l'abbé d'Aubignac ira jusqu'à le valoriser au même titre que la profondeur psychologique des personnages ou le caractère bien ficelé de l'intrigue : selon ses préceptes, « [l'action] est fondée [...] sur une des trois choses ; ou sur une belle Passion, [...] ou sur une belle Intrigue, [...] ou sur un Spectacle extraordinaire<sup>2</sup> ».

<sup>1</sup> Scarron (P.), 1857, *Le Roman comique*, Paris, P.Jannet, 1857, chapitre XXI, 136.

<sup>2</sup> Aubignac (H. F. Abbé d'), 2001, *La Pratique du théâtre*, éd. Hélène Baby, Paris, Honoré Champion, 111.

Ce spectacle peut avoir plusieurs sources. En adoptant la démarche de Jacques Scherer<sup>3</sup>, on peut en distinguer quatre catégories : le dramatique, le pathétique, le pompeux et le merveilleux.

- Le spectacle dramatique est ancré le plus possible dans le texte : même dans une mise en scène simpliste, le mouvement de la statue du Commandeur fait partie intégrante de l'action et enrichit la représentation d'une dimension spectaculaire.
- Le pathétique est en général très apprécié par le public : avoir peur, trembler pour tel ou tel personnage ou peut-être s'attendrir à un moment donné sont des émotions fortes et les éprouver renchérit l'assistance à la représentation théâtrale. La mort de l'héroïne à la fin des *Amours de Jupiter et de Sémélé* de Claude Boyer par exemple est un prétexte pour le dramaturge à introduire tout un chœur déplorant le triste sort de la princesse. Ou encore dans *Médée* de Corneille, un monologue en stances est prononcé dans une prison – nul autre lieu ne sert mieux le pathétique.
- La relation du spectacle avec la pompe mériterait d'être traitée plus amplement, mais cette notion est une des plus mal étudiées de l'esthétique classique. Le meilleur moyen pour le dramaturge selon d'Aubignac de mettre en scène quelque chose de pompeux est un « spectacle magnifique » : citons l'exemple du divertissement royal dans *Andromède*.
- Enfin le merveilleux peut avoir au moins deux sources différentes, chrétienne ou païenne. En général, le merveilleux chrétien est plus ou moins exclu dans le théâtre contemporain, le merveilleux païen ou plus exactement mythologique par contre constitue un véritable puits de richesse. En ce qui concerne les pièces à machines, cette source est presque inépuisable pour les dramaturges.

La fable tirée des sources antiques telles que les *Métamorphoses* d'Ovide, les *Géorgiques* de Virgile ou autres est au début insuffisante pour la transformer en pièce à machines, il faut apporter quelques changements à la matière. Ce processus de spectacularisation de la fable se fait en trois étapes : l'auteur multiplie les lieux de l'action pour la rendre apte aux changements à vue des décors, il insère dans le texte dramatique de nouveaux prétextes pour les effets machinés et enfin, il reprend le texte en répétant les virtualités qui sont susceptibles d'être actualisées à l'aide de la scénographie. Voyons maintenant des exemples. Dans *La Descente d'Orphée aux enfers*, François de Chaponot ajoute une apparition de Junon, accompagnée de tonnerres, d'éclairs et de vents, ou encore plus tard dans la pièce, on voit Orphée chanter au Soleil qui apparaît sur son char. Dans *Les Amours de Jupiter et de Sémélé* de Boyer, les développements sont plus importants. On constate une multiplication des lieux de la tragédie (prologue au Mont Parnasse, changements de décor à vue, l'ancre de Jalousie ou encore à la fin de la pièce, toute la scène est changée en

---

<sup>3</sup> Scherer (J.), 1950, *La Dramaturgie classique en France*, Paris, Nizet, 161.

un « théâtre de nuages ». Le nombre des dieux et des personnages allégoriques est aussi multiplié pour inclure de nouvelles virtualités scéniques et de nouveaux effets machinés : ainsi voit-on paraître Amour et Vénus, Aurore et les Heures, Hyménée et Jalousie, puis on voit tout le théâtre en feu.

La spectacularisation s'accompagnait souvent d'autres mesures d'extériorisation. Par exemple en 1648, quand le Théâtre du Marais fait représenter *La Descente d'Orphée aux enfers* de Chapoton, cette pièce déjà connue par le public (ayant été créée en 1639 à l'Hôtel de Bourgogne) reçoit un titre plus aguicheur, *La Grande Journée des machines ou le Mariage d'Orphée et d'Eurydice*. Ce même procédé s'observe dans le cas de la reprise des *Sosies* de Rotrou la même année qui est rebaptisée *La Naissance d'Hercule ou l'Amphitryon*. Cette médiatisation excessive due à la circulation des desseins suraccentue en quelque sorte la part du spectacle dans la représentation.

Malgré la variété des effets scéniques déployés au cours du siècle, l'élément spectaculaire le plus frappant reste toujours la métamorphose. Dans les desseins, ce mot a deux acceptions différentes : d'une part, l'expression « le théâtre change de face » renvoie au changement de décor à vue, une des clés du théâtre à machines : ayant un rôle fonctionnel dans la structure des pièces, il est de loin le facteur le plus important du succès. D'autre part, il est évident que la métamorphose de tel ou tel personnage est un des moyens de spectacularisation les plus efficaces.

De prime abord, toute métamorphose semble contredire une des règles fondamentales de l'esthétique classique, celle de la vraisemblance. En réalité, la plupart des transformations est contrainte aux dramaturges par leurs sources, et dans cette mesure, l'autorité des textes antiques est plus importante aux yeux des doctes que le rattachement à la simple règle de la vraisemblance. Les théoriciens développent plus tard le principe de la *vraisemblance extraordinaire* qui permettra d'insérer des événements peu ordinaires dans les pièces.

La plus connue des métamorphoses en scène de toute la littérature dramatique du XVII<sup>e</sup> siècle est certainement de loin celle de la statue du Commandeur dans *Dom Juan* de Molière. Cette métamorphose de la pierre inanimée en être vivant est d'autant plus effrayante pour le spectateur qu'elle se passe par petits pas. On entend d'abord Sganarelle douter de la vivacité du regard de la statue, puis on voit qu'il est pétrifié de continuel hochements de tête du Commandeur. Le caractère effrayant de la scène est renforcé par le fait que le décor de mausolée ou de tombeau remplace par un changement à vue le décor de forêt, auparavant utilisé dans l'acte III. La métamorphose n'est accomplie qu'à la toute fin de la pièce, avec l'apparition de la statue en mouvement, qui ne mange ni ne boit, mais adresse la parole à d'autres personnages vivants. Le public est aidé dans la compréhension des événements d'un effet dramatique très apprécié par Molière, un *lazzo* gestuel de répétition (« Sganarelle, *baissant la tête comme a fait la statue*. – Le... qui est là! »<sup>4</sup>).

<sup>4</sup> *Dom Juan.*, acte IV, scène VII.

Cet exemple est d'ailleurs très caractéristique de l'usage de la métamorphose dans les pièces à machines : ce motif n'est pas seulement relégué à la dernière scène de la pièce, mais elle figure en clôture de plusieurs actes même. La position accentuée des métamorphoses au sein de l'action dramatique contribue à la *catharsis* et renforce en même temps le caractère spectaculaire de la représentation.

Ce caractère emphatique de la métamorphose scénique est aussi utilisé pour faire de la publicité au spectacle par l'intermédiaire des desseins. Dans le dessein de *La Descente*, écrit par le machiniste de la reprise de 1647, Denis Buffequin, cette description met en valeur le double fonctionnement de la métamorphose à la fin de la pièce :

Bacchus aprenant cette funeste histoire (...) en fist une justice exemplaire, en les changeant [les Bacchantes] soudain en Arbres. Ce qui se fait si promptement & par une Machine si surprenante, que la subtilité ne s'en peut trop admirer : Et comme cette Decoration est le dernier Changement qui finit la Piece, C'est aussi celle qui doit rappeler toutes les autres en la memoire, afin de louer dignement le Sr Buffequin, qui seul estant l'Autheur de ce grand travail, a donné des nouveautez au public qui ne se peuvent payer, ni bien concevoir par le simple récit que l'on peut en faire.<sup>5</sup>

Très classiques dans le traitement de leurs sources et des personnages mais décidément baroques dans l'excès de l'extériorisation, les pièces à machines du XVII<sup>e</sup> siècle constituent un volet à part de la littérature dramatique. Capables de montrer à quel point notre image du Grand Siècle peut être incomplète sans l'examen de la consommation littéraire ou théâtrale de l'époque, elles prouvent également la modernité relative de ces phénomènes. De plus, l'étude du théâtre à machines peut offrir d'intéressantes comparaisons avec la vie théâtrale de nos jours. Aussi, le renouveau de l'intérêt du grand public pour les représentations reprenant les modalités anciennes garantit que de nouvelles mises en scènes des pièces à machines pourront être admirées dans les années qui viennent.

---

<sup>5</sup> Buffequin (D.), 1647, *Dessein du poème et des superbes machines du Mariage d'Orphée et d'Eurydice*, Paris, René Baudry, reproduit par Hélène Visentin dans son édition de la pièce : *La Descente d'Orphée aux enfers*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Textes rares », 2004, 140.



## Émergence de créatures imaginaires et artificielles Littérature fantastique au XIX<sup>e</sup> siècle

BARBARA MIKLÓS

doctorante

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
arababsolkim@gmail.com

**S**elon Marcel Schneider, le fantastique « est une continue, une irréprouvable protestation contre ce qui est, contre le monde créé et la vie qu'on y mène. Grâce à lui, nous pouvons libérer nos désirs les plus avides, nos rêves les plus tenaces et donner corps à notre espérance. »<sup>1</sup> Ce n'est pas un hasard si les théoriciens mettent l'accent sur le caractère novateur, voire révolutionnaire du genre : bien que son âge d'or soit le XIX<sup>e</sup> siècle, la plupart des œuvres fantastiques contiennent en germes les thèmes et signalent les préoccupations majeures de la littérature moderne et postmoderne.



Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on assiste en Europe à l'émergence d'un nouveau type de récit que le siècle suivant considérera comme frénétique, fantastique ou merveilleux. Mais ce n'est qu'autour de 1830 qu'on constate un accroissement des textes ouvertement « fantastiques » en France, principalement sous l'influence d'Ernst Théodore Amadeus Hoffmann dont les œuvres sont traduites en français et paraissent entre 1829 et 1833 chez Renduel. La notion de fantastique, tout en restant assez floue, commence à être appliquée à toute sorte de productions littéraires qu'on juge bizarres, extraordinaires ou étonnantes. La littérature qu'on classe dans ce domaine, devient de plus en plus un sujet de discussion et d'analyse, comme le démontrent de nombreux articles et essais parus à l'époque. Les lecteurs, las des histoires terrifiantes – ou parfois amusantes – du courant frénétique, attendent des histoires plus délicates, plus raffinées « qui ne touchent pas seulement leurs nerfs et leurs système circulatoire »<sup>2</sup> mais qui – en jouant sur les limites de leurs univers – les font réfléchir.

Dans l'un des premiers essais consacrés à ce sujet, Charles Nodier affirme que le fantastique est un refuge pour les âmes dégoûtées par les « repoussantes réalités du monde vrai »<sup>3</sup> et c'est pourquoi Roger Caillois déclare qu'il « est partout posté-

<sup>1</sup> Schneider (M.), 1985, *Histoire de la littérature fantastique en France*, Paris, Fayard, 409.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 147.

<sup>3</sup> Nodier (Ch.), 1869, *Du fantastique en littérature, Contes fantastiques*, Paris, Charpentier, 10.



rieur à l'image d'un monde sans miracle, soumis à une causalité rigoureuse ». <sup>4</sup> Révolutions, guerres et problèmes sociaux : au XIX<sup>e</sup> siècle, la vie est caractérisée par de multiples changements, à la fois sociaux et idéologiques. La littérature fantastique reflète cette déstabilisation intellectuelle et culturelle par laquelle le siècle est marqué, malgré la prédominance du rationalisme. Le fantastique naît de la crise et de l'instabilité, et son apparition, tout comme son évolution, sont intimement liées à un état particulier de la société. L'époque, appelée couramment celle de la raison et des « lumières », est à la fois celle de l'obscurité, hantée par des fantômes, des vampires et de toute sorte de créatures imaginaires : on sait que les différentes doctrines ésotériques, surtout l'occultisme et l'illuminisme sont très à la mode. L'originalité, voire la modernité du fantastique consiste en le fait que « tout en produisant un bouleversement des notions communément admises [...] il n'a pas pour dessein de changer le monde » <sup>5</sup> et ne propose rien pour remplacer ce qu'il remet en question. Le texte fantastique reste ouvert dans la mesure où sa fin ne correspond pas à sa clôture : le champ d'interprétation – possible, pas possible – demeure intact. Le refus de la notion de vérité est à la base du récit fantastique : au XX<sup>e</sup> siècle, le même principe, notamment celui de l'incertitude de la vérité constituera l'un des fondements de la pensée postmoderne. Le fantastique est un genre ouvertement ambigu : il reconstruit la réalité mais s'acharne à la déconstruire ; il s'appuie sur les normes, les valeurs et le système de pensée du réalisme pour mieux les contester. De ce point de vue, le fantastique est un genre libérateur et libertin, révolutionnaire ou anarchiste même, car il passe outre les tabous, remet en question la morale, annihile les dogmes, et ne supporte pas les systèmes contraignants. Libérateur et révolutionnaire dans sa thématique, mais dans sa structure et dans ses procédés narratologiques également.

Il n'est pas le fait du hasard que les deux grandes obsessions de la littérature fantastique soient la mort et la création : les deux traduisent la volonté de transgression de la norme ou la loi divine. Les créatures imaginaires : revenants, morts-vivants et vampires ont franchi le seuil de la mort, font leur « irruption brutale » dans le monde réel et par là, mettent en contradiction le réel et l'irréel, le possible et l'impossible. La possibilité même de l'existence de ces créatures imaginaires est scandaleuse : pour reprendre les mots de Rudolf Otto, elles appartiennent à la sphère au-delà de l'éthique et du rationnel qui se présente sous le double aspect de mystère effrayant et fascinant. Le vampire ou le mort-vivant est un être qui est mort et qui est pourtant présent en notre réalité, en chair et en os. La nouveauté en cela n'est pas le fait qu'un être humain revient de la mort : on en trouve des exemples illustres dans la littérature et même l'Église catholique admet l'existence des revenants. Il faut ajouter que le fait est plutôt rare, mais par permission divine ou par pouvoir maléfique, un être humain peut revenir d'entre les morts. Mais à

<sup>4</sup> Caillois (R.), 1966, *Anthologie du fantastique*, Paris, Gallimard, tome I., 14.

<sup>5</sup> Steinmetz (J-L.), 1990, *Littérature fantastique*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?, 29.

l'exception de Lazare ou de Jésus-Christ, dans la plupart de ces histoires, le revenant n'a pas de corps : il n'est qu'une âme en peine, ayant toujours un dessein, un but précis. Autrement dit, il n'apparaît jamais sans raison, il a toujours une tâche à accomplir (une faute à expier, réclamer des messes ou des prières pour assurer le salut de son âme) sans laquelle il ne pourra jamais trouver le repos. Par contre, le vampire, tel qu'il (ou plutôt telle qu'elle) apparaît dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, est toujours un revenant en corps, sans mobile clairement établi. S'il fallait trouver une explication à son existence, nous dirions que son but unique est évidemment non pas de vivre mais de rester parmi les vivants, d'imiter une sorte de vie, et surtout de se réjouir grâce à son corps toujours rajeuni par le sang de ses victimes. Enfin, c'est une créature surnaturelle très matérialiste, menant une existence extrêmement égoïste, centrée autour de son corps et les plaisirs que l'immortalité peut lui offrir. Il est évident que très vite, les histoires de vampires prennent une coloration érotique : la sexualité est un autre tabou que le fantastique essaie de transgresser. Il est remarquable qu'après les années trente-quarante, le vampire se féminise : elle devient l'amante ténébreuse, la femme fatale qui rend visite à son bien-aimé pendant la nuit : bref, on met sur scène des créatures de plus en plus sensuelles et voluptueuses.

La tentation de devenir créateur, de donner la vie à une créature artificielle représente une nouvelle possibilité de violer la norme : en plus, dans ce cas, il s'agit d'une action libre et consciente, une révolte plus explicite, indiquant souvent l'insatisfaction de l'homme envers l'ordre universel et sa volonté de toute-puissance. Dans ces histoires, le héros n'est pas une victime innocente mais le catalyseur même des événements surnaturels. Cela n'empêche qu'une action pareille soit vouée à l'échec : même l'expression *création artificielle* semble être paradoxale, étant donné que la création est le privilège exclusif de Dieu.

La modernité du fantastique se manifeste également dans une sorte d'interactivité dans le rapport entre le lecteur et l'œuvre : les auteurs du fantastique emploient des procédés narratologiques soigneusement élaborés pour créer un climat favorable au culte du fantastique, comme à une plante délicate. Le fantastique met le lecteur au centre de l'œuvre en s'appuyant sur « l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel »<sup>6</sup>. Le récit fantastique joue avec l'énonciation et le point de vue narratif pour renforcer l'hésitation du lecteur et pour faciliter son identification au personnage ou, au contraire, pour lui suggérer de garder ses distances vis-à-vis de lui. On pourrait même parler de « mécanismes » propres au fantastique qui exigent la participation active du lecteur. L'auteur veut le prendre en piège : le but est de lui faire oublier qu'il lit une histoire imaginée – ou au moins semer le doute concernant le statut du texte. Comme l'affirme Todorov, « le texte oblige le lecteur à considérer

---

<sup>6</sup> Todorov (T.), 1970, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil, 29.

le monde des personnages comme un monde de personnes vivantes »<sup>7</sup> mais il faut que le lecteur se prête à ce jeu subtil. En parlant de piège, nous supposons également que l'auteur du récit fantastique a l'intention de manipuler le lecteur afin de le convaincre de la véracité de l'histoire. Les auteurs du fantastique ont soin de placer leur récit dans un cadre tout à fait réaliste, emploient consciemment des procédés du roman réaliste et ainsi, réussissent à produire au début du texte l'illusion référentielle ; c'est « l'ancrage dans le réel »<sup>8</sup> pour reprendre l'expression de Jean Molino. Il faut d'abord établir un monde rationnel pour que l'irrationnel puisse s'y introduire – sinon, on se trouve dans le merveilleux. Le narrateur du récit fantastique fait tout son possible pour être crédible, pour écarter le soupçon qui pourrait peser sur lui, mais pour pouvoir conclure son histoire sur un doute suprême, il a besoin de la participation du lecteur ; en revanche il lui offre une liberté totale : il sème le doute, perturbe la raison – du protagoniste, du narrateur et du lecteur – mais ne propose rien pour remplacer ce qu'il remet en question.

Dans le récit fantastique, le discours tenu par le narrateur heurte tellement les normes de la réalité, que la confiance traditionnelle de la part du lecteur ne va pas de soi. Ainsi, la narration à la première personne ne peut garantir la véracité du narrateur que très imparfaitement et cela contribue à créer l'hésitation qui caractérise ce genre. L'attitude du lecteur envers le narrateur homodiégétique d'un texte fantastique est caractérisée par le doute :

On ne nous dit pas que le narrateur ment et la possibilité qu'il mente, en quelque sorte structurellement nous choque ; mais cette possibilité existe (puisque'il est aussi personnage), et l'hésitation peut naître chez le lecteur.<sup>9</sup>

Pour résoudre le problème de l'authenticité, les auteurs du fantastique au XIX<sup>e</sup> siècle choisissent volontiers un personnage-narrateur qui, par son intelligence et son statut social, peut être considéré par les lecteurs contemporains comme une personne digne de confiance. C'est en général un homme noble et cultivé, savant ou au moins quelqu'un qui s'intéresse aux sciences, et qui tient souvent des propos soi-disant matérialistes. Ses réactions, son raisonnement face aux événements surnaturels jouent un rôle important dans le récit ; reflètent les doutes du lecteur et – bien qu'indirectement – le « renseignent sur la capacité de raisonnement du personnage »<sup>10</sup> : étant donné que le caractère fantastique du texte dépend de ce jugement, il est très important de savoir si on est en train de lire les mémoires d'un fou ou d'un homme intelligent. De plus, à l'aide de cette technique, l'auteur – presque

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, 37.

<sup>8</sup> Molino (J.), 1980, Le fantastique entre l'oral et l'écrit, *Europe*, n°611, mars 1980, 36.

<sup>9</sup> Todorov (T.), *op.cit.*, 91.

<sup>10</sup> Koopman-Thurlings, (M.), 1995, *Vers un autre fantastique : étude de l'affabulation dans l'œuvre de Michel Tournier*, Amsterdam, Rodopi, 85.

à l'insu du lecteur – lui propose une certaine ligne de questionnement concernant les événements, et ce fil conducteur sera le plus souvent suivi par des lecteurs.

Le refus de la notion de vérité ou d'un message quelconque, secondé par un discours qui remet en question la perception du monde et le rationalisme, qui rejette et se libère de toute forme d'autorité et qui doute de sa propre capacité à rendre compte de la réalité du monde, prouvent que l'esprit qui règne sur le fantastique est bien celui de la contestation, de la liberté et du doute. A notre avis, la littérature fantastique du XIX<sup>e</sup> siècle est pleine de trésors à exploiter ; sans parler des champs qui ne sont pas encore suffisamment étudiés, comme par exemple la production littéraire des auteurs considérés comme méconnus ou marginaux, ou l'influence du fantastique francophone sur la littérature hongroise.



## Poétiques du réel dans le récit français contemporain

BOTOND BAKCSI

doctorant

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
boticus@gmail.com

**D**e nos jours, c'est un lieu commun d'affirmer qu'à partir des années '80 on est témoin dans le récit français du retour de la narration et du réel. Les critiques en utilisent des étiquettes diverses, tel le néoréalisme, l'impassibilité, la renarrativisation, le « réalisme sémiotique » (Blanckeman), la « transitivité retrouvée » (Viart), etc. D'une part, il s'agit de la redéfinition et de l'élargissement des champs de la littérature par l'apparition des genres factuels



(c'est-à-dire l'ensemble des écrits scientifiques, critiques, philosophiques, récits de voyage, les autobiographies, les témoignages considérés comme littérature) ; d'autre part, à mon avis, il s'agit d'un changement plus radical, d'un tournant épistémologique, voire ontologique. Qu'est-ce qu'on appelle le réel ? Est-ce qu'il y a une différence entre le réel et la réalité ? Ou, si l'on pose la question d'une autre manière : quelle est la différence entre le récit contemporain qui aborde le réel et le réalisme du XIX<sup>e</sup> siècle ? Dans mon essai, je voudrais réfléchir très brièvement sur ces questions et montrer à partir de trois exemples concrets combien la question du réel devient importante dans des poétiques très éloignées de prime

abord (notamment dans l'écriture des faits de François Bon, dans la fiction pure de Régis Jauffret et dans l'essai fictionnalisé de Pascal Quignard). Je donnerai juste une esquisse sommaire de cette problématique.

Voyons d'abord les exemples concrets. Paru en 2004, le roman de François Bon, intitulé *Daewoo*, part d'un fait réel, la fermeture des usines Daewoo à partir de 1998 ans la région de la Lorraine et en analyse l'effet dévastateur sur la vie des ouvrières. Le narrateur, voire l'auteur fait partie de la fiction romanesque : c'est lui qui rend visite à ces sites des usines liquidées, y faisant des enquêtes, des interviews avec les ouvrières, dont le texte est retranscrit non sans modifications, mais sous la forme de dialogues littéraires. Il s'agit donc d'une sorte de sociographie des zones industrielles défavorisées, d'une description du monde du chômage, c'est-à-dire d'un roman réalité, d'un « roman enquête » (Martine Laval). Un passage du livre traite justement de la légitimité d'écrire sur les violences sociales présentes dans des paysages dégradés :

...les lieux décrits dans un livre, pourvu que les mots en dessinent la perspective au-delà d'eux-mêmes, laissent le temps aux images, et dans la tête on s'en refasse relief. On garde dans la tête comme le souvenir d'une ville véritable les escaliers et greniers de Kafka, les salons sur jardin de Balzac. Puis, passant le pont Charles à Prague ou les remparts de Guérande, on a l'illusion que ce qui vous reste d'un livre est plus vivant et net que le monde vrai. À moins que là, dans nos promenades réelles, ce n'ait été que du livre qu'on était en quête, comme si le réel qu'il évoque n'en était de fait qu'un prolongement<sup>1</sup>.

Le réel, la reconstruction du réel se fait ici par une poétique de la prose qui ne veut plus reposer sur la domination des signes : il est beaucoup plus que le prolongement du monde des livres ou d'une idéologie qui construit avant la lettre une représentation sociale. La présentation du réel dans ce livre ne repose plus sur des interprétations et des poétiques toutes prêtes, elle se forme au cours du livre. La description du « paysage de fer » des usines fermées se mêle à la réflexion sur la possibilité de les présenter sans faire appel aux idéologies esthétiques antimimétiques :

Le monde ici, avec l'autoroute d'un côté et les immeubles de l'autre, ne prête pas à poème, ni à la création de mondes fantastiques. Sur des charpentes portiques on avait boulonné et riveté des parois d'acier gaufré, mis par-dessus un toit, et suspendu les néons pour éclairer, les canalisations d'air soufflé pour chauffer, enfin dessiné des marques sur le ciment imperméabilisé du sol pour y goujonner les machines. (...) Pourtant, c'est cela qu'il y avait ici aussi à extorquer : ce mystère qui soude un lieu à l'énigme des hommes se passe parfois de traces. Et la tension poétique d'une prose est ce mouvement, par quoi on extorque au réel ce sentiment de présence. (...) Était-ce vain, cette profondeur, de la chercher ici encore, ici pourtant, dans l'usine vide et la ville qui l'entourait, malgré la désaffection des signes ?<sup>2</sup>

Le réel est l'indicible qui n'est pas au-delà de la sphère de la perception, il est un « sentiment de présence » qui, paradoxalement, n'existe pas sans la soustraction du monde des faits, sans la fictionnalisation qu'opère la littérature. D'après le romancier et l'essayiste Philippe Forest, le roman contemporain en général

...répond à l'appel du réel – tel que cet appel s'adresse à chacun dans l'expérience de l'« impossible », dans le déchirement du désir et celui du deuil (...). Quelque chose arrive alors qui demande à être dit et ne peut l'être que dans la langue du roman car cette langue seule reste fidèle au vertige qui s'ouvre ainsi dans le tissu du sens, dans le réseau des apparences afin d'y laisser apercevoir le scintillement d'une révélation pour rien (...). Tel est le réalisme du roman qui procède de l'existence afin d'en produire une représentation qui rende compte de l'expérience vécue (...) et dont se déduit une vérité, le labeur de l'écrivain consistant à la reprendre sans fin, à s'en revenir sans cesse vers elle.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Bon (F.), 2004, *Daewoo*, Paris, Fayard, 101.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 102–103.

<sup>3</sup> Forest (Ph.), 2007, *Le Roman, le réel*, Nantes, Éd. Cécile Defaut, 8.

Il s'agit d'extraire le réel de la dite réalité, mais non dans le sens d'en saisir l'essence, tout simplement d'articuler sans cesse les différentes modalités, les différentes réalisations quotidiennes de ce réel. Cette poétique de la prose peut être caractérisée par la soustraction du sentiment de présence au réel, en d'autres termes par la soustraction du réel à l'autorité de la réalité qui est une insurmontable contrainte externe. Cette sorte de soustraction n'est pas un geste d'abolition subjectiviste de la réalité (pareille à celui qui définit les poétiques de la modernité, par exemple la poétique de la prose du Nouveau Roman), par contre, elle produit le sens et la légitimité de la recherche poétique par la présentation d'une différence minimale entre le réel et la réalité<sup>4</sup>.

Je passe maintenant à mon deuxième exemple. Le livre de Régis Jauffret, *Fragments de la vie des gens*, paru en 2000, peut être caractérisé comme une fiction pure : il contient 57 petits textes, de petites histoires, chacune étant comme un noyau d'un roman à développer. Les personnages de ces petites fictions n'ont pas de nom, ils sont désignés tout simplement par les pronoms *il* ou *elle*. Il s'agit d'un livre très cruel sur la vie quotidienne des gens avec des envies inavouables et inexprimées, le malaise dans les relations familiales, la haine des enfants, la solitude, les fantasmes insoumis, le désarroi, l'ennui, les désirs meurtriers et suicidaires, etc. ; c'est pourquoi Dominique Viart le caractérise par l'étiquette de la « poétique du malaise »<sup>5</sup>. Je cite un passage où le personnage solitaire (tout simplement marqué par le pronom *elle*), souffrant d'insomnie, revenue de ses vacances, ne sait quoi faire avec son temps libre, elle ne sait plus quoi faire avec elle-même, avec sa propre existence dénudée :

Son congé n'était pas encore terminé, elle passerait quelques jours à faire des rangements. (...) Elle se demandait ce qu'elle allait faire demain, elle craignait que les rangements l'occupent à peine un après-midi ou deux. Elle n'aimait pas le sport et elle ne supportait pas la lecture. Quant elle s'ennuyait, elle allait chez le coiffeur. Elle pouvait y aller cinq fois par semaine, changer de couleur, de coupe, et à force de faire raccourcir ces cheveux ne plus avoir sur le crâne qu'une mince couche de duvet d'oiseau. Elle a fini par s'endormir à cinq heures du matin. Elle s'est levée à neuf heures. Le soleil accentuait les détails d'une réalité qui lui semblait encore plus insurmontable. (...) Elle s'est dit que de toute façon elle n'aimait pas ce logement, ceux qu'elle visitait lui déplaisaient aussi, elle aurait bien voulu n'habiter nulle part.<sup>6</sup>

On voit dans ce passage de quelle manière l'anxiété envahit le protagoniste à ces moments intermédiaires de fainéantise où elle ne peut pas se reposer sur la plage ou travailler dans son bureau, c'est-à-dire lorsqu'elle ne peut plus extérioriser

<sup>4</sup> Pour la notion de la soustraction cf. Badiou (A.), 2005, *Le Siècle*, Paris, Seuil, (surtout le chapitre 5 : « Passion du réel et montage du semblant »).

<sup>5</sup> Cf. Viart (D.), Vercier (B.), 2005, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 402.

<sup>6</sup> Jauffret (R.), 2001, *Fragments de la vie des gens*, Paris, Gallimard, Folio, (Éd. Verticales/Seuil, 2000), 80–82.



de manière institutionnelle son vide intérieur. Elle éprouve une terrible angoisse face à ce vide qu'elle essaie de refouler à tout prix, de transférer dans les objets qui l'entourent. Or, ce vide n'est autre que son réel : le sentiment d'être sans foyer ou, de plus, le désir d'être sans foyer (« elle aurait bien voulu n'habiter nulle part ») est la marque d'une investigation sans objet précis, d'une recherche d'évasion de cette prison qui s'appelle « soi-même ». Je me permets de généraliser : dans l'ensemble du livre, les personnages cherchent, le plus souvent d'une manière inconsciente, la vérité de leur existence. Dans cette quête, la réalité apparaît comme un obstacle insurmontable, mais le moteur de cette quête n'est autre que le réel, ce quelque chose dont les personnages ne parviennent pas à se rendre compte. À mon avis, ce que Jacques Lacan dit originellement à propos de la répétition et du travail de la remémoration, est valable également dans ce cas-là : notamment que le réel est « ce qui revient toujours à la même place – à cette place où le sujet en tant qu'il cogite, où la *res cogitans* ne le rencontre pas »<sup>7</sup>. C'est peut-être la cause pour laquelle les personnages des fragments de Jauffret ne peuvent pas réfléchir sur leur condition, sur leur être. Le réel est comparable à un fantôme qui les hante, qui revient toujours sans que les personnages y croient : il est ce qu'ils cherchent, sans jamais pouvoir l'observer. C'est pourquoi la poétique du réel chez Jauffret n'offre pas de grands tableaux de la vie sociale, mais « seulement » de petites histoires typiques de la vie quotidienne des gens, de petites histoires qui tournent sans cesse, ce qui veut dire obstinément, autour du noyau du réel.

Voyons maintenant une autre poétique, présente dans le cycle *Dernier royaume* de Pascal Quignard, qui prétend être une nouvelle forme littéraire : on y trouve des réflexions philosophiques mêlées de fiction, qui peuvent être caractérisées d'après Dominique Viart, comme des « fictions critiques »<sup>8</sup>, ou on pourrait les nommer aussi des essais fictionnalisés. Les cinq volumes du cycle contiennent une série de méditations et d'histoires sur le monde, les différentes cultures, l'écriture, la littérature et l'actualité, etc. Pascal Quignard y fait dialoguer le critique et le fictif, en tirant de cette manière les conclusions de l'irruption des sciences humaines dans la littérature : comme il l'affirme dans un entretien, il espère « qu'on ne saura plus démêler fiction ou pensée »<sup>9</sup>. Je cite un exemple provenant du premier volume du cycle, *Les Ombres errantes* (paru en 2002), qui traite justement de la problématique abordée dans mon essai :

Le réel n'est jamais une image de la réalité. Le réel est l'énigme. Le mot sanskrit qui dit l'énigme est le mot *brahman*. C'est un présent éternel et prodigieusement actif. Il présente deux traits : il est incompréhensible, il est hal-

<sup>7</sup> Lacan (J.), 1973, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, Coll. « Points », 59.

<sup>8</sup> Viart (D.), 2004, Les « fictions critiques » de Pasqual Quignard, *Études françaises*, 40/2, 25–37.

<sup>9</sup> Quignard (P.), Lapeyre-Desmaison (Ch.), 2001, *Pascal Quignard le solitaire. Rencontre avec Chantal Lapeyre-Desmaison*, Paris, Éditions Les Flohic, 211.

lucinatoire. Je pose l'hypothèse que l'allemand *ersatz* traduit le sanskrit *brahman*. L'âme qui dort est un spectateur qui regarde une représentation involontaire. (...) la politique, la procréation familiale, la vie sociale, la pensée métaphysique sont elles aussi des représentations de théâtre où l'âme rêve qu'elle joue un rôle, qu'elle va brandir son épieu, qu'elle est en train de poser bruyamment le talon sur le plancher, que ses yeux lancent des éclairs. (...) Entre l'hallucination et le désordre, le réel respire comme un enfant qui joue : secousse aussi capricieuse dans son effet qu'elle est imaginaire dans sa perception. Au sein du réel qui respire le temps est aussi inintelligible que le monde est fantasmatique.<sup>10</sup>

Ce passage démontre de manière esséistique la relation restreinte entre le réel et le fantasma. Le réel n'est pas la représentation de la réalité, il n'est pas une construction mentale à partir de la chose même, de la *Ding an Sich*. Par contre, le réel est l'irréalisation de l'expérience, une énigme en œuvre, qui se place entre l'hallucination subjective de la conscience et le désordre objectif de la réalité. C'est pourquoi, lorsqu'il parle de la nécessité du retour au réel dans le cadre de la vie postmoderne, devenue de plus en plus virtuelle, le philosophe slovène, Slavoj Žižek souligne que :

le réel qui revient a le statut d'un semblant : c'est précisément parce qu'il est réel, en raison même de son caractère traumatique et excessif, que nous sommes incapables de l'intégrer dans (ce que nous percevons comme) notre réalité, et sommes donc contraints de l'éprouver comme une apparition cauchemardesque. »<sup>11</sup>

Pour faire court, je passe aux conclusions, en revenant à mes questions initiales. Je pense donc qu'il y a une différence nette du récit contemporain par rapport au réalisme du XIX<sup>e</sup> siècle. L'écart entre eux ne réside pas dans les différentes manières d'aborder la représentation, car le récit contemporain se situe au même plan que le réalisme en ce qui concerne la transitivité du langage littéraire. Le réalisme en son fond repose sur l'idéologie épistémologico-esthétique de montrer l'ensemble de la société, de pouvoir en donner un tableau complet et par cela transmettre un message au lecteur. Comme le montre Jacques Rancière :

Le « réalisme » est tout entier construit sur le décalage entre voyance et vision, sur la possibilité de voir sans voir. (...) [La voyance] est en effet la puissance d'un voir qui n'est plus au service d'une représentation, mais qui s'affirme pour lui-même et vient se mettre en travers de la logique narrative comme de la morale de la fable. »<sup>12</sup>

<sup>10</sup> Quignard (P.), 2002, *Les Ombres errantes, Dernier royaume I*, Paris, Gallimard, Folio (Éd. orig. Grasset/Fasquelle, 2002), 74–76.

<sup>11</sup> Žižek (S.), 2005, *Passion du réel, passion du semblant, Bienvenue dans le désert du réel*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs », 42.

<sup>12</sup> Rancière (J.), 1998, *La parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature*, Paris, Hachette, 98.

Rien de tel dans le récit contemporain qui ne peut pas et ne veut pas ignorer la tradition littéraire du XX<sup>e</sup> siècle et qui, (j'espère avoir pu le démontrer) opère avec la catégorie du réel qui ne lui permet pas de former un grand tableau idéologique, une exploitation directe de la réalité, plutôt celle des formes de l'instantané, du simultané et du connecté.<sup>13</sup> De plus, le récit contemporain s'oppose également à la dite littérature postmoderne ou expérimentale qui déniait tout rapport avec la réalité, voulant fictionnaliser la réalité entière (pensons par exemple aux récits paradigmatiques de Borges ou à la *Continuité des parcs* de Cortázar). Je cite de nouveau Žižek, qui en opposant à la célèbre formule barthésienne de *l'effet de réel* son contraire, *l'effet de l'irréel*, à mon sens décrit parfaitement (bien que dans un contexte plus général) l'épistémologie et l'ontologie du récit contemporain :

Il ne faut pas prendre la réalité pour de la fiction, (...) il nous faut arriver à distinguer, dans ce que nous percevons comme relevant de la fiction, le solide noyau du réel que nous ne pouvons affronter qu'en le fictionnalisant. »<sup>14</sup>

En paraphrasant Giorgio Agamben, d'après qui dans l'état messianique la loi est en vigueur, mais sans signification<sup>15</sup>, je risquerais l'hypothèse que le réel est une présence permanente et hallucinatoire, une représentation involontaire qui n'a pas de signification en soi, qui est incontournable seulement à cause du fait qu'il impose ses contraintes énigmatiques. Dans mon interprétation, ce sont les différentes faces de ce réel (à la fois banal et à la fois effrayant) auxquelles le récit contemporain nous confronte de manière tout à fait nouvelle dans l'histoire littéraire.

<sup>13</sup> Cf. la constatation précise de Blanckeman : « L'objet-monde n'existe plus, qui suppose une entité clairement identifiable et une cohérence strictement logique. (...) Certains transforment en pari esthétique cette situation complexe : mettre en forme la réalité sans la mettre en ordre ; obéir aux contraintes de la composition narrative, sans lesquelles il n'est plus de figuration romanesque plausible. La fiction actuelle teste ainsi des formes mimétiques de l'instantané plutôt que de la durée, du simultané plutôt que du concerté, du connecté plutôt que de l'agencé. » Blanckeman (B.), 2002, *Les fictions singulières*, Paris, Prétexte, 21–22.

<sup>14</sup> Žižek (S.) : *op. cit.* 42.

<sup>15</sup> Agamben (G.), 2006, *Le Messie et le souverain. Le problème de la loi chez Walter Benjamin, La Puissance de la pensée. Essais et conférences*, Paris, Rivages, 223.

# **APPENDICE**



## Histoire de l'enseignement du français à l'Université de Budapest

ISTVÁN FODOR\*

Budapest

L'Université de Budapest a été fondée en 1635 à Nagyszombat par les Jésuites.<sup>1</sup> Elle n'est pas la première université hongroise, celle de Pécs (dans le Midi de la Hongrie) a été fondée il y a plus de 600 ans, mais elle a cessé de fonctionner, lorsque la Hongrie, occupée par les Turcs, a perdu son indépendance. Notre université a acquis une importance encore plus grande après la dissolution de la Compagnie de Jésus en 1773 par la reine Marie-Thérèse d'Autriche, suivie par le transfert de l'Université à Buda en 1777, puis en 1783 à Pest, capitale de la Hongrie.

Le français a été enseigné dans les écoles secondaires hongroises dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Son enseignement est également attesté dans les écoles supérieures calvinistes de Marosvásárhely et de Debrecen, de tradition progressiste, où l'influence des Lumières était plus forte qu'à notre Université.<sup>2</sup>

En décembre 1769, la reine établit la liste des professeurs de la Faculté des Lettres (logique, métaphysique, mathématiques, hébreu, grec etc.) et celle des maîtres (*magister*) pour l'enseignement de l'allemand, du français, de la danse et de l'escrime. Il y a exactement 200 ans, le 10 avril 1775, l'exécution des ordonnances de la reine a été décrétée par les commissaires royaux délégués à l'Université. Nous ne savons pas si l'enseignement du français a réellement commencé ce jour-là. Même s'il a commencé, il a été vite abandonné, parce que sous l'absolutisme éclairé de Joseph II, seul l'enseignement de l'allemand était favorisé, celui des autres langues était tout simplement défendu de sorte que, après sa mort et après la Révolution française, la réunion de la noblesse de certains comitats exigea l'introduction à l'Université de l'enseignement du français, de l'anglais et de l'italien. En réalité, le français y est déjà enseigné facultativement par Louis Bouchard depuis 1791, mais l'enseignement des autres langues ne commence que quelques années plus tard, la plupart du temps grâce à des maîtres d'origine française (Séhêts, Lemouton etc.). Le successeur de Bouchard, Joseph Lepage, d'origine belge, fait ses cours entre 1793 et 1803, au moment où plusieurs professeurs de l'université sont obligés de partir à cause de leur sympathie à l'égard des jacobins hongrois. Le premier maître titularisé est un curé français, François Roussel, qui enseigne de 1803 à sa mort, survenue en 1819. Il publie un manuel de français en latin.<sup>3</sup>

---

\* Reproduction de l'article paru dans *Acta Litteraria Academiae Hungaricae*, tomus 17 (3–4), 317–325 (1975) à l'occasion du bicentenaire de l'enseignement du français à l'université. István Fodor, spécialiste de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, a été à cette époque maître de conférences au département.

Son successeur, le polyglotte Jean-Baptiste Lemouton (1832–1849) déploie une intense activité d'enseignant, en publiant de nombreux manuels de grammaire française, anglaise, italienne, allemande en hongrois ou en latin.<sup>4</sup> Il est solidaire avec la jeunesse hongroise sous la révolution et la guerre d'indépendance de 1848/49, il fait des cours même pendant la guerre. Sa fille, Émilie traduira en hongrois les drames de Shakespeare. C'était tout naturel car à l'époque des réformes et de la révolution, la France symbolisait pour la Hongrie l'idéal de la liberté, du progrès et de la révolution. Comme le dit plus tard le romancier Mór Jókai, un des membres de la « Jeune Hongrie » : « Nous étions tous « Français ». Nous ne lisions rien d'autre que Lamartine, Michelet, Louis Blanc, Sue, Victor Hugo, Béranger... »

Toute idée française devient dangereuse après la chute de la Révolution. A cette époque c'est Alajos Mutschenbacher qui fait des cours de français à l'Université germanisée.

C'est seulement après le Compromis de 1867 avec l'Autriche que le ministre de l'Éducation nationale, écrivain de culture française, József Eötvös, père du physicien Loránd Eötvös, nomme le premier professeur de français, le poste de maître se transforme en poste de professeur et la Chaire de français est ainsi constituée. Le premier titulaire, Sándor Rákossy (1869–1889) enseigne la langue et la littérature françaises également. Outre un manuel de langue, il publie un recueil de Gallicismes et synonymes.<sup>5</sup> En 1893 on invite un professeur de Fribourg, Philippe-Auguste Becker,<sup>6</sup> qui étudiera avant tout la littérature médiévale, puis, après l'intérim assuré par Lucien Bézard c'est le professeur Gyula Haraszti, fécond spécialiste et chercheur infatigable, influencé par le positivisme, qui dirigera la Chaire entre 1909 et 1921. Ses recherches, caractérisées par un factualisme minutieux, portent avant tout sur les classiques du XVII<sup>e</sup> siècle. Il publie des monographies bien documentées sur Molière, Corneille, mais aussi sur le roman naturaliste et sur Edmond Rostand.<sup>7</sup> C'est ici que je signale qu'en 1895 a été fondé le Collège Eötvös, l'homologue hongrois de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Au Collège, il y avait toujours un lecteur français, dont Lucien Bézard et René Bichet (le petit B., ami d'Alain-Fournier). C'est là qu'ont été formés les plus grands maîtres futurs des études françaises, Sándor Eckhardt, Albert Gyergyai, Géza Laczkó, Lajos Tamás, plus tard István Sótér, László Gáldi, Béla Köpeczi...

La fin de la guerre de 1914–1918 radicalise aussi l'Université. La Hongrie se transforme en république en 1918, la République des Conseils est proclamée en mars 1919. Sous la République des Conseils plusieurs professeurs progressistes sont nommés à l'Université, ainsi pour la littérature française Marcell Benedek et Géza Laczkó. Fondateur, en 1904, avec György Lukács et László Bánóczy de la Société Thália, auteur d'une remarquable monographie sur Victor Hugo, M. Benedek était bien choisi pour enseigner à la Faculté. Géza Laczkó fut un collaborateur régulier de la revue progressiste *Nyugat* (Occident). Après la chute de la République des Conseils, ils doivent quitter l'Université, tous les deux travailleront dans l'édition. M. Benedek publiera des monographies sur Zola, le roman français du

XIX<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup> et fera des traductions (Romain Rolland, Martin du Gard), tandis que G. Laczkó étudiera dans ses articles Rabelais, Baudelaire, Anatole France.<sup>9</sup>

Après la mort de Gyula Haraszti, survenue en 1921, la direction de la Chaire a été confiée à Sándor Eckhardt qui a assumé cette tâche de 1923 à 1958. Il fut assisté pour la linguistique par Carlo Tagliavini (docteur honoris causa de notre Université),<sup>10</sup> plus tard par Lajos Tamás,<sup>11</sup> puis par Géza Bárczi<sup>12</sup> et László Gáldi.<sup>13</sup> Pour compléter les cours de littérature, on faisait parfois appel à des professeurs de nationalité française, comme Jean Carrère et Georges Deshusses. Parmi les bibliothécaires et les assistants non payés, je signale István Lelkes, Béla Köpeczi et Mlle Margit Németh.

La période de l'entre-deux-guerres a connu un niveau très élevé, conforme aux exigences universitaires de l'époque. L'enseignement se composait d'un nombre réduit de cours magistraux, destinés à tous les étudiants, les séminaires, les travaux pratiques n'existaient guère. L'enseignement et la recherche étaient caractérisés par des méthodes philologiques positivistes, par un factualisme, influencé par la littérature comparée de Baldensperger et de Paul Van Tieghem. Les recherches de S. Eckhardt sont très variées. Sa thèse étudie Remy Belleau, poète de la Renaissance. Il fait des cours sur le Moyen Âge, le dix-septième siècle ou le romantisme. La plupart de ses études traitent de l'histoire des relations franco-hongroises. Il publie une monographie sur l'influence des idées de la Révolution française en Hongrie. Il réunit ses articles, ayant trait à l'histoire des relations franco-hongroises dans le recueil intitulé *De Sicambria à Sans-Souci*. Il a même essayé de définir *Le génie français*.<sup>14</sup> Il publie également une Grammaire descriptive du français moderne où – selon J. Herman – il adopta le premier « des principes de linguistique générale essentiellement saussuriens ». <sup>15</sup> Il publie aussi le premier de ses dictionnaires : le dictionnaire hongrois-français. Cette période est aussi celle de l'épanouissement de la glorieuse pléiade des linguistes romanistes hongrois. G. Bárczi, L. Tamás et L. Gáldi feront des recherches très importantes sur l'histoire du français et des autres langues romanes. Les thèses préparées sous la direction du professeur Eckhardt avaient la plupart du temps pour sujet les relations historiques ou littéraires franco-hongroises. Je relève quelques titres de la collection des thèses (*Bibliothèque de l'Institut Français de l'Université de Budapest*) qui se compose de 51 volumes : Lajos Sipos : *A magyar szabadságharc visszhangja a francia irodalomban* (L'écho de la guerre d'indépendance hongroise dans la littérature française) 1929 ; István Lelkes : *A magyar-francia barátság aranykora* (L'âge d'or des relations franco-hongroises) 1933 ; István Sötér : *La doctrine stylistique des rhétoriques du XVII<sup>e</sup> siècle* 1937.

Le Collège Eötvös représentait un autre type de l'enseignement du français. Là, c'étaient surtout des travaux pratiques par petits groupes qui se faisaient sous la direction de Lajos Tamás, d'Aurélien Sauvageot,<sup>16</sup> d'Albert Gyergyai<sup>17</sup> et, plus tard, d'Ernö Kenéz.<sup>18</sup> A. Sauvageot a publié, en collaboration avec M. Benedek, le premier grand dictionnaire français-hongrois et hongrois-français. Plus tard, rentré en



France, il enseignera les langues finno-ougriennes à l'École des Langues Orientales vivantes et publiera de nombreux ouvrages de linguistique hongroise et française.

Actuellement, il est docteur honoris causa de notre Université. Albert Gyergyai est spécialiste de la littérature française contemporaine. Son enseignement a complété heureusement l'enseignement plutôt traditionnel de l'Université. Il a développé une grande sensibilité littéraire et une grande culture humaniste chez ses élèves à partir des méthodes critiques de Sainte-Beuve et de Thibaudet. Ses essais très suggestifs sur Flaubert, Proust, Mauriac, Malraux, publiés dans *Nyugat* ont révélé au public hongrois la nouvelle littérature française, surtout celle du groupe de la *Nouvelle Revue Française*. Sa thèse étudie le roman français contemporain. Son activité de traducteur est également importante : il a traduit, entre autres, *L'Éducation sentimentale* de Flaubert et les deux premiers volumes de *A la recherche du temps perdu*. Lui aussi, est actuellement docteur honoris causa de notre Université.

Malgré le haut niveau des maîtres et de l'enseignement, l'Université n'était pas à même de résoudre ses problèmes : celui de l'intensification de l'enseignement par les séminaires et les travaux pratiques de langue et surtout le problème menaçant des débouchés, l'angoisse continuelle du chômage intellectuel qui renvoie aux problèmes graves du régime politique. Pendant la guerre, le Collège Eötvös et l'Université ont essayé de résister au fascisme hongrois et allemand. Leur résistance intellectuelle se manifeste par des publications d'esprit humaniste, inspirée par la culture française. Je songe avant tout aux études d'István Sötér sur l'histoire des relations franco-hongroises.<sup>19</sup>

La Libération signifie pour la Hongrie la victoire sur le fascisme, mais aussi la victoire de la démocratie et le commencement de l'édification de la société socialiste qui va de pair avec la démocratisation de la culture. Les études françaises connaissent aussi un puissant essor. On fonde en 1947 l'Institut Français en Hongrie qui, avec l'Alliance Française, fait beaucoup pour développer les relations culturelles franco-hongroises. Le resserrement des liens est symbolisé par la visite en Hongrie d'Éluard, de Pierre Emmanuel, de l'historien Victor-Lucien Tapié (docteur honoris causa de notre Université), et par le voyage en France d'Albert Gyergyai, de Zoltán Kodály, la conférence de György Lukács à la Sorbonne et la publication en France de son livre *Marxisme et existentialisme*.<sup>20</sup> Le livre d'István Sötér sur l'histoire des relations franco-hongroises paraît immédiatement après la Libération.<sup>21</sup> Parmi les premiers boursiers en France, on trouve les futurs maîtres des études françaises : Béla Köpeczi, József Herman, Vilma Mészáros.

Dans l'enseignement universitaire, les changements deviennent sensibles aussi à partir de 1948. À côté des professeurs titulaires, on crée d'autres postes aussi pour intensifier l'enseignement par un nombre élevé de travaux pratiques, effectués en petits groupes. Les Chaires universitaires se transforment en équipes de travail. János Györy, auteur d'un remarquable ouvrage sur la *Chanson de Roland*, publié en France en 1936, nommé maître de conférences en 1949, analyse avec beaucoup de verve le XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles français. De jeunes assistants, Ottó Süpek,

Endre Lóránt sont également nommés. A. Gyergyai et M. Benedek reprennent aussi leurs cours. Madame Jolán Kelemen commence à enseigner régulièrement des cours de langue. D'autres professeurs ont également enseigné pendant quelques temps, B. Köpeczi, Ede Bene, etc. Malgré la réduction du nombre des étudiants de français, c'est une période riche et mouvementée dans la recherche, influencée par la méthode marxiste. Cette époque est marquée par la Grammaire descriptive française, publiée sous la direction de Sándor Eckhardt, avec la collaboration de L. Gáldi, J. Herman, B. Köpeczi, I. Fónagy etc.<sup>22</sup> C'est aussi le moment où voient le jour les dictionnaires de S. Eckhardt,<sup>23</sup> l'importante étude et anthologie d'A. Gyergyai consacrées au Siècle des Lumières. Il écrit également plusieurs grands essais très riches, destinés au grand public sur Balzac, Flaubert, Aragon etc.<sup>24</sup> J. Györy fait paraître une monographie sur Victor Hugo.<sup>25</sup>

En 1957 et 58 une période équilibrée de développement et de croissance commence à notre Chaire, comme dans le pays. Le français est enseigné dans un nombre croissant de lycées depuis 1954. Il faut former des professeurs régulièrement, et cette formation recommence aux Facultés de Debrecen et de Szeged également. Le nombre des étudiants de français augmente sans cesse.

En 1958, Sándor Eckhardt prend sa retraite. Son successeur, A. Gyergyai fait beaucoup pour donner une plus grande importance à l'enseignement de la littérature moderne et aux travaux pratiques de langue et de littérature. Parallèlement à l'augmentation du nombre des étudiants, il obtient de nouvelles nominations. Madame J. Kelemen est nommée assistante en 1958 (actuellement elle est maîtresse de conférences). Outre des travaux pratiques de langue, elle assure également les cours et les travaux pratiques de grammaire. En 1959, Madame Janine Herman est nommée lectrice, elle enseigne la langue. Depuis 1962, signe de l'amélioration des relations culturelles franco-hongroises, nous avons aussi un lecteur français, dont le poste figure dans les protocoles d'accord culturel, signés par les deux pays. En 1962, Mademoiselle Paule de Rotalier spécialiste de hongrois occupe, la première, ce poste. Elle est remplacée en 1965 par M. Georges Mary, puis, depuis 1971 par M. François Zumbiehl. Les lecteurs font surtout des cours de langue et un cours de littérature. En 1962, Madame Klára Padányi a été nommée assistante, actuellement maîtresse-assistante qui se spécialisera dans l'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle et István Fodor assistant, puis maître-assistant qui fera plus tard des cours et des travaux pratiques de littérature des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Madame Marianne Pintér, nommée assistante en 1963, puis maître-assistante, fera des recherches et des cours sur le XIX<sup>e</sup> siècle français. Elle étudiera l'historisme et l'œuvre de Mme de Staël. La linguistique historique est enseignée par le professeur Lajos Tamás, la méthodologie de l'enseignement du français par Nándor Szávai.<sup>26</sup> Le professeur Albert Gyergyai prend sa retraite en 1964. Pendant un an, la Chaire est dirigée par le professeur Lajos Tamás, puis, de 1965 à 1970 par le professeur Béla Köpeczi. Pendant ces années, la Chaire connaît une expansion significative. Le nombre des étudiants s'accroît toujours. En 1955, il n'y avait qu'une cinquantaine d'étudiants, en 1970, il

y en a 200, actuellement nous en avons 250. Les relations internationales s'améliorent encore grâce à la signature des accords culturels en 1966. Les enseignants et les étudiants font des séjours en France en tant que boursiers. Nous recevons des professeurs associés, comme MM. Roland Desné et Jacques Voisine, des professeurs français comme MM. Jean Frappier, Pierre Citron, Michel Foucault, Robert Escarpit, Jean Perrot donnent des conférences à l'Université. Béla Köpeczi fait de grands efforts pour moderniser l'équipement matériel de la Chaire et, surtout, la bibliothèque, en achetant des manuels et des livres de poche. Il lance la collection des publications de la Chaire,<sup>27</sup> et publie un recueil d'articles collectif avec l'Institut d'Études Littéraires de l'Académie sur les relations franco-hongroises.<sup>28</sup> Depuis 1967, nous publions également les *Nouvelles Études Hongroises*. Elles se proposent de publier en français des articles sur la réalité hongroise, plus spécialement sur la vie scientifique et culturelle, et des études relatives au passé et au présent des relations franco-hongroises. Il y eut aussi des manifestations, destinées au grand public, qui contribuèrent au rayonnement de la culture française en Hongrie. Nous avons organisé des expositions (Romain Rolland, Racine, Baudelaire), des colloques d'étudiants (Racine), des matinées poétiques (Baudelaire, Verlaine, Apollinaire) et dramatiques (*La cantatrice chauve* de Ionesco). Malheureusement, pendant cette période, il n'y a qu'une seule nomination d'assistant, celle d'Imre Szabics (actuellement maître-assistant), linguiste, spécialiste de l'ancien français. Pour ne pas surcharger les enseignants, qui ont de lourdes tâches à assumer, Béla Köpeczi fait appel aux professeurs extérieurs, comme László Gáldi pour la grammaire historique et la stylistique et Géza Nagy, Ede Bene, Pál Lakits<sup>29</sup> pour la littérature, Madame Marianne Mikó et Károly Ginter pour l'enseignement de la langue.

Après la nomination en tant que secrétaire général adjoint puis de secrétaire général à l'Académie de Béla Köpeczi, en 1970, Ottó Süpek est chargé de la direction de la Chaire. Le corps enseignant continue à s'accroître. Après la retraite de Mme Pintér, Imre Vörös sera nommé maître-assistant et on lui confiera des cours de méthodologie de l'enseignement du français et de l'inspection du stage pédagogique des étudiants. La même année seront nommés assistants András Vajda et János Korompay, à qui seront confiés les travaux pratiques de littérature française des XVII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, ainsi que le cours de civilisation française du XX<sup>e</sup> siècle. La modernisation des catalogues de la bibliothèque continue avec la nomination de Mme Gyöngyvér Völgyes, bibliothécaire. Avec l'aide de l'Académie des Sciences, deux groupes de recherches se constituent à la Chaire : le groupe de recherches de linguistique contrastive franco-hongroise, dirigé par Madame Kelemen, et un groupe de recherches sur l'histoire de la civilisation française du XIX<sup>e</sup> siècle, dirigé par István Fodor. Le groupe de Mme J. Kelemen collabore avec l'Institut de Linguistique de l'Académie et le Centre d'Études Finno-Ougriennes de l'Université de Paris III, dirigé par le professeur J. Perrot. Ils ont déjà organisé un important colloque à Aussois l'an dernier. L'autre groupe prépare des anthologies et un manuel.

Quels sont les résultats de l'activité scientifique de la Chaire pendant cette période de mutation ? Le professeur Gyergyai continuait à publier ses essais solides, suggestifs et denses sur les écrivains français « classiques » et « contemporains ». Le professeur Köpeczi a publié sa thèse sur la lutte d'indépendance de Rákóczi contre les Habsbourg (1703–1711) et la France (1964). Cette thèse a également paru en français sous le titre *La France et la Hongrie au début au XVIII<sup>e</sup> siècle* et a trouvé un assez large écho dans la presse spécialisée française. Signalons encore son rôle dans l'organisation des différents colloques franco-hongrois d'histoire et de littérature comparées, en particulier les colloques de Mátrafüred, consacrés aux Lumières en Europe Centrale, et les colloques d'histoire sociale. En ce qui concerne la théorie, il a éclairé les rapports de l'histoire, de l'histoire des idées et de l'histoire de la littérature. Des dictionnaires et des recueils d'articles sur la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle ont également vu le jour sous sa direction.<sup>30</sup> Le professeur Jean Györy s'occupe de l'histoire du théâtre français du Moyen Âge, de la renaissance, du baroque et du classicisme. Pendant les dernières années de sa vie, le monde imaginaire de Chrétien de Troyes est au centre de ses préoccupations.<sup>31</sup> Lajos Tamás publie son manuel d'introduction à la linguistique néolatine et son Dictionnaire étymologique des mots hongrois en roumain, László Gáldi fait paraître un manuel de versification et de stylistique françaises. Ottó Süpek se penche sur l'œuvre de Villon. Sa thèse traite de la Formation de la vision du monde de Villon, dans ses articles, il aboutit à plusieurs conclusions nouvelles tant dans l'étude de la biographie (p. ex. la date de naissance de Villon) que dans l'interprétation des textes.<sup>32</sup> Madame J. Kelemen a soutenu sa thèse sur la Valeur stylistique des temps verbaux en français contemporain et a publié une *Syntaxe du français moderne*<sup>33</sup> puis, en collaboration avec Madame J. Herman, un recueil d'*Exercices de grammaire*. Parmi les thèses de doctorat d'Université, je signale *Le roman algérien de langue française* de Madame K. Padányi, *L'influence de Dostoïevski en France* d'I. Fodor, *L'homme dans la Comédie humaine de Balzac* d'Imre Vörös et *La Genèse du passé composé dans l'ancien français* d'Imre Szabics.

Mon exposé a peut-être été trop difficile à suivre à cause du grand nombre de noms et de publications. C'est que l'histoire de notre Chaire est riche et qu'elle est insuffisamment connue à l'étranger. J'espère que cette rapide présentation de notre passé et présent et la confrontation de nos méthodes respectives aboutira, dans l'esprit de la coopération scientifique, à une meilleure connaissance mutuelle de nos problèmes et réalisations.

## NOTES

<sup>1</sup> Sur l'histoire de l'Université de Budapest voir Szentpétery, I., *A bölcsészettudományi kar története 1635–1935* (L'histoire de la Faculté des Lettres de Budapest), Budapest, 1935; *Az Eötvös Loránd Tudományegyetem története 1945–1970* (Histoire de l'Université Loránd Eötvös 1945–1970) publié sous la direction d'I. Sinkovics, Budapest. s.d.

<sup>2</sup> Cf. Vörös, I., L'enseignement du français en Hongrie au XVIII<sup>e</sup> siècle, *Acta Litteraria*, 1975.

<sup>3</sup> Rousset, F., *Synopsis linguae gallicae principiorum*, Pestini 1805.

<sup>4</sup> Lemouton, J. B., *Grammatica anglica...* In usum academiae iuventutis Hungariae Budae 1826; *Frantzia grammatica új és könnyen megfogható tanításmód szerént magyarok' és németek számára* (Grammaire française selon une méthode nouvelle et accessible à l'usage des Hongrois et des Allemands) Pest, 1828; *Legujabb olasz nyelvtanító* (Manuel contemporain d'italien), Pest, 1830; *Méthode Jacotot ou plus de grammaire française*, Pest, 1846; *Francia nyelvtan* (Grammaire française), Pest, 1847.

<sup>5</sup> Rákosy, S., *Gallicismusok és synonymák* (Gallicismes et synonymes), Budapest, 1876; *Vezérfonal a francia nyelv megtanulására* (Fil conducteur pour apprendre le français), Budapest, 1876.

<sup>6</sup> Becker, F. Á., *Rousseau*, Budapest, 1902; *Afrancia epika kezdetei* (Les débuts de la poésie épique française), Budapest, 1906. *Grundriss der altfranzösischen Literatur*, Heidelberg, 1907; *Clément Marots Liebeslyrik*, Vienne, 1907

<sup>7</sup> Haraszi Gy. *A naturalista regényről* (Du roman naturaliste), Budapest, 1886; *André Chénier költészete* (La poésie d'André (Chénier), Budapest, 1890; *Molière élete és művei* (Vie et œuvre de Molière), Budapest, 1897; *A francia lírai költészet fejlődése* (Évolution de la poésie lyrique française), Budapest, 1900; *Corneille és kora* (Corneille et son temps), Budapest, 1906; *Edmond Rostand*, Paris, 1913; *En glânant chez La Fontaine*, Paris, 1922.

<sup>8</sup> Benedek M., *Victor Hugo*, Budapest, 1912; *Zola*, Budapest, 1921; *A francia regény a XIX. században* (Le Roman français au XIX<sup>e</sup> siècle), Budapest, 1921; *A francia irodalom* (Littérature française), Budapest, 1928; *Romain Rolland*, Budapest, 1961; *Könyv és színház* (Livre et théâtre), Budapest, 1963.

<sup>9</sup> Laczkó G., *Irodalmi miniatűrök* (Miniatures littéraires), Budapest, 1922–1923. (Études sur Baudelaire et A. France); *Rabelais Nyugat* (Occident), 1933.

<sup>10</sup> Tagliavini, C., *Despre « Lexicon Marsilianum »* București, 1929; *Introduction à la linguistique romane*, Budapest, 1933–1934; *Introduzione alla glottologia*, Bologna, 1969; *Le origini delle lingue neolatine*, Bologna, 1962.

<sup>11</sup> Tamás, L., *Etymologisch-historisches Wörterbuch der ungarischen Elemente im Rumänischen*, Budapest, 1966. (Londres–La Haye–Paris, 1967); *Bevezetés az összehasonlító neolatín nyelvtudományba* (Introduction à la linguistique comparée néolatine), Budapest, 1969.

<sup>12</sup> Bárczi G., *Ófrancia hang- és alakok* (Phonétique et morphologie de l'ancien français), Bécs–Budapest, 1933; *A magyar nyelv francia jövevényszavai* (Les mots d'emprunt français du hongrois), Budapest, 1938.

<sup>13</sup> Gáldi, L., *Esquisse d'une histoire de la versification roumaine*, Budapest, 1964; *Précis de stylistique et de versification française*, Budapest, 1968; *Introduzione alla stilistica italiana*, Bologna, 1971.

<sup>14</sup> Eckhardt, S., *Remy Belleau, Sa vie, sa « Bergerie »*, Budapest, 1917; *A francia forradalom eszméi Magyarországon* (Les idées de la Révolution française en Hongrie), Budapest, 1924; *Ujfrancia leíró nyelvtan* (Grammaire descriptive du français moderne), Budapest, 1929; *Magyar-francia szótár* (Dictionnaire hongrois-français), Budapest, 1936; *Le génie français*, Paris, 1942; *De Sicambria à Sans-Souci*, Budapest, 1943.

<sup>15</sup> J. Herman, L'étude de la linguistique romane en Hongrie, *Nouvelles Études Hongroises*, 1967, p. 184.

<sup>16</sup> De Sauvageot, A. voir surtout: *Francia-magyar és magyar-francia nagy kéziszótár* (Dictionnaire général français-hongrois et hongrois-français) avec la collaboration de József Balassa et de Marcell Benedek, Budapest, 1932, 1937; 1942–1943; *Les procédés expressifs du français contemporain*, Paris, 1957; *Français écrit, français parlé*, Paris, 1962; *Portrait du Vocabulaire français*, Paris, 1964; *L'édification de la langue hongroise*, Paris, 1971.

<sup>17</sup> Gyergyai, A., *A mai francia regény*, Budapest, 1937, études dans *Nyugat*.

<sup>18</sup> Kenéz, E., *Le problème du style dans la critique romantique 1815–1830*. Budapest, 1939.

<sup>19</sup> Sötér, I., *Francia szellem a régi Magyarországon* (L'esprit français dans l'ancienne Hongrie), Budapest, 1940; 1943; *Francia-magyar művelődési kapcsolatok* (Relations culturelles franco-hongroises), Budapest, 1941; *L'esprit français en Hongrie*, Budapest, 1944.

<sup>20</sup> Lukács, Gy., *Marxisme et existentialisme*, Paris, 1948.

<sup>21</sup> Sötér, I., *Magyar-francia kapcsolatok* (Relations franco-hongroises), Budapest, 1946.

<sup>22</sup> *Francia leíró nyelvtan* (Grammaire française descriptive), Budapest, 1952. Bien que J. Herman n'ait enseigné que peu de temps à la Chaire de français de l'Université de Budapest, je cite ses principaux ouvrages: *La formation du système roman des conjonctions de subordination*, Berlin, 1963; *Précis de phonétique française*, Budapest, 1966; *A francia nyelv története* (Histoire de la langue française), Budapest, 1966; *Précis d'histoire de la langue française*, Budapest, 1967; *Le latin vulgaire*, Paris, 1967.

<sup>23</sup> Eckhardt, S., *Francia-magyar szótár* (Dictionnaire français-hongrois), Budapest, 1953; *Magyar-francia szótár* (Dictionnaire hongrois-français), Budapest, 1959; *La littérature française au XVI<sup>e</sup> siècle*, Budapest, 1958; *La littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle*, Budapest, 1958; *La littérature française au XVIII<sup>e</sup> siècle* Budapest, 1958; *Mai francia nyelvtan* (Grammaire française moderne), Budapest, 1965.

<sup>24</sup> Gyergyai, A., *A francia felvilágosodás* (Les Lumières en France), Budapest, 1954; *La littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle*, Budapest, 1959; ses essais sont réunis en volumes: *Klasszikusok* (Les Classiques), recueil d'études sur Villon, Montaigne, Racine, La Fontaine, Les Lumières, Diderot, Montesquieu, Voltaire, George Sand, Balzac, Flaubert, France, Budapest, 1962; *Kortársak* (Les Contemporains), articles sur Verhaeren, Proust, Valéry, Colette, Martin du Gard, Mauriac, Aragon, Malraux, Camus, Budapest 1965.

<sup>25</sup> Györy, J., *Études de la Chanson de Roland*, Paris, 1936. *A francia irodalom kis tükré* (Précis d'histoire de la littérature française), Budapest, 1938; *Victor Hugo*, Budapest, 1952; Györy-Zigány: *Rendszerez francia nyelvtan* (Grammaire française), Budapest, 1960.

<sup>26</sup> Szávai, N., *J.J. Rousseau*, Budapest, 1964; *Emberek és tájak* (Les hommes et les paysages), Budapest 1972.

<sup>27</sup> *Bibliographies. Publications de l'Institut d'Études françaises à l'Université de Budapest*: S. Kozocsa: *A francia nyelvű irodalom magyar nyelvű repertórium 1918–1968* (Répertoires des études hongroises sur la littérature française), Budapest, 1970; *Baudelaire Magyarországon* (Baudelaire en Hongrie), Budapest, 1970.

<sup>28</sup> Köpeczi, B. – Sötér, I. (éd.), *Eszmei és irodalmi találkozások* (Rencontres idéologiques et littéraires), Budapest, 1970.

<sup>29</sup> Lakits, P., *La châtelaine de Vergi et l'évolution de la nouvelle courtoise*, Debrecen, 1966; *A kaland változásai* (Les Modifications de l'aventure). Budapest, 1967.

<sup>30</sup> Köpeczi, B., *A Rákóczi szabadságharc és Franciaország* (La guerre d'indépendance de Rákóczi et la France) Budapest, 1966; *XIV. Lajos* (Louis XIV) 1967; *La France et la Hongrie au début du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Budapest, 1971: *Az egzisztencializmus*

(L'existentialisme). Budapest, 1965: *A szocialista realizmus* (Le réalisme socialiste). Budapest, 1970; *Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale* (éd. avec E. Bene), Budapest. 1971; *Eszme, történelem, irodalom* (Idée, histoire, littérature), Budapest, 1972; *Rákóczi tükör* (Miroir de Rákóczi), Budapest. 1973. (éd. avec A. Várkonyi): *A francia irodalom a huszadik században (éd.)* (La littérature française au XX<sup>e</sup> siècle). Budapest, 1974.

<sup>31</sup> Győry, J., *Gesta regum – gesta nobilium* 1948; *Francia nyelvtan* (Grammaire française). Budapest, 1956; *A francia dráma kialakulása* (Genèse du théâtre français) 1959 (dactylographié); *Corneille és Racine* (Corneille et Racine), 1964 (dactylographie): *A francia irodalom története a középkorban* (Histoire de la littérature française médiévale), 1959.

<sup>32</sup> Süpek, O., *Esquisse d'une histoire des Français*, Budapest, 1962; *Villon világnézetének kialakulása* (La formation de l'idéologie de Villon), 1962 (dactylographié): *Villon Kis Testamentumának keletkezése* (Genèse du Lais de Villon), Budapest, 1966.

<sup>33</sup> Kelemen, J., *Cours de grammaire française*, Budapest. 1960; *Le français de tous les jours*, Budapest, 1964; *La valeur expressive des temps verbaux dans la prose française*, 1970 (dactylographié); *Syntaxe du français moderne*, Budapest, 1968; J. Herman – J. Kelemen, *Exercices de grammaire française*, Budapest, 1973.

## **Histoire de l'enseignement du français à l'Université de Budapest de 1975 à nos jours**

LEVENTE DÉVÉNYI

maître de conférences

Université Eötvös Loránd de Budapest, Faculté des Lettres, Département d'Études Françaises  
devenyi.levente@btk.elte.hu

Après la fête du bicentenaire de l'enseignement du français à l'université de Budapest en 1975, les activités du département ne cessaient de se diversifier au fil des années.

Jolán Kelemen a examiné dans sa thèse les valeurs stylistiques des temps verbaux du français contemporain. Elle a produit une *Syntaxe du français moderne* (1968), et, avec Janine Herman, elles ont rédigé des *Exercices de grammaire française* (1986). Sous sa responsabilité a été éditée une *Grammaire du français contemporain* (1985) qui est devenue un manuel incontournable dans l'enseignement dispensé aux départements de français des universités et des écoles supérieures de Hongrie. Les résultats de ses recherches en linguistique contrastive ont été publiés sous le titre de *De la langue au style* (1988). Imre Szabics a publié une monographie sur le roman courtois du Moyen Âge français en 1983 dans la collection « Modern Filológiai Füzetek » de la maison d'édition Akadémiai Kiadó. La même collection s'est enrichie en 1987 de l'ouvrage de Imre Vörös, intitulé *Fejezetek a XVIII. századi francia-magyar fordításirodalmunk történetéből*. À l'occasion du Congrès international des chercheurs sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, tenu à Budapest en 1987, la maison d'édition Akadémiai Kiadó a publié sous un titre séparé l'épître en français de Lőrinc Orczy et János Fekete, datée de 1764 et adressée à Voltaire (à qui elle n'est jamais parvenue). Annotée en détail par Fekete, elle avait été découverte par Imre Vörös quelques années auparavant aux Archives Károlyi. Vilmos Bárdosi, au-delà de sa participation aux programmes de recherche sur la contrastivité, a introduit à partir de 1982 de nouvelles matières en linguistique synchronique dans l'enseignement (Introduction aux études linguistiques françaises, Lexicologie, Phraséologie). Il a pris part à plusieurs projets lexicographiques à long terme puis il en a dirigé d'autres (lexiques de phraséologie uni- et bilingues).

Après 1990, à la suite des changements politiques, de plus en plus d'étudiants se sont tournés vers le français : au lieu des 60 étudiants des années précédentes, 75 étudiants pouvaient être admis en première année. Le problème du manque de place – cause de nombreuses difficultés pendant de longues années – a été finalement résolu en mai 1990 : le département a trouvé de nouveaux quartiers à Amerikai út à Zugló, où plus de salles de cours, une grande salle de lecture et un spacieux dépôt de livres ont été mis à disposition en faveur de l'enseignement. Un immeuble annexe est devenu le siège de Egyetemközi Francia Központ (Centre Interuniversi-



taire d'Études Françaises), créé à l'initiative de Vilmos Bárdosi. Le Centre a reçu pour mission la coordination en Hongrie de l'enseignement du français et des recherches en français. Sa direction était d'abord assurée par Vilmos Bárdosi, puis par Judit Karafiáth.

La même année, Imre Vörös, promu professeur des universités, a pris la direction du département. Plusieurs jeunes enseignants sont venus renforcer le corps professoral : Péter Barta et Dávid Szabó ont rejoint la cellule linguistique, Judit Maár, Krisztina Horváth, Anikó Kalmár et Tivadar Palágyi celle des littéraires, Levente Dévényi a enseigné l'histoire de la civilisation française à partir de 1988, Lilla Zilahi s'est consacrée à l'enseignement de la didactique. Le département disposait déjà de trois postes de lecteurs au lieu d'un seul (Nathalie Arnaud 1986–1992, Élisabeth Chaliier Visuvalingam 1992–1995, Patrick Quillier 1995–1999, Yann Foucault 1999–2003, Raoul Weis 2003–2004, Thierry Fouilleul 2004–2008, Boris Trechniewski 2008–2011 ont continué la longue tradition des lecteurs français). Un des postes supplémentaires était financé par l'Ambassade de Belgique, l'autre a été pris en charge par le ministère hongrois de l'éducation. La première lectrice belge était Anne-Françoise Kroonen (1989–1995), suivie par Isabelle Lousberg (1995–1999), puis par Nicolas Dumont (1999–2005) et Matthieu Labeau (2005–2011). Le deuxième poste de lecteur français, poste de recruté local, a été confié à Catherine Kovács-Négrerie entre 1991 et 2009. La gestion de la bibliothèque du département (environ 25 000 livres et exemplaires de revue) était assurée par deux bibliothécaires (Hajna Nyilas et Éva Pohl). Grâce aux bourses européennes TEMPUS, une douzaine d'étudiants pouvaient se permettre chaque année de passer plusieurs mois dans des universités de France et de Belgique.

En 1995, Vilmos Bárdosi a pris la direction du département. De nouveaux jeunes collègues ont rejoint de département, ayant soutenu leurs thèses respectives tant en France qu'en Hongrie : le linguiste Péter Balogh, les littéraires Ildikó Lörinszky et István Cseppentő (les deux premiers ont quitté depuis le département pour aller occuper des postes dans d'autres universités, soit à l'étranger, soit en Hongrie). De nouvelles matières ont vu le jour. Judit Karafiáth, enseignant à mi-temps, a été nommée maître de conférences ordinaire du département. Imre Szabics et Vilmos Bárdosi ont été promus professeurs des universités. En même temps, le département a dû faire face à des disparitions douloureuses : en 1995, à celle de Ottó Süpek, en 1997, à celle de András Vajda et en 1999, à celle de Klára Csűrös.

La bibliothèque s'est considérablement enrichie. Le département a été connecté au réseau informatique universitaire et ses relations internationales allaient se renforçant (professeurs invités, échange d'enseignants et d'étudiants dans le cadre du programme Erasmus, remise de diplôme *honoris causa* à Jean Perrot et à Bernard Cerquiglini), inauguration de programmes de recherches littéraires et linguistiques, mise en route d'une revue spécialisée réputée sous le titre de *Revue d'Études Françaises*.

Dans les années 1990, les enseignants du département ont produit nombre de contributions à leur discipline. Il faut mentionner *A trubadúrok költészete* (Imre Szabics, 1995) et l'anthologie de poésie médiévale sous le titre de *Trubadúrok és trouvère-ek* (Imre Szabics, 1998) ; *Természetszemlélet a felvilágosodás kori magyar irodalomban* (Imre Vörös, monographie comparative, 1991), l'analyse de *Tartuffe* (Imre Vörös, 1997), deux anthologies d'écrits théoriques de l'époque du romantisme et du symbolisme (Judit Maár, 1995) ; l'ouvrage richement illustré *Szürrealizmus* (Judit Karafiáth, 1999) ; le recueil d'analyses du prématurément disparu András Vajda (*Költészet és retorika*, 1998). La publication des *Vicissitudes d'un genre. Le poème épique français de Ronsard à Voltaire* de Klára Csűrös (chez Honoré Champion, Paris, 1999) a été un événement très important pour la discipline et salué unanimement par les spécialistes. Le recueil est un exposé d'ensemble des résultats d'une carrière riche de chercheur ; les épreuves ont été corrigées par l'auteur gravement malade qui, au moment de la publication, n'était plus avec nous. Anikó Kalmár a consacré un recueil à sa mémoire qui a paru sous le titre de *L'exotisme dans la poésie épique française. In memoriam Klára Csűrös* (L'Harmattan, Paris, 2003).

Quant à la linguistique, Vilmos Bárdosi a fait paraître (avec un coauteur) un ouvrage très important intitulé *A francia nyelv lexikona* (1996) ainsi qu'un *Francia-magyar szótár* (1997), adapté en langues allemande et russe également. Son nouveau *Francia-magyar kisszótár*, le *Magyar-francia, Francia-magyar jogi szótár* (sous sa direction) ont vu le jour respectivement en 2006 et 2001. Le *Magyar szótár* et le nouveau *Francia-magyar kéziszlótár* ont enrichi cette série en 2003 et 2007.

Le programme doctoral en littérature française a débuté en 1997, dirigé par Imre Szabics (Moyen Âge –1700) et Imre Vörös (XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles). En 2007, Imre Vörös a cédé la direction à Judit Maár.

Le commencement du nouveau millénaire a été marqué par un événement important : en avril 2001, le département a retrouvé ses quartiers d'avant 1953 au 4/c Múzeum körút. L'édifice accueille actuellement plusieurs départements de l'Institut de romanistique de l'Université (français, italien, espagnol, portugais). Depuis 2005, les deux départements de français (université et école supérieure) de l'Université ne font plus qu'un. Le corps professoral s'est élargi de Réka Tóth, Ágnes Horváth, Gabriella Pálffy et Péter Zirkuli ainsi que Mariann Körmendy. 2006-ban Levente Dévényi, Tivadar Palágyi, Dávid Szabó et Lilla Zilahi ont été promus maîtres de conférences, István Cseppentő maître assistant.

Entre-temps s'est déclenchée la préparation du « processus de Bologne » (BA 3 ans + MA 2 ans) devant remplacer l'ancien système des crédits. Les deux systèmes ont dû fonctionner parallèlement pendant des années ce qui a causé une surcharge de travail considérable pour les enseignants du département. Malgré toutes les difficultés, le passage a eu lieu sans heurts à partir de 2006.

A *francia nyelv lexikona*, ouvrage à succès, de Vilmos Bárdosi et Imre Karakai a été réédité en 2008 ; le nouveau *Francia-magyar kisszótár* (Akadémiai Kiadó, Budapest) et le *Francia-magyar kéziszótár* ont été récompensés par le prix d'excellence des dictionnaires hongrois. Dans la même année, Vilmos Bárdosi et Gábor Kiss ont fait paraître leur *Szinonimák. 20 000 rokon értelmű szó dióhéjszótára* et Judit Maár sa thèse intitulée *Mallarmé : De l'œuvre parfaite au fragment*. Dávid Szabó a été chargé de la direction de Egyetemközi Francia Központ (CIEF). Le *Francia-magyar tematikus szólásszótár* de Vilmos Bárdosi a été également réédité en 2010.

Pendant les dernières années, le département a été honoré à plusieurs occasions en la personne de Vilmos Bárdosi qui a reçu la médaille d'or *Pro Universitate* de l'Université (2009), la médaille *Pro Neophilologia in Hungaria* de la Société de Philologie contemporaine (2009) et a été promu en 2001 *Commandeur dans l'Ordre des Palmes Académiques* et *Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres* par le Gouvernement français, récompensant ainsi ses activités dans le domaine des relations éducatives et culturelles franco-hongroises.